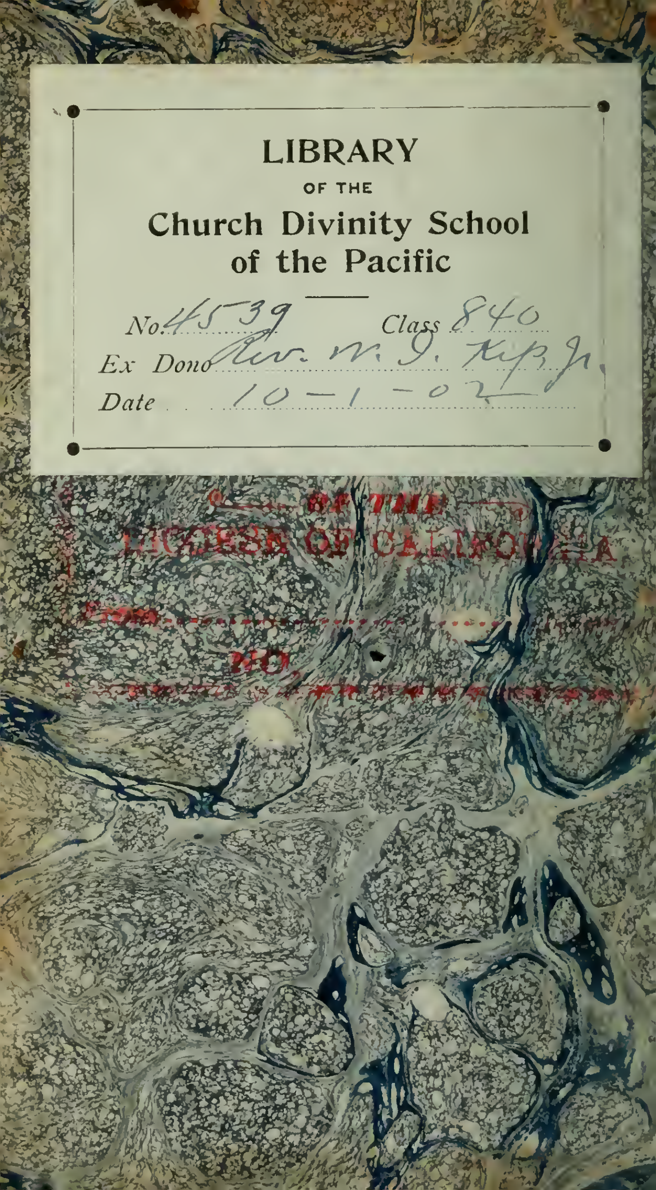
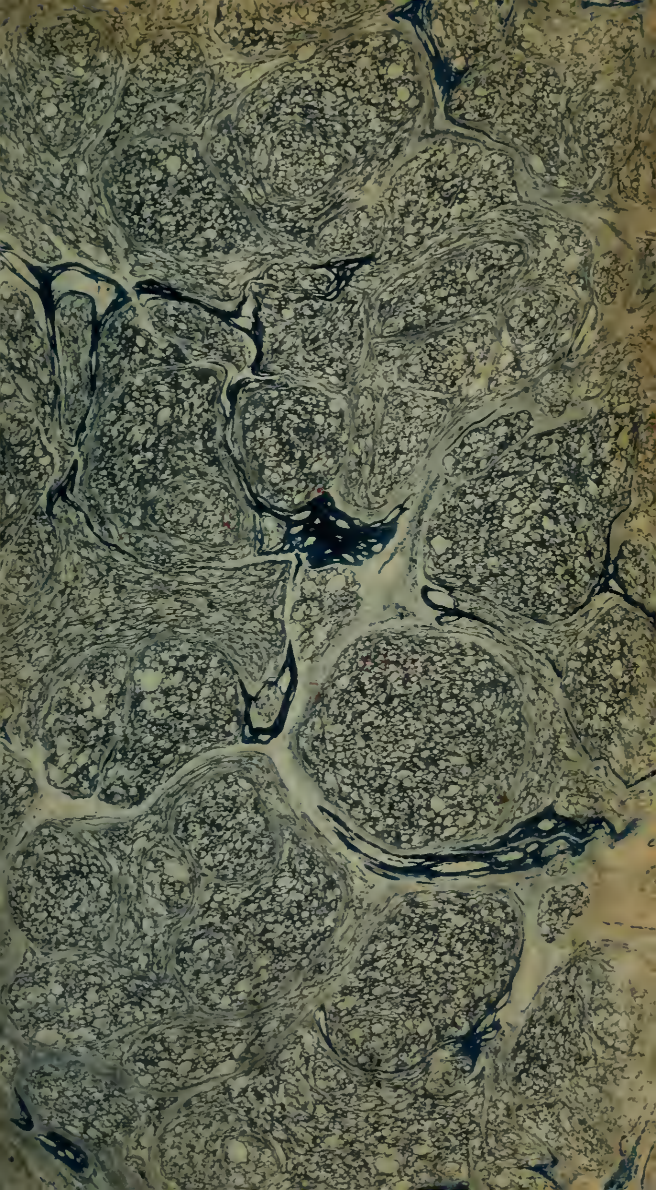



LIBRARY
OF THE
Church Divinity School
of the Pacific
No. 4539 Class 840
Ex Dono
Date 10-1-02



ROMANS HISTORIQUES

DE

C. F. VAN DER VELDE,

TRADUITS DE L'ALLEMAND, ET PRÉCÉDÉS DE NOTICES,

PAR A. LOÈVE-VEIMARS.

THÉODORE, LE ROI D'ÉTÉ,

OU

LA CORSE EN 1736.

TOME NEUVIÈME.

« Il restait au sixième à parler. — Messieurs, dit-il je ne suis pas si grand seigneur que vous ; je suis Théodore ; on m'a élu roi en Corse ; on m'a appelé *Votre Majesté*, et à présent à peine m'appelle-t-on *Monsieur ;* j'ai fait frapper de la monnaie, et je ne possède pas un denier : j'ai eu deux secrétaires d'état, et j'ai à peine un valet ; je me suis vu sur un trône ; j'ai long-temps été à Londres en prison sur la paille....

« Les cinq rois écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun d'eux donna vingt sequins au roi Théodore pour avoir des habits et des chemises. »

Candide, ch. XXVI.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

THÉODORE,

LE ROI D'ÉTÉ,

OU

LA CORSE EN 1736.

PAR

C. F. Van der Velde.

A PARIS,

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,
RUE DE TOURNON, N° 6;

ET CHEZ CH. GOSSELIN, LIB. DE S. A. R. Mgr. LE DUC DE BORDEAUX
RUE SAINT-GERMAIN-DES PRÉS, N° 9.

M. DCCC. XXVII.

THÉODORE,

LE ROI D'ÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Dans le temps des vendanges, une troupe d'étudians se livrait à sa bruyante gaîté sur la rive orientale du Rhin, en face de la ville libre et impériale de Cologne. Les uns, accompagnés d'une guitare, chantaient de joyeuses chansons et choquaient les vastes *romains* de cristal vert,* dans lesquels étincelait

* Sur les bords du Rhin, et dans presque toute l'Allemagne, on boit le vin du Rhin dans des verres verts qui contiennent près d'une demi-bouteille. Ils ont la

l'or liquide des treilles de ces coteaux; d'autres, poussés par la pétulance de leur âge et enflammés par les dons de Bacchus, poursuivaient à travers les pampres les jolies vendangeuses qui ne pressaient pas trop leur course pour les éviter, et se laissaient joindre en riant; d'autres encore, faisaient des armes avec les sabres émoussés qu'ils avaient apportés à dessein, et les coquilles sonores, résonnant sous les coups précipités des lames massives, formaient un accord assez bizarre, mêlé aux échos des mélodies qui retentissaient au loin. Un petit nombre d'étudians seulement profanait cette belle journée d'automne, rangés autour d'une table sur laquelle Frégoso, noble génois, tenait une

forme d'un sphéroïde supporté par une colonne torse creuse. Comme l'ouverture supérieure du verre est d'un diamètre beaucoup plus petit que celui du sphéroïde, l'arome du vin se concentre, en quelque façon, sous les narines du buveur, et met le gourmet à même de savourer par l'odorat le bouquet du vin. Ces verres s'appellent *roemer* (romains).

(*Le Traducteur.*)

banque : sans daigner jeter un regard sur le magnifique panorama que la main du Créateur déroulait tout autour d'eux, ils suivaient d'un œil avide les amas d'or et d'argent, qui, cédant à une irrésistible attraction, allaient tour-à-tour se précipiter dans la banque. Deux des jeunes gens s'étaient éloignés du reste de la société et s'étaient assis sur le rivage, non loin l'un de l'autre. L'un, le baron de Wachtendonk, que ses satiriques camarades avaient gratifié du sobriquet de *mite de livres*, était couché par terre, entouré de volumes, de cartes et de cahiers qu'il lui avait semblé indispensable d'emporter avec lui, même dans ce joyeux pélerinage, et il se livrait à ses recherches avec une ardeur telle que la sueur ruisselait de son front. L'autre, nommé Schmidtberg, que les jeunes plébéiennes appelaient tout haut le *beau Fritz*, et auquel les fières patriciennes donnaient le même nom en cachette, était assis les bras croisés, contemplant au-delà du fleuve majestueux, dont les flots bril-

laient de l'éclat de l'émeraude, la magnifique ville de Cologne, surmontée de ses quarante-neuf églises et de ses trente-sept couvens, qui se déployait sur la rive de l'ouest. Le jeune homme saisi de l'idée de se trouver dans le monde, dépourvu de tout appui, était plongé dans une sombre rêverie ; et, sans qu'il s'en aperçût, des larmes coulaient de ses yeux sur ses joues vermeilles. Frégoso leva la banque après avoir fait un gain considérable. Les pointeurs, dont il avait vidé la bourse, déchiraient en jurant leurs livrets fort innocens de leur perte; et, enchantés de pouvoir faire éclater leur mauvaise humeur contre un être sans défense, ils accablèrent de sarcasmes le pauvre Wachtendonk, lui reprochant d'être cloué sur ses bouquins enfumés, même au milieu de ses camarades livrés au plaisir.

Nolite turbare circulos meos *, dit celui-

* Au moment où Syracuse fut emporté d'assaut, Archimède s'occupait de géométrie comme à son ordinaire ;

ci d'un ton suppliant; et comme cette requête resta sans effet, il s'écria avec une indignation horacienne : *Odi profanum vulgus et arceo!* Peu s'en fallut que mal ne lui prît de cet enthousiasme; car déjà un bretteur s'avançait vers lui et lui demandait, en brandissant une bouteille au-dessus de sa tête, ce qu'il entendait par *profanum vulgus*. Mais Schmidtberg se jeta devant ce matamore, et lui déclara qu'il regarderait comme lui étant personnelle toute insulte qu'il se permettrait de faire à Wachtendonk, et qu'il en demanderait raison. Une pareille déclaration faite par la bouche de l'un des

un soldat étant entré dans son appartement, il lui dit : *Noli turbare circulos meos* (n'efface pas mes cercles), ce qui n'empêcha pas le soldat de tuer le géomètre. Les anciens traçaient leurs figures sur le parquet ou sur le carreau avec du sable fin qui s'échappait d'un vase par une ouverture étroite; ainsi, on pouvait facilement effacer de semblables figures : c'est ce qui explique l'exclamation d'Archimède.

(*Le Traducteur.*)

meilleurs tireurs de l'université, rétablit aussitôt la paix ; mais tous les assistans firent chorus pour demander que Wachtendonk, afin de contribuer de son côté à l'amusement de la société, lui communiquât ce qu'il venait de lire. L'érudit marmotta, à la vérité, dans sa barbe, qu'il ne fallait pas jeter des perles...... Mais la troupe tumultueuse qui craignait de se livrer à de tristes réflexions, après avoir éprouvé une perte au jeu, ne le tint pas pour quitte; et le pauvre Wachtendonk finit par avouer à ces importuns, qu'à l'occasion des évènemens qui venaient d'avoir lieu, il s'occupait de l'étude de l'histoire de la Corse.

— Voilà une triste étude, dit Frégoso d'un ton ironique; comment peut-on perdre son temps et fatiguer ses facultés intellectuelles à étudier l'histoire d'un petit peuple, pauvre, paresseux, vindicatif, menteur, voleur, impie et rebelle!

— Vous en dites là beaucoup, monsieur Frégoso, s'écria Wachtendonk, choqué d'en-

tendre ravaler ainsi l'objet de ses études ; permettez que j'examine l'une après l'autre les épithètes que vous venez de donner aux Corses. *Quoad*, vindicatif, menteur, voleur, impie, etc., vous ne faites que répéter le *primum ulcisci* de Sénèque qui, impatienté de son exil en Corse, s'est répandu contre les habitans de cette île en calomnies bien peu convenables *tali philosopho*. Diodore de Sicile parle de ces Corses sur un tout autre ton ; il dit d'eux :

Τά δὲ πρὸς ἀλλήλους βιοῦσιν επιεικῶς και δίκαιως, παρὰ πάντας σχεδὸν τοὺς ἄλλους βαρβάρους.*

Paroles qui méritent d'être écrites en lettres d'or sur les armes de la nouvelle république. Si Strabon, avec sa plume affilée, s'est érigé en véritable bourreau de la réputation des Corses, *Petrus Cyrenæus* lui a bien dit son fait dans ses quatre livres,

* Ils vivent entre eux dans la paix et dans la justice plus que tous les autres barbares qui habitent autour d'eux.

de rebus Corsicis, où il le conduit, pour ainsi dire, *ad absurdum*. Les Corses ne sont pas plus méchans que les autres Italiens, et si, après ce qui leur est arrivé depuis des siècles, ils ne sont pas plus vicieux qu'on ne les voit; s'ils ne sont pas dégénérés en véritables bêtes féroces, cela prouve qu'ils valent mieux que les autres peuples de l'Italie. *Quoad*, petit et pauvre, *concedo;* cependant, avec l'étoffe qu'ils ont, il ne serait pas, selon mon opinion, impossible à un gouvernement bon et clément, de faire d'eux une nation grande et opulente.

— J'espère, baron Wachtendonk, s'écria Frégoso, pâle de colère, que par de semblables assertions vous n'avez pas l'intention d'insulter la sérénissime république de Gênes, la reine de la Corse.

— *Quoad*, paresseux, continua sans s'interrompre, l'érudit dont la langue, une fois en mouvement, avait peine à s'arrêter, ce reproche n'est pas non plus tout-à-fait sans fondement; mais c'est,

selon moi, un *momentum defensionis* fort important, que là où le bon plaisir du plus fort domine, où la propriété est sans garantie, il ne saurait y avoir d'industrie. Un peuple chez lequel un gouverneur étranger peut interrompre toute action de la loi, par son *non procedatur*, et envoyer les gens aux galères *ex informatâ conscientiâ*, se trouve dans un état d'illégalité et ne peut pas avoir grande envie d'acquérir des propriétés. Enfin *quoad*, rebelle, *nego in totum. Distinguo* entre Catilina et les Brutus. Que la Corse ait été la propriété des Phéniciens, des Etrusques, des Carthaginois, des Romains, des Grecs, des Sarrazins, une conquête de la France, un présent fait par la France au pape, un cadeau fait par le pape à Pise, enfin une conquête des Génois, il faudra bien avec tout cela revenir au principe raisonnable que les Corses sont des hommes, qu'ainsi la nature leur donne le droit d'être libres, et que, dans tous les temps, lorsqu'on les

privera de leur liberté, ils auront parfaitement le droit de la ressaisir. *Dixi.*

Déjà Frégoso se précipitait sur l'impudent bavard, comme il l'appela, lorsque les autres jeunes gens se jetèrent entre eux en déclarant qu'ils étaient fatigués de cette pédantesque discussion, et sommèrent Wachtendonk de leur communiquer ce qu'il savait de plus nouveau au sujet des troubles de la Corse.

— Je n'ai rien de bien consolant à vous apprendre, dit celui-ci ; ces évènemens sont encore pour ainsi dire un large pâté dans le grand livre de l'histoire, tel qu'il y en existe déjà, hélas! un assez grand nombre; et la sérénissime république de Gênes aurait bien pu se passer de mettre son nom près de cette tache. Ainsi donc, continua-t-il, après avoir toussé et craché; ainsi donc, après que les Corses, serrés de près par les troupes de S. M. I. apostolique et romaine, qui prête assistance aux Génois, eurent négocié avec leurs prétendus maîtres, sous la garantie

de l'empereur; après que la paix eut été conclue et ratifiée par tous les plénipotentiaires, et qu'une amnistie eut été accordée, les quatre principaux chefs des indigènes, Giafferi, Ciaccaldi, Aitelli et le père Raphaël, ont été arrêtés à Corte, sur la demande des députés génois, par les soldats allemands, et transférés à Bastia et de là à Gènes.

— C'est atroce! s'écria Schmidtberg avec une noble indignation.

— Il n'y a que la plus niaise crédulité qui puisse ajouter foi à un semblable conte! s'écria Frégoso : il est tout au contraire de notoriété publique que les chefs des rebelles ont été pris dans leur fuite après un combat, et il n'a jamais été, le moins du monde, question d'un traité.

— Permettez, monsieur Frégoso, reprit Wachtendonk d'un ton grave; un prévenu paraît déjà à moitié convaincu lorsqu'il se laisse surprendre sur des mensonges et sur des contradictions, et la république de Gènes me paraît se trouver dans ce

cas, quoiqu'elle ne soit qu'une personne morale, ou, à plus proprement parler, une personne extrêmement immorale. Je possède trois relations génoises sur cet attentat contre le droit des gens et contre le droit naturel, elles se contredisent réciproquement; et si vous considérez, que l'empereur lui-même, sur les représentations du prince de Wurtemberg et d'Eugène de Savoie, a demandé l'élargissement des détenus, en déclarant que ses troupes n'évacueraient le territoire génois qu'après leur mise en liberté, vous ajouterez foi d'autant plus facilement à la teneur de la lettre de monsieur mon oncle qui a commandé un corps de troupes impériales dans la guerre de Corse, et qui m'écrit la chose comme je viens de la raconter.

— C'est effectivement la version la plus vraisemblable, s'écria Schmidtberg avec chaleur. Cette manière d'agir est bien dans l'esprit de ces brocanteurs de Génois. Malheur au pays que, dans sa colère, Dieu a soumis à la domination de

marchands, qui considèrent la vie et les forces de leurs sujets comme une denrée, et ne portent en compte les misères humaines que comme des faux-frais inévitables! Si le conquérant est comme la foudre qui anéantit en un instant le bonheur des peuples, l'esprit mercantile est un poison lent qui consume peu-à-peu les plus précieuses forces des nations!

—Voilà encore, Schmidtberg, qu'à votre ordinaire vous vous complaisez à des exagérations, dit Frégoso qui ne contenait sa colère qu'avec peine.

— Il n'y a qu'un gentilhomme génois, que l'un des prétendus rois de la malheureuse Corse, qui puisse m'accuser d'exagérer! s'écria Schmidtberg avec véhémence. Lisez l'histoire de toutes les zones et de tous les siècles. Les soupirs et les malédictions qui montent vers le ciel des champs délicieux des Indes orientales et du Cap, accusent ces juifs d'Anglais et de Hollandais, et confirment mon assertion. Carthage qui

fit détruire dans la Corse toutes les vignes et tous les oliviers, et qui défendit aux habitans de cultiver des céréales, sous peine de la vie, pour les subjuguer plus facilement. . . . . .

— Fait rapporté par le divin Aristote, ajouta Wachtendonk, qui ne laissait guère échapper l'occasion de faire une citation.

— Carthage est un colosse en comparaison de votre république de merciers, qui interdit aux Corses d'exploiter leurs riches salines, pour les forcer d'acheter leur sel à Gênes, au poids de l'or.

— Je vous invite sérieusement, dit Frégoso, tremblant de rage et en fermant convulsivement les poings; je vous invite sérieusement à témoigner dorénavant le respect convenable à la sérénissime république de Gênes dont la souveraineté est reconnue par toutes les puissances de l'Europe.

— Le respect! reprit Schmidtberg avec ironie. Depuis que votre doge a fait à l'orgueilleux Louis d'humbles excuses du

bombardement de Gênes, il ne peut plus, je pense, être question de respect. Vous savez ce qui arrive à l'étudiant qui fait des soumissions à celui dont il a reçu des coups de bâton; vous n'ignorez donc pas quel respect tout homme d'honneur doit avoir pour votre république, depuis qu'un pareil scandale a eu lieu!

— En garde! s'écria Frégoso d'une voix tonnante, en jetant son manteau et en arrachant son épée du fourreau.

— Il est assez plaisant, dit Schmidtberg en tirant la sienne, que je sois forcé de me battre, sur le Rhin, pour la Corse que je n'ai jamais vue de mes yeux!

Les étudians formèrent le cercle et deux anciens mirent l'épée à la main pour servir de seconds aux combattans *; mais Schmidtberg leur dit: — Si Frégoso est de mon opinion, nous viderons notre affaire seuls; elle pourrait devenir sérieuse, et je

* Voir la note à la fin du volume.

ne veux mettre personne dans l'embarras.

— Je ne puis que gagner à cela, s'écria Frégoso en se mettant en garde, et le combat commença.

Il fut court et sanglant : à l'instant où un coup de tierce que l'italien avait tiré au cœur, perça le bras gauche de son adversaire, celui-ci lui fendit la figure d'un coup de revers qui le jeta par terre.

— Tire tes chausses, frère ! dit l'un des anciens, en examinant la blessure de Frégoso. Qui sait si nous pourrons transporter ce pauvre diable vivant à Cologne ?

Un morne silence succéda à la bruyante gaîté. Les étudians, frappés de stupeur à l'aspect du moribond, le pansèrent en silence, aussi bien qu'ils purent, le portèrent dans le bateau, et firent force de rames pour retourner à la ville. Le seul Wachtendonk resta auprès de Schmidtberg qui, les deux mains appuyées sur son épée sanglante et plongé dans une sombre rêverie, suivait des yeux les gouttes de sang qui tombaient lentement de son bras sur le sable.

— Mais je t'en prie, mon cher compatriote, dit Wachtendonk du ton d'un reproche amical, et en enveloppant le bras de Schmidtberg de son mouchoir, quel *genius ater* t'a poussé à faire d'un fait qui appartient à l'histoire du monde, le sujet d'un combat singulier? Sur cette terre, l'histoire est à-peu-près l'unique tribunal criminel devant lequel les grands coupables soient obligés de comparaître, et la sentence de cette cour souveraine ne peut, en vérité, être ni infirmée ni maintenue par le vain *duellum*, ce reste de barbarie du moyen âge. Toi, en ta qualité de *historicus* et de *jurisconsultus*, tu aurais dû d'autant moins t'y porter, que tu sais fort bien, que même les Romains, si disposés à se battre, ne le connaissaient pas, et que, le cas échéant, ils l'eussent puni, *ex lege Corneliâ, de sicariis*, ou bien *ex lege Juliâ, de vi publicâ*; sans parler des peines sévères, portées par les Décrétales et par le Recès de l'empire de *anno* 1668.

Pendant ce bavardage, Schmidtberg,

épuisé par la perte de son sang, pâlit et tomba dans les bras de Wachtendonk qui le traîna sur un banc de gazon et s'efforça inutilement d'arrêter son sang.

— La théorie est quelque chose de sublime, marmottait entre ses dents le chirurgien improvisé; mais il ne faut pas mépriser la pratique. J'ai lu nombre de volumes anciens et modernes, *de medicis et chirurgis*, ainsi que *de medicamentis et instrumentis*, et cependant je pense qu'un misérable barbier, qui ne saurait écrire son nom orthographié, panserait mieux que moi cette légère blessure. — Dans cet instant, les yeux de l'érudit tombèrent sur une jeune fille très basanée, vêtue d'une manière fantastique et d'habits bigarrés, qui avançait la tête avec curiosité entre les broussailles.

—Approche, petite brunette, dit Wachtendonk d'un ton suppliant ; aide-moi à panser ce joli garçon qui est en danger de perdre tout son sang. Pour moi, il faut que je me rende pour le moment à Cologne :

à mon retour, si je trouve que tu as bien fait ta besogne, je te donnerai un ducat.

— Eh! mon beau blanc, ne parlez donc pas tout de suite de ducats, reprit la jeune fille avec humeur, en s'approchant du blessé. Vous croyez vous autres que mes pareils ne font rien pour rien. En parlant ainsi, elle leva le bras de Schmidtberg et s'écria avec vivacité qu'il fallait lui ôter son habit.

— Voilà ce que j'avais pensé, répondit Wachtendonk, mais je craignais d'irriter la plaie en tirant la manche.

— Ah! quelle lenteur! reprit la vive brune; elle saisit son couteau, fendit la manche du haut en bas, nettoya la plaie et la pansa d'une main légère et exercée.

— C'est là un cas semblable à celui de l'œuf de *Christophorus Colon* que l'on appelle inexactement *Colombus*, dit Wachtendonk d'un ton important. Je laisse le blessé entre tes mains, ajouta-t-il, ta physionomie honnête m'est garant que je te retrouverai ici à mon retour.

— Cela va sans dire, répliqua la jeune fille, en fixant des regards animés sur le visage livide de son malade. Wachtendonk qui s'en aperçut, dit avec un sourire ironique : — *Quæ medicamenta non sanant, ferrum sanat; quæ ferrum non sanat, ignis sanat**, nous enseigne Hippocrate. Ma démonstration, aussi savante que concluante, n'a rien produit; le fer, comme le fait le prouve, n'a point agi comme médicament, mais bien plutôt comme *materia peccans;* voyons maintenant si le feu de ces yeux aura une vertu curative ou s'il augmentera le mal. Et il s'en alla à pas lents pour gagner le rivage, secouant la tête et se retournant souvent.

* Le fer guérit ce que ne guérissent pas les médicamens, le feu guérit ce que ne guérit pas le fer.

CHAPITRE II.

La vive brune tenait encore ses regards fixés sur le jeune homme, lorsque celui-ci ouvrit les yeux. — Je te salue à ton retour à la vie, beau blanc ! s'écria-t-elle avec gaîté. Sois sans inquiétude, ta blessure n'est pas dangereuse, et l'ami qui t'a remis entre mes mains ne tardera pas à revenir.

—Tu m'as secouru, mon enfant? Je t'en remercie, reprit Schmidtberg d'une voix faible; il jeta des regards inquiets autour de lui, et frémit en apercevant la marre de sang qui marquait l'endroit où Frégoso était tombé sous son épée.

— Tu es épouvanté à l'aspect des traces de ton action, dit la jeune fille d'un ton sérieux mais doux; la voix du cœur est la voix de Dieu. Quand même tu aurais eu raison dans ton différend avec ce méchant homme, tu n'aurais pas dû le forcer par des outrages, à choisir l'épée pour juge entre toi et lui. Faut-il que vous soyez cruels vous autres hommes, lorsque vous êtes braves !

—Qui es-tu, singulière fille? dit Schmidtberg avec la plus vive curiosité.

— La couleur de ma peau et mon habillement ne vous le disent-ils pas? reprit la jeune brune. Ma horde est campée ici près dans le bois où elle fait une halte.

— Non! s'écria le jeune homme, ton langage et tes manières annoncent une origine plus relevée.

— Comme vous êtes ignorans et présomptueux, vous autres blancs, répliqua la fille en relevant sa tête avec fierté, et en retirant sa main que Schmidtberg avait

jusqu'ici tenue dans la sienne par reconnaissance pour cet être rempli de grâces; comme les jugemens que vous portez sur nous sont peu charitables! ajouta-t-elle d'un ton colère.

Dans ce moment, une barque toucha le rivage; un jeune officier, en uniforme français, sauta légèrement à terre, et s'approcha en fredonnant un vaudeville. Après avoir jeté un regard sur Schmidtberg, l'officier s'écria gaîment : — Votre extérieur intéressant, la blessure que vous avez au bras, et la jolie Bohémienne, ne me laissent nul doute que vous ne soyez celui que je cherche; permettez-moi de vous présenter le comte de Trévoux, votre cousin, enseigne dans les gardes de Sa Majesté Très Chrétienne, et qui meurt d'envie de vous embrasser.

— Vous vous trompez de personne, lui répondit Schmidtberg en se défendant contre cet importun. Je suis Schmidtberg, pauvre étudiant allemand, qui ne suit les cours de l'université de Cologne que

grâce aux secours que lui donnent des bienfaiteurs inconnus.

— Kschmiette... Qschmiedberge! dit le Français d'un ton ironique; ce nom est par trop allemand pour mon organe. Il est possible que, par des motifs secrets, votre père ait jugé à propos de cacher votre rang au public, et de vous cacher à vous-même sous le voile de l'incognito. Cependant vous devez bien supposer qu'un gentilhomme, un officier français, n'irait pas serrer contre son cœur un monsieur Schtmiedberge tout court, un monsieur tel et tel quelconque, s'il ne le savait pas bon gentilhomme.

— Vous radotez, monsieur l'enseigne dans les gardes de Sa Majesté Très Chrétienne, s'écria Schmidtberg impatienté: vous m'obligeriez infiniment, si vous vouliez me laisser seul.

— Mon dieu! dit le comte d'un ton assez doux, ne soyez donc pas si lourdement Allemand, et donnez-vous la peine d'écouter ce qu'un gentilhomme vient vous

dire. Je vois que vous êtes dans l'erreur; permettez-moi de vous détromper, et de vous présenter, dans votre propre chère personne, l'unique et légitime héritier du baron de Neuhof et Pungelscheid et de la dame Judith de Kilmanock, tante du duc d'Ormond. Comme preuve de ce que je vous dis, recevez cette lettre de votre père, que j'ai promis à la comtesse de Trévoux, ma mère et votre tante, de vous remettre en mains propres.

Schmidtberg étonné prit la lettre, la décacheta, et lut ce qui suit :

« Mon fils, le moment est venu où le voile qui enveloppait votre naissance se trouve levé. Banni de ma patrie par de malheureuses affaires d'honneur, je vous y ai laissé, parce que je desirais vous donner une éducation allemande. On vous a caché votre illustre nom, pour vous engager à vous en rendre digne par votre mérite personnel. On vous a laissé en proie aux besoins de la vie, afin que votre

âme, semblable au germe du cèdre royal, brisât par ses propres forces et lançât loin d'elle la glèbe qui la recouvrait, pour s'élever librement vers le ciel. Suivant les rapports que l'on m'a faits à votre sujet, mes intentions se trouvent remplies, et vous méritez de connaître votre père. Les soins que je dois au salut d'un peuple aussi généreux qu'infortuné me privent, pour le moment, du bonheur de vous serrer dans mes bras; mais dans peu de mois, nous nous verrons pour ne plus nous quitter, s'il plaît à Dieu. Je vous ordonne d'achever vos études dans le courant de cette année, et de vous livrer, dans vos momens perdus, à tous les exercices chevaleresques. Je desire particulièrement que vous suiviez des cours de droit public et de sciences militaires, et que vous preniez un maître d'italien. Une application soutenue à l'étude vous vaudra l'approbation de votre père, et vous ouvrira une carrière plus brillante peut-être que ne pouvait vous faire espérer votre

rang. J'ai besoin d'un aide pour mes exploits et d'un héritier de ma gloire. Au commencement de l'année prochaine, vous vous rendrez à Livourne par la Suisse, le Milanais et Florence; là vous attendrez mes ordres ultérieurs dans l'auberge du Corse Bondelli, près de la porte du port. La lettre de change ci-incluse, de mille ducats, servira à satisfaire vos besoins jusqu'à cette époque. N'ayez donc aucun scrupule de faire une dépense raisonnable. Comme vous ne devez arriver à Livourne qu'au commencement de mars, je veux que vous fassiez quelque séjour à Milan ainsi qu'à Florence, afin de vous perfectionner dans la langue italienne, et de prendre le ton de la bonne compagnie de l'Italie; des lettres de recommandation vous en faciliteront les moyens. La présente n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Votre bon père,

THÉODORE. »

Le beau Fritz, enivré de son opulence soudaine et de son élévation inattendue, le visage couvert de l'incarnat de la joie et de l'orgueil, tenait ses regards attachés sur son brevet de baron; et le comte son cousin, qui avait jeté un coup-d'œil sur la lettre, riait à chaudes larmes de ce que le vieux Neuhof la terminait par une formule dont les seuls princes souverains de l'Europe avaient fait usage jusqu'à ce jour. Frédéric s'étant un peu recueilli, fit quelques pas en arrière, pour s'éloigner de la Bohémienne, et s'adressant au comte : — Je vous remercie, mon cousin, de l'agréable nouvelle que vous venez de me donner ; vous mettriez le comble à votre obligeance, si vous vouliez m'avancer, sur ma parole, dix ducats que je vous rendrai dès que j'aurai touché le montant de la lettre de change de mon père. J'ai besoin de cette somme pour m'acquitter envers cette fille, dont il convient que je ne reste pas le débiteur.

Mais l'enseigne de la garde royale tira

de sa poche une dame de cœur, afin de motiver son refus d'une manière parlante, et la Bohémienne s'écria avec humeur : — Contracter une dette d'honneur pour payer de l'amour avec de l'or! Vous êtes devenu tout d'un coup complètement baron, c'est en vérité dommage que vous soyez si joli garçon; et elle se tourna brusquement du côté de la forêt. L'érudit, qui arrivait du rivage en haletant, s'écria : — Que le ciel soit loué, mon cher compatriote, de ce que je te trouve sur pied! Il faut que tu décampes à l'instant, et que tu coures aussi loin que tes jambes pourront te porter. En entrant dans la porte, je rencontrai ce géant d'ancien Westphalien, et de sa voix mugissante, semblable à celle d'Encélade enterré sous l'Etna, il me dit que Frégoso est à toute extrémité; que toutes les maisons de commerce italiennes de Cologne prennent avec fureur le parti de leur compatriote; que la justice est réveillée de sa léthargie par l'or et par le crédit, et que les licteurs sont déjà en marche contre toi.

— Dans ce cas, je suis perdu, s'écria Frédéric; car, exténué par la perte de mon sang, je ne pourrai pas marcher loin. Mettez-moi mon épée dans la main et laissez-moi seul; appuyé contre cet arbre, je veux vendre chèrement ma liberté à la canaille qui viendra m'assaillir.

La Bohémienne, qui avait tout écouté de loin, revint en sautant et s'écria: — Vous ne le méritez certainement pas; mais si vous me promettez de ne plus me parler jamais de votre misérable or, je veux bien vous sauver pour cette fois. Je connais tous les détours du bois: vous serez aussi complètement en sûreté dans le camp de ma horde que dans le sein d'Abraham; et elle prit la main de Schmidtberg qu'elle entraîna. Celui-ci balançait encore, lorsque Trévoux lui montra de la main un bateau qui se balançait sur le large dos du Rhin, portant un assez grand nombre d'hommes. Les casques et les lances des recors, * qui brillaient d'un

* Voir la note à la fin du volume.

vif éclat aux rayons du soleil couchant, laissaient si peu de doute sur le but de cette navigation, que Wachtendonk embrassa son compatriote en s'écriant : — *I pede fausto*, que ton voyage soit heureux! et disparut dans les vignobles.

— Voici mon adresse, cousin; allons, sans adieu : je m'en vais donner à cette misérable maréchaussée un pied de nez long comme d'ici à Cologne. Frédéric se laissa entraîner par la Bohémienne, pendant que Trévoux courait, en sautillant, au-devant du bateau chargé de limiers.

CHAPITRE III.

Bientôt, un feu qui pétillait gaîment dans le taillis annonça aux fugitifs qu'ils avaient atteint le terme de leur voyage, et il s'offrit à leurs yeux un effet de nuit tel, que l'imagination de Callot n'en créerait pas de plus bizarre. Ici une mégère enfumée écorchait un chat destiné au souper des nomades; là une jeune fille pansait, avec l'expression de la compassion, un petit garçon qui, en volant une poule, avait reçu un coup de fourche dans la cuisse; le reste de la florissante jeunesse prenait, au pied d'un chêne, une leçon qu'un vieux Bohémien, à figure

sinistre, lui donnait à l'aide d'un mannequin suspendu; et les élèves étaient vigoureusement fustigés, lorsque le son des grelots dont le mannequin, était garni trahissait leur maladresse. Près du feu siégeait, avec une horrible dignité, la mère de la horde; elle remuait assidûment la chaudière fumante, et rappela au baron stupéfait les sœurs des destinées de Macbeth. Le bruit des pas des arrivans mit tout le camp en émoi. Le professeur du droit bohémien saisit sa carabine et coucha Frédéric en joue.

— Laisse-la dans son fourreau, dit sa compagne à Schmidtberg qui avait porté la main sur la garde de son épée; et elle cria avec colère à l'arquebusier : — Toujours prêt à commettre un meurtre, Kloska, lors même qu'il n'y a aucune nécessité! J'obtiendrai du capitaine ton expulsion de la bande!

Le professeur déposa sa carabine en murmurant, et la jeune fille dit à la vieille: — Wlaska, je t'amène un fugitif qui nous

demande un refuge contre la justice de Cologne! Reçois-le avec bonté. Wlaska leva son visage de momie, orné d'un nez de vautour et d'un menton richement garni de verrues, prit dans sa main un tison de dessous le chaudron, et en éclaira Schmidtberg qu'elle contempla avec ses petits yeux chassieux.

— Eh! eh! ma petite Alma dit-elle en souriant, tu as du goût; c'est un fort joli blanc que tu as choisi là. Eh! mon garçon, tu n'as certainement pas commis d'autre crime que de tuer un homme dans une querelle à l'occasion du jeu ou d'une femme? Assieds-toi à côté de moi près du feu. Le jeune homme obéit sans mot dire, et sa libératrice prit place à côté de lui; la vieille alla chercher une croûte de pain sèche, la rompit en deux d'un air solennel, en présenta une moitié au baron; puis, mangeant l'autre, elle lui dit : — Mange et tu seras mon hôte, et personne ne fera tomber un cheveu de ta tête. Alma lui ayant serré la main en guise d'encourage-

ment, il surmonta son dégoût et avala avec un courage héroïque, le morceau friand qui lui était offert.

La vieille, qui ne pouvait se lasser de le regarder, le pria d'un ton mystérieux et important de lui donner sa main droite pour qu'elle l'examinât.

— Mère, prédisez-moi le bonheur, dit celui-ci en la lui tendant, j'en ai grand besoin!

Wlaska regarda long-temps fixement le creux de sa main, puis elle attacha ses regards sur ses beaux yeux, les reporta encore sur le creux de sa main, et s'écria enfin brusquement : — Jeune homme! votre rang est plus élevé que votre nom paraît l'indiquer.

— Tu n'as pas besoin de la sagesse des Égyptiens pour me dire cela, reprit Frédéric avec ironie : tu peux savoir par Alma que jusqu'ici je m'appelais Schmidtberg, et qu'aujourd'hui même, je suis devenu baron sans trop savoir moi-même comment.

— Non, non, dit la vieille en insistant, il est question ici de tout autre chose. Et après avoir encore une fois regardé sa main, elle s'écria d'un ton sépulcral : — L'image nébuleuse d'une couronne brille pour toi dans le lointain ; mais elle s'évanouit au milieu d'un brouillard et au cliquetis des chaînes. Tu es destiné à de grandes choses, mais je crains que tu ne les tentes sans les mettre à fin. Les évènemens de ce jour te figurent par symboles tes destinées futures. Comme aujourd'hui tu combattras victorieusement pour la bonne cause, et comme aujourd'hui tu seras forcé de céder à l'injustice.

Frédéric regardait encore la pithonisse d'un air ébahi, ne sachant trop si c'était le délire ou une inspiration qui la faisait parler, lorsque le son aigu d'un sifflet retentit dans le bois. Le capitaine ! cria la horde, et tous les hommes formèrent leurs rangs. Un Goliath basané, enveloppé d'un manteau brun, s'approcha du

feu; quelques figures patibulaires le suivaient, chargées de lourds paquets qu'elles déposèrent, après quoi elles prirent place auprès du feu, ainsi que le capitaine, et l'on procéda à l'inventaire du butin du jour: depuis la chaîne d'or et la cuiller d'argent jusqu'à la bride de cheval, tout fut inventorié; mais bientôt, l'œil d'aigle du capitaine étant tombé sur l'étranger, il s'écria: — Vous êtes l'étudiant Schmidtberg, qui a tué le génois Frégoso: votre épée! vous êtes mon prisonnier.

— Pas vivant, s'écria celui-ci, en se levant et mettant l'épée à la main.

— Au nom de Dieu, capitaine! s'écria Alma, en se précipitant au-devant de lui, n'agis pas si mal. C'est moi qui, pleine de confiance dans ta générosité, ai conduit ici cet étranger. Si, au milieu de nous, la fidélité doit devenir mensonge, où se réfugiera-t-elle?

— Sotte! lui cria le capitaine avec colère, ai-je reçu le meurtrier auprès de mon feu? Lui dois-je l'hospitalité? La maison

Farina a promis à celui qui l'arrêterait cent ducats, que nous ne pouvons pas gagner d'une manière plus facile ni plus honnête; mais je veux bien lui faire l'honneur de me battre avec lui, pour décider la question de savoir si nous avons droit sur lui. Ainsi, jeune homme, rendez-moi votre épée, ou croisez-la avec la mienne.

—Il semble que je sois destiné à ne me battre que pour des sujets absurdes, dit Schmidtberg en se mettant en garde. Ne voilà-t-il pas maintenant que l'on veut que je décide une question de droit, en tirant l'épée avec un capitaine de brigands.

— Halte-là, Horra! s'écria la vieille en se jetant entre les combattans avec des gestes épouvantables. Pas un coup d'épée! Ce blanc est mon hôte: j'ai rompu mon pain avec lui!

Le capitaine se retira avec humeur, remit son sabre dans le fourreau, fit un signe à l'un des hommes de la horde, prit une coupe d'argent volée, que son ganymède lui

remplit de vin volé, porta un toast au baron, et, après que celui-ci lui eut fait raison, malgré tout ce que son orgueil nobiliaire de nouvelle date souffrait d'une pareille condescendance, il lui secoua la main, et se coucha près du feu.

— Tu dois être fatigué, mon pauvre garçon, dit la vieille en lui passant la main sur les joues et en lui souriant à sa manière: prends quelques heures de repos; car demain tu auras une longue marche à faire. Couche-toi près du feu; les nuits d'automne sont froides. Voilà une bonne place à côté du capitaine.

Frédéric contemplait d'un œil inquiet le géant qui ronflait alors, et qui, quelques instans auparavant, l'avait si hostilement placé entre le cachot et la mort. Mais la vieille Wlaska, à qui son hésitation n'échappa pas, lui cria avec fureur: — Jeune homme! tu crois sans doute être encore au milieu de tes pareils, puisque tu crains quelque trahison!

— Il a bu avec toi, lui dit tout bas Alma,

pour le rassurer. Maintenant tu n'as plus rien à craindre de lui, même pendant ton sommeil: s'il le fallait, il donnerait sa vie pour toi.

Le baron se disposa à dormir, en priant tout bas le destin de ne pas mettre la magnanimité de l'homme des forêts à une si rude épreuve. Alma s'assit en face de lui, après avoir pris une guitare. Son chant, porté par le son argentin des cordes, retentit avec une douce harmonie à travers les ténèbres de la nuit, semblable à ces accens par lesquels une mère appelle le sommeil sur les paupières de son nourrisson chéri, et bientôt les yeux appesantis de Schmidtberg, qui tenait ses regards attachés sur la musicienne, se fermèrent.

Après minuit, le son aigu d'un sifflet qui retentit auprès de lui, tira le dormeur de son doux sommeil: lorsqu'il se réveilla, il sentit qu'il était couvert par l'épais manteau de son voisin, et il vit celui-ci sur son séant, à son côté. Les dernières flammes qui jaillissaient du feu près de s'éteindre,

éclairaient les traits fortement prononcés de l'honnête brigand, la laide figure de la vieille Bohémienne qui ronflait sur un ton nasillard, et la jolie Alma, qui dormait d'un doux sommeil. Un craquement s'étant fait entendre dans le bois, le capitaine tira son sabre, et Kloska parut devant lui armé de sa carabine, et lui fit, dans une langue inintelligible pour Frédéric, un rapport en grande hâte.

—Debout! cria le capitaine à ses gens, d'une voix de tonnerre; puis, s'adressant à Schmidtberg: —Un fort détachement de soldats de l'archevêque a passé le Rhin, dit-il, et vous cherche dans la forêt; mais ces valets de prêtres ne vous feront aucun mal. Wlaska et Alma vous mettront dans un lieu sûr, pendant que j'irai donner une telle chasse à vos persécuteurs, qu'ils s'estimeront fort heureux de pouvoir regagner leurs bateaux.

—Par le Dieu vivant, s'écria Frédéric étonné, vous êtes un homme d'honneur! et, tendant au capitaine la lettre de change

de son père, il ajouta : — Je n'ai malheureusement pas d'or ; mais prenez ceci en récompense de vos bons offices.

Le capitaine repoussa ce don d'un air sombre, et lui dit : — Un homme d'honneur n'accepte pas de paiement pour avoir protégé son hôte ; vous aurez besoin de ce chiffon pendant votre fuite. Si vous croyez m'être redevable, payez votre dette lorsqu'un jour, investi par le sort d'une grande autorité, vous aurez à prononcer sur les destinées de mes frères.

— Encore un Saül au nombre des prophètes ! s'écria Frédéric en riant, lorsque le capitaine eut disparu dans le bois avec sa troupe ; et, entraîné par Wlaska et Alma, il s'éloigna du côté opposé. Les coups de feu et les cris qu'ils ne tardèrent pas à entendre, leur annoncèrent que leurs amis étaient aux mains avec leurs ennemis, et ils doublèrent le pas. Ils se trouvèrent bientôt en plein champ, dans un carrefour éclairé par la lune. — Maintenant, mon fils, dit la vieille, dirigez-vous au sud ; pour

nous, nous prenons vers le nord : rappelez-vous quelquefois mes paroles, et que le bonheur vous suive!

—Fais-tu les mêmes vœux pour moi? chère Alma, dit Frédéric en serrant contre sa poitrine la main de la jeune fille qui avait tenu constamment la sienne pour le conduire, et il fixa sur ses yeux des regards enflammés; mais Alma baissa les siens d'un air plus modeste qu'on eût pu l'attendre d'une Bohémienne, et se dégagea du bras qui l'enlaçait.

—En avant, en avant, ou vous êtes perdu! s'écria Wlaska avec véhémence, en entendant les coups de feu redoubler dans la forêt.

—Mais tu ne me refuseras pas le baiser d'adieu! s'écria Frédéric en étreignant de nouveau Alma; celle-ci se dégagea de ses bras avec force en s'écriant : —Un baron et une Bohémienne; réfléchissez, monsieur le baron, à ce que vous devez à vos illustres aïeux! Puis elle s'élança comme un trait, en se dirigeant vers le nord, et

entraînant avec elle la vieille tout haletante. Frédéric, triste et abandonné, prit la direction du sud.

CHAPITRE IV.

Ce fut au mois de mai 1736, que Frédéric arriva à Livourne, après avoir supporté nombre de fatigues, éprouvé mille contrariétés, et s'être vu plus d'une fois dans la nécessité de se frayer un chemin, l'épée à la main, à travers des soldats allemands, des sbires et des bandits italiens qui en voulaient à sa vie ou à sa liberté, par des motifs qui lui étaient inconnus. Conformément à l'ordre de son père, il descendit à l'auberge du Corse Bondelli, et la fille d'auberge, jeune Corse fort vive, le conduisit dans son appartement, et lui demanda son état et

son nom. Lorsqu'il lui eut répondu qu'il s'appelait Neuhof, qu'il était baron allemand, elle fixa sur lui, avec curiosité, ses grands yeux noirs, apanage national des femmes corses, et s'écria : — Vous êtes assez beau, et vous avez l'air assez noble pour être prince ; que la sainte Vierge conserve votre altesse! Et, avant qu'il pût l'en empêcher, elle baisa le pan de son habit et s'élança vers la porte, comme un trait. Lorsque Frédéric fut revenu du premier étonnement que lui avait causé cette nouvelle promotion, il l'attribua à une aliénation d'esprit de cette fille; mais un instant après, l'aubergiste lui-même se précipita tout essoufflé dans sa chambre, et se jeta à ses pieds en s'écriant : — Un grand honneur pour ma maison....!

— Suis-je tombé dans un hospice de fous? s'écria Frédéric, en se débattant avec humeur contre l'aubergiste qui voulait à toute force lui baiser la main.

— Je comprends, altesse! dit Bondelli en se levant et en se plaçant respectueu-

sement près de la porte, vous voulez garder l'incognito ; mais dans ce cas, il ne fallait pas conserver un nom connu et chéri de tout honnête Corse, quand même la force des circonstances l'aurait mis dans la nécessité de chercher son pain hors de sa patrie. Je dois même vous conjurer, monseigneur, de renoncer ici à cet illustre nom ; car quoique la Toscane favorise en secret notre bonne cause, Pinelli, jusqu'ici le tyran de la Corse, vient d'arriver dans le port de Livourne, et cet homme vénal saurait faire périr par le poison ou le poignard la plus belle fleur de notre patrie, s'il ne pouvait l'atteindre avec son épée.

— Vos avertissemens sont aussi absurdes que vos démonstrations de respect, reprit Frédéric avec humeur. Qu'est-ce qu'un baron allemand peut avoir à craindre du gouvernement génois de la Corse?

— Beaucoup, malheureusement, lui répliqua Bondelli à voix basse, depuis que le signor Schmidtberg a tué à Cologne le

fils unique de la puissante maison Frégoso et a plongé par là dans le deuil la moitié de Gênes. Vous voyez, altesse, continua-t-il, lorsque Frédéric recula frappé d'étonnement, que nous vous connaissons ici mieux que vous ne pensez, et vous avez réellement tort de conserver le masque devant un aussi dévoué serviteur de votre sérénissime maison.

— Il y a un coup monté pour me faire tourner la tête, dit le jeune homme, et, fatigué de ses infructueuses protestations, il se jeta dans un fauteuil. Je crois en vérité que cet ancien conte italien, qui m'a fait tant rire, se trouve réalisé. Certainement il existe un complot pour me faire adopter l'idée fixe que pendant la nuit j'ai échangé mon être contre un autre; mais, prenez garde à vous, messieurs! je pourrais bien employer ce qui me reste de mon ancienne nature pour rompre le cou au premier bouffon qui viendra encore se moquer de moi.

— Altesse! vous vous mettez en colère

tout de bon, reprit Bondelli en s'approchant respectueusement de lui. Dans ce cas, je dois regarder l'impossible comme possible : je dois croire que vous n'êtes pas encore informé, et que la dernière lettre de votre père vous a manqué à Milan.

— Je n'ai point été à Milan, répondit Frédéric : poursuivi par des dragons impériaux qui s'attachaient à mes talons, je ne sais pourquoi j'ai été obligé à mon grand regret de laisser cette belle ville à ma gauche.

— S'il en est ainsi, monseigneur, s'écria l'aubergiste, recueillez-vous, afin que la joie que doit vous causer un grand bonheur inattendu, ne compromette point votre santé. Votre père est......

Dans ce moment on entendit plusieurs voix crier au rez-de-chaussée : — Signor Bondelli !

—Vous êtes... s'écria celui-ci impatienté par cette interruption.

—Signor Bondelli ! cria-t-on de nouveau

du rez-de-chaussée, et la fille corse entra précipitamment et annonça que donna Olympia, veuve du duc de Frescobaldi, venait d'arriver à Florence, et était descendue dans l'auberge.

— Excusez-moi, altesse, dit Bondelli, si je retarde le rapport que je vous dois. Cette nuit, lorsque tout le monde sera endormi et que nous ne craindrons pas d'être écoutés par des indiscrets, je vous informerai de tout ce que vous avez besoin de savoir. Maintenant, il faut que j'aille recevoir la belle duchesse. Un Corse ne doit pas se mettre mal avec les Florentins. Daignez vous tenir dans votre appartement pour aujourd'hui, et permettez-moi de changer votre nom qui, par cela même qu'il est très illustre, pourrait vous devenir dangereux ici, en celui de baron de Gronenstein. Après avoir ainsi parlé, l'aubergiste affairé gagna la porte en toute hâte; la jeune Corse le suivit et Frédéric resta tout ébahi. Les persécutions qu'il avait eu à souffrir pendant sa route, et le

bavardage de son hôte prouvaient qu'il était un personnage plus important qu'il n'avait cru; mais mille questions sur l'origine de sa grandeur se croisaient dans sa tête, et il n'y trouvait pas de réponse. Pendant qu'il se promenait dans sa chambre les bras croisés, ses yeux tombèrent sur quelques papiers placés sur une console, où celui qui avait habité ce logement avant lui, les avait laissés. La feuille apparente était un manifeste imprimé, en tête duquel figuraient ces mots : Nous, doge, gouverneurs et procureurs de la république de Gênes... Elle attira d'abord son attention ; il lut avec un étonnement qui alla toujours croissant :

« Sur la nouvelle qui nous est parvenue qu'un petit bâtiment marchand a débarqué dans le port d'Aléria, de notre royaume de Corse, un individu vêtu d'un costume asiatique, lequel, par les artifices des chefs des mécontens, a réussi à se rendre agréable au peuple en lui distribuant des armes, de la poudre et quel-

ques petites monnaies et en lui promettant des secours plus que suffisans; que cet individu forme plusieurs projets contraires au repos que, pour le bien de nos sujets, nous avons tant à cœur de rétablir; informés en outre par des personnes dignes de foi des qualités et de la condition dudit individu, nous apprenons qu'il est né sur les frontières de la Westphalie, et se dit le baron Théodore de Neuhof.... »

— C'est mon père ! s'écria le jeune homme dans son joyeux étonnement, et il continua de lire.

« Qu'il s'est fait passer dans plusieurs endroits pour un chimiste et pour un homme qui possède nombre de secrets.... »

Mais la lecture devenait de plus en plus désagréable, car la sérénissime république, dans son indignation, qui lui semblait très légitime, accablait le nouveau prétendant des plus sanglans outrages. Frédéric sourit à la vérité de l'accusation articulée contre son père, d'avoir abandonné son fils sans secours;

mais lorsqu'il lut qu'on lui reprochait des vols et des escroqueries, l'honneur du nouveau gentilhomme fut révolté; et quand il en vint au passage où il était dit, que ce prétendant avait été nourri pour l'amour de Dieu dans l'hôpital des bains de Livourne, il ne fut plus maître de sa colère, et le manifeste de la sérénissime république vola par la fenêtre, déchiré par lambeaux et pelotonné en une boule. Au moment où cette bombe tomba dans la rue, une femme y jeta un cri, après quoi l'on entendit la voix d'un homme qui parlait avec humeur. Lorsque Frédéric eut mis la tête à la fenêtre pour voir quel accident il avait causé, il vit devant la portière ouverte d'un carrosse doré, une femme d'une haute stature, dans tout l'éclat de la beauté, environnée de domestiques richement parés. Le brillant incarnat de ses joues, l'éclatante blancheur de son sein et de ses bras, étaient relevés encore par sa robe de velours noir, par le voile noir qu'elle avait jeté en arrière sur

ses épaules et par une parure de grenats, d'une valeur inappréciable, qui ornait son cou et ses mains. Les yeux de la belle étrangère rencontrèrent ceux de Frédéric, et, effrayée du feu qu'elle vit s'y allumer soudain, elle les baissa vers la terre avec une douce confusion.

La voix masculine, qui était celle du majordome de la dame, s'éleva de nouveau pour accuser l'imprudence de celui qui avait lancé la boule de papier. Mais la dame imposa silence à son zélé domestique, et Frédéric gagna le temps nécessaire pour balbutier assez gauchement, par la fenêtre, des excuses passablement incohérentes. La dame trouva plaisir à l'embarras du beau jeune homme, qui était un triomphe pour ses charmes, et dit d'une voix douce et en souriant gracieusement : qu'elle espérait que la petite frayeur qu'il lui avait causée serait compensée avec usure par le plaisir qu'elle aurait à faire sa connaissance, s'il lui plaisait de continuer la conversation de plain pied.

— *Sapienti sat!* s'écria le savant baron, d'un ton de jubilation, et il courut, rapidement pour descendre. A sa rencontre courait presque aussi vite que lui, pressé non pas par des desirs amoureux, mais par son zèle pour le service et vêtu de son costume officiel, le procureur de Gênes qui avait habité avant lui l'appartement qu'il occupait; il venait prendre les papiers qu'il y avait oubliés. Après lui couraient ses trois secrétaires : c'est cette masse que Frédéric rencontra dans sa course, semblable à une comète qui trouve dans son orbite une pauvre planète à laquelle elle apporte la destruction. Le choc fut violent et décisif; la comète remporta la victoire; la masse planétaire jaillit en éclats et ses débris roulèrent au bas de l'escalier, dont les marches retentirent de coups sourds maintes fois répétés : mais la comète victorieuse ayant perdu elle-même l'équilibre alla rouler de compagnie avec les vaincus. Lorsque Frédéric fut arrivé sans encombre au bas de l'escalier, et qu'il

se fut remis sur ses pieds, le plumitif s'avança vers lui d'un air terrible, et lui demanda d'un ton gravement colère le nom du signore qui avait osé se permettre une si grande inconvenance envers le procureur de la sérénissime république de Gênes.

Mais Frédéric, furieux de sa chute et surtout du retard qu'elle avait causé, le jeta de côté, en s'écriant : — Trouverai-je partout cette maudite Gênes dans mon chemin ! et il courut vers une porte, qu'il croyait celle de la rue. Mais il s'était trompé, il se vit dans la cour; il rentra donc en jurant dans la maison, et lorsqu'il eut enfin trouvé la porte de la rue, la voiture s'éloignait. La belle étrangère qui le vit arriver, lui cria par la portière d'un ton affectueux : — Pourquoi vous faites-vous attendre si long-temps? Je vais maintenant à l'église....

Frédéric ouvrit les oreilles pour saisir le nom de l'église; mais le roulement de la voiture le couvrit. En frappant du pied

dans sa fureur, le baron marcha sur les pieds du pauvre Bondelli qui se trouvait à côté de lui, et qui lui fit très respectueusement des excuses des vilaines grimaces que la douleur lui faisait faire.

Sans les écouter, Frédéric assourdit le pauvre aubergiste de questions au sujet de la dame et de l'église dans laquelle elle se rendait; mais Bondelli ne put lui dire autre chose, sinon, que c'était justement la duchesse de Frescobaldi qui venait de descendre dans sa maison.

—C'est une dame belle comme un ange, continua-t-il dans sa loquacité, mais fière comme un grand d'Espagne. Après tout elle a bien sujet de l'être; car elle est de l'ancienne famille de Brienne, dont les membres ont régné sur la Toscane au quatorzième siècle.

Tout-à-coup, la voix du colérique procureur se fit entendre au-dessus des interlocuteurs, dans la chambre de Frédéric; sa seigneurie parut à la fenêtre et ordonna à l'un de ses secrétaires d'aller ramasser

la boule de papier qui se trouvait aux pieds de Frédéric.

Le secrétaire descendit et déploya sur le seuil même de la porte, la proclamation de la sérénissime république de Gênes. Quelle fut son épouvante, lorsqu'il vit cette pièce authentique déchirée en quatre.

Le vieux procureur, furieux, ordonna au secrétaire d'enjoindre à l'étranger de monter à l'instant pour s'expliquer sur cet attentat.

—Monsieur le procureur n'est point ici sur le territoire de Gênes, s'écria Frédéric en adressant directement la parole à l'autorité supérieure, sans daigner parler au secrétaire; ici, il ne peut intimer à personne l'ordre de comparaître devant lui; il n'a pas plus de chemin à faire pour venir me trouver que moi pour aller le joindre. Mais comme sa chambre est en même temps la mienne, je vais m'y rendre, parce que tel est mon plaisir, et je lui répondrai sur le ton dont il me parlera lui-même.

— Par tous les saints! lui dit à l'oreille Bondelli, vous parlez comme il convient à un prince; mais pour l'amour de Dieu n'oubliez pas que vous vous trouvez à Livourne, et que, pour le moment, il faut que vous soyez le baron de Cronenstein.

Sans donner grande attention à cet avis, Frédéric courut dans sa chambre, et lorsque le procureur, écumant de rage, lui fit le dénombrement de ses péchés, depuis la lacération du manifeste, jusqu'à l'insolent discours qu'il venait de lui adresser, le baron lui répondit d'un ton ferme et calme: —Comme baron allemand, je ne me reconnais justiciable que du saint empire romain, dont je suis vassal. J'ai déchiré votre manifeste, parce qu'en qualité de gentilhomme, j'ai été indigné de l'insolence avec laquelle des marchands de Gènes se permettent d'outrager l'un de mes pareils. Je vous ai renversé parce que vous me barriez le chemin, et si vous vous trouvez offensé, je vous en rendrai raison

l'épée à la main, dès que vous m'aurez prouvé que vous êtes inscrit comme *nobile* dans le livre d'or de votre république.

Muet de rage, le procureur tenait les yeux fixés sur le hardi jeune homme, et les trois secrétaires frissonnaient d'horreur. Le roulement d'une voiture se fit entendre : Frédéric vola à la fenêtre, et ayant reconnu la livrée l'Olympia, il disparut sans faire d'adieux.

Le procureur, la figure allongée par le dépit, et violet de colère, le suivit des yeux; puis, s'étant un peu recueilli, il ordonna au premier secrétaire de faire avancer sa voiture, au second de l'annoncer chez le gouverneur de Livourne pour une audience secrète, et au troisième d'aller lui chercher une poudre tempérante. Cette valetaille vola exécuter les ordres de son maître. — Que je meure, s'écria son excellence en grinçant les dents, si moi et la sérénissime république nous n'obtenons pas pleine et entière satisfaction d'un tel

outrage. Puis, ayant ployé ses papiers avec précipitation, il sortit de la chambre en gloussant et en se pavanant comme un coq-d'Inde que l'on a irrité.

CHAPITRE V.

Sans s'embarrasser ni du procureur ni de la majesté offensée de la république, Frédéric alla au-devant de la voiture qui approchait. Sa fierté condescendit à ouvrir la portière et à présenter sa main à Olympia pour l'aider à descendre; mais à son grand chagrin, un grand et bel homme vêtu d'un uniforme espagnol, sauta le premier à terre, et Olympia qui le suivit, lui présenta don Giafferi, gentilhomme corse, colonel au service de Sa Majesté Catholique. — Quant à vous, don, continua-t-elle avec un sourire gracieux, je ne sais point encore comment il faut que je vous

présente : nous avons fait connaissance d'une manière si singulière que nous n'avons pas encore eu le temps de nous informer de nos noms respectifs.

— Le nom d'un homme est souvent ce qu'il a de mieux, souvent aussi c'est ce qui lui donne le moins de prix, lui répliqua Frédéric. Celui de baron de Cronenstein aura, à mes yeux, plus de prix qu'une couronne de prince, si celui qui le porte a le bonheur d'obtenir votre bienveillance.

— Cronenstein! dit Giafferi, dont, à ce qu'il parut, l'attente avait été trompée; cependant il ne tarda pas à se raviser, et ayant respectueusement engagé Frédéric à s'écarter avec lui de quelques pas, il lui dit à voix basse et d'un ton fort solennel : — Si vos traits ne me font illusion, vous devez être proche parent de la maison des barons de Neuhof en Westphalie.

Frédéric regarda le colonel d'un œil scrutateur, et, lorsqu'il vit que sa figure noble ne portait aucun indice de perfidie, et n'exprimait au contraire que de l'inté-

rèt, il ne balança pas à lui dire que sa conjecture était fondée.

Don Giafferi posa sa main sur sa poitrine, s'inclina profondément et le pria de vouloir bien lui faire la grâce de lui accorder un moment d'audience. Lorsque Frédéric, très étonné de se voir témoigner tant de respect par un officier supérieur espagnol, eut consenti à ce qu'il lui demandait, le colonel dit à Olympia : — J'ai trouvé celui dont je vous ai parlé, et je vous demande la permission de vous le présenter, après que j'aurai eu avec lui un entretien qui ne souffre aucun délai.

Les beaux traits d'Olympia prirent l'expression d'un ravissement céleste; ses yeux qui jusque-là avaient contemplé le jeune homme avec bienveillance brillèrent soudain tout à-la-fois de tendresse et du contentement de l'orgueil satisfait, et ses regards embrasèrent d'amour le cœur de Frédéric.

— Vous êtes toujours le bienvenu chez moi, répondit-elle à Giafferi; mais vous le serez surtout en pareille compagnie;

puis, se tournant vers le jeune homme avec ce charme irrésistible que donne un amour naissant, elle lui dit : — Don Fédérigo ! ne me faites pas attendre trop longtemps votre visite ; ce que don Giafferi peut avoir à vous dire, n'aura pas besoin d'être longuement discuté. L'art de gagner les cœurs est le seul dont vous ayez besoin en Corse, et vous avez déjà prouvé à Livourne que vous y êtes passé maître.

Hors de lui-même de ravissement, en entendant un pareil aveu d'une telle bouche, Frédéric saisit avec transport la main d'Olympia et la couvrit de baisers brûlans. La belle duchesse retira sa main en serrant celle du jeune homme, et entra dans la maison en lui jetant un regard qui dévoilait le fond de son cœur. Frédéric suivit le colonel qui l'entraîna dans sa chambre. Don Giafferi quitta la salle, et le jeune homme resta immobile, rêvant à son bonheur subit et inattendu. Après que le colonel eut mis un soldat espagnol en fac-

tion à sa porte, il rentra, poussa les verroux et parla ainsi d'un ton solennel.

— Je m'estime heureux, monseigneur, d'être le premier gentilhomme corse qui présente, avec effusion de cœur et avec attendrissement, au prince royal de Corse, les hommages du plus respectueux amour et de la plus inviolable fidélité.

— En voilà assez! s'écria Frédéric avec véhémence. Jusqu'ici j'ai tenu avec peine la bride à mon imagination; mais si tout concourt à la faire sortir de ses bornes, il faudra que je perde la tête. A peine me suis-je habitué à être baron, qu'une duchesse m'avoue que j'ai touché son cœur; pendant que je savoure ce plaisir, vous voulez me faire prince royal de Corse de vive force. Quand même vous auriez eu la bonne intention de me préserver de l'orgueil, en me persifflant, du moins le moyen est-il choisi avec peu de délicatesse, et je vous prie instamment de mettre fin à cette plaisanterie.

— Mon seul aspect devrait suffire,

monseigneur, dit Giafferi piqué, pour bannir de votre esprit un soupçon qui m'offense, alors même que les actions par lesquelles j'ai tâché jusqu'ici de me rendre utile à mon pays, vous seraient restées inconnues. Je suis très affligé de me voir réduit à faire usage d'une commission que m'a donnée pour vous votre père, afin d'obtenir la confiance de votre altesse.

— Malheureusement, répliqua Frédéric d'un ton chagrin, j'ai appris, par un infâme manifeste du doge de Gênes, que mon père a essayé, sans succès, de se mettre à la tête des mécontens de la Corse; mais j'ai appris aussi, par la même pièce, qu'il a été proscrit, comme rebelle et coupable de haute trahison et de lèse-majesté : s'il m'appelle en Corse pour l'aider à mettre ses plans à exécution, je sais quels devoirs la piété filiale m'impose; mais loin de moi les espérances trompeuses que votre salutation pourrait faire naître !

— Ces espérances sont déjà réalisées!

s'écria Giafferi d'un ton joyeux. Votre auguste père a été élu à l'unanimité roi de Corse dans une assemblée générale qui a été tenue le 15 avril; il a été couronné à Alensano, avec une couronne de laurier, symbole des victoires qu'il a déjà remportées et de celles qu'il va remporter encore. Le comte Giafferi, général en chef des troupes corses, a été choisi pour porter au fils unique de Théodore Ier et héritier de sa couronne, l'acte d'élection de ce souverain et pour l'inviter de la part de son auguste père et de celle de son peuple à se montrer bientôt au pays sur lequel il doit régner un jour.

— Arrêtez, la tête me tourne sur le faîte élevé où vous venez de me placer! s'écria Frédéric; mais Giafferi, continua avec une chaleur toujours croissante : — Tous les Corses courent aux armes pour livrer le combat sacré qui doit assurer leur liberté; tous les Corses font retentir d'une voix les noms sacrés de Théodore et de Frédéric! Les bannières de la Corse

affranchie, que la vaillante main de son roi a plantées après de sanglans combats, flottent déjà sur le château de Porto-vecchio, sur le San-Pellegrino et sur les murs de Sartena. Déjà la tranchée est ouverte devant Bastia. L'Espagne et la France nous soutiennent en secret; le Saint-Père s'est ouvertement déclaré pour la bonne cause. Encore quelques victoires et tous les états de l'Europe reconnaîtront le royaume nouvellement fondé!

Frédéric convaincu, s'écria en portant avec enthousiasme la main sur la garde de son épée : — Comte Giafferi! que je les remporte sous votre direction, ces victoires! Dans ce moment on entendit frapper légèrement à la porte; Giafferi l'ouvrit et le factionnaire espagnol lui parla à voix basse et avec chaleur. Il parut troublé et se tournant vers Frédéric, il le pria de le suivre dans la chambre voisine; là, il tira d'une malle un uniforme espagnol pareil à celui qu'il portait lui-même, et conjura le jeune homme de l'échanger à l'instant même contre son

habit de voyage. A peine celui-ci eut-il cédé à sa prière, à peine Giafferi eut-il placé sur sa tête le chapeau orné d'un grand panache, que la porte s'ouvrit avec fracas et que le pauvre Bondelli, plus mort que vif, fit signe au colérique procureur d'entrer. Un aide-de-camp du gouverneur de Livourne accompagnait ce dernier, et l'on entendit un cliquetis de fusils dans le corridor.

Giafferi s'avança avec dignité vers les arrivans. Le procureur dérouté d'abord par le changement de costume de Frédéric, ne tarda pas pourtant à reconnaître ses traits, et cria à l'aide-de-camp : — C'est là le prétendu baron de Cronenstein.

—Je vous conseillerais, monsieur le procureur, s'écria Giafferi avec colère et d'un ton fier, de peser vos expressions lorsque vous parlez d'un officier supérieur qui a l'honneur de servir le roi d'Espagne. Si par hasard, continua-t-il en s'adressant à l'aide-de-camp, c'est au sujet de ce gen-

tilhomme que vous êtes venu chez moi, j'ai l'honneur de vous présenter le major du nouveau régiment corse que j'ai engagé pour le service de l'Espagne.

— S'il en est ainsi, reprit l'aide-de-camp en s'inclinant respectueusement, je vous prie, mon colonel, de vouloir bien m'excuser de vous avoir importuné par ma visite.

— Ce monsieur nous est présenté, dit le procureur, c'est fort bien, mais où est le garant de celui qui nous le présente?

—Monsieur le procureur, s'écria Frédéric avec véhémence, si pour votre bonheur vous n'étiez pas un héros de plume, ma bonne épée vous serait un irrécusable garant; mais, puisqu'il en est ainsi, je vous déclare que la première fois qu'il vous arrivera encore de m'offenser, je vous ferai prendre la route que j'ai fait prendre à votre manifeste.

— Don Giafferi, dit l'aide-de-camp en se plaçant entre Frédéric et le procureur, est suffisamment légitimé comme colonel

au service de l'Espagne par le brevet du comte de Montemar, et vous avez eu grand tort, monsieur le procureur, de vous oublier ainsi vis-à-vis d'un officier de ce grade. Je cours faire mon rapport à monsieur le gouverneur, qui sera sans doute très mécontent de ce que monsieur le procureur lui a surpris par de fausses allégations un mandat dont il ne peut naturellement plus être question.

Il se retira, et les soldats qu'il avait amenés le suivirent : le procureur confus et irrité sortit également, et Giafferi tout joyeux, s'écria : — Je savais bien qu'on ne nous donnerait pas tort à Livourne! Cependant, mon prince, je ne vous conseille pas de prolonger votre séjour dans cette ville. Le procureur ne s'endormira pas, les *bravos* de ce pays-ci sont fameux, et les Génois sont connus pour ne pas ménager leur or et ne pas respecter beaucoup l'honneur, lorsqu'il est question de parvenir à leurs fins. Ainsi rendons-nous à bord de la corvette sur laquelle vous devez vous embarquer,

pour la Corse, où tout est prêt pour vous recevoir.

— Sans voir encore une fois la divine Olympia? s'écria Frédéric; si je consacre ma vie entière à ma nouvelle patrie, elle peut bien me laisser une heure pour satisfaire mon cœur.

— L'Alcibiade de la Corse! dit Giafferi en souriant. Eh! bien, volez à une victoire facile, afin de prendre des forces pour en remporter qui seront plus sérieusement disputées; en attendant je vais faire appareiller ma corvette. Mais, de grâce, ne quittez, sous aucun prétexte, cette auberge avant le moment de nous rendre à bord: ici la fidélité bien éprouvée de Bondelli est votre sauve-garde, et mes Corses veillent sur votre tête.

Le colonel se rendit au port, et Frédéric vola à l'appartement d'Olympia: un chant harmonieux, accompagné des sons argentins d'une guitare, lui en indiqua le chemin.

Au moment où il ouvrit la porte, la guitare venait d'échapper de ses mains; elle

était absorbée dans de douces rêveries, et sa tête, soutenue par sa main plus blanche que le lis; elle était couchée sur un sopha dans une attitude propre à trahir tout le charme de ses formes et à faire bouillonner le sang du jeune étudiant.

Elle leva sur Frédéric des yeux languissans, et lui dit à demi-voix : — Pourquoi cette mascarade, Fédérigo? ce n'est pas moi qu'elle peut tromper! Une femme qui vous a vu une fois, vous connaît pour le reste de ses jours.

Il l'informa alors des dangers qui l'avaient forcé de revêtir cet uniforme et qui le mettaient dans la nécessité de renoncer au bonheur qui venait de lui sourire.

— Renoncer au bonheur! Vous avez grand tort, Fédérigo, de flatter mon faible cœur par une pareille galanterie! Je suis encore assez enfant pour ajouter foi à ce que disent les hommes, et malheur à moi si vos douces paroles faisaient naître en moi des espérances que l'éclat du diadème ne manquerait pas de détruire.

— Des espérances, divine Olympia! s'écria le jeune homme. C'est à moi de parler d'espérances, puisque dans ce moment votre angélique bonté flatte des desirs qui devaient me paraître insensés.

—Fédérigo! s'écria Olympia d'une voix entrecoupée par ses soupirs.

—A moi pour toujours! s'écria Frédéric avec l'accent de l'enthousiasme et de la joie.

Tout-à-coup, elle se dégagea de ses bras: —Mon cœur, dit-elle, m'a fait dépasser la limite que la pudeur défend à une femme de franchir jamais. Prince Fédérigo! oubliez ce moment de faiblesse, je vous dis adieu pour toujours!

—Olympia! s'écria Frédéric qui, du haut de l'empyrée, venait de retomber sur la terre.

Mais elle continua d'un ton recueilli et sérieux: — Olympia ne peut jamais être votre épouse, et toute autre relation qui s'établirait entre nous, couvrirait d'opprobre les maisons de Frescobaldi et de Brienne. Ainsi séparons-nous tandis qu'il

en est temps encore, et lorsque, au-delà des mers, vous volerez de victoire en victoire, souvenez-vous quelquefois avec attendrissement d'une pauvre délaissée qui adressera d'ardentes prières au ciel pour faire descendre sur vous ses bénédictions.

—Vous ne pouvez jamais devenir mon épouse? dit Frédéric; vous êtes donc liée par des vœux?

—Par les vœux que j'ai faits à la vertu et à l'honneur. Je ne dois point vous épouser contre la volonté de votre père, contre celle de votre pays. L'un et l'autre pourraient avoir conçu pour vous des projets plus brillans. Peut-être qu'un jour vous vous repentirez.....

—La première couronne de l'Europe ne peut que recevoir de l'éclat de votre front, et non lui en donner. Ma parole de prince vous est garant que Théodore et la Corse qu'il gouverne vous recevront avec acclamation.

Ses joues couvertes du plus vif incarnat, Olympia, bannissant toute contrainte,

jeta ses beaux bras autour du cou de Frédéric et colla ses lèvres brûlantes sur celles du jeune homme.

En ce moment, on frappa doucement à la porte; bientôt les coups plus pressés devinrent plus forts. Olympia effrayée s'arracha des bras de Frédéric et s'élança au-devant de sa femme de chambre qui contemplait le beau couple d'un œil ardent et en souriant malignement. — Don Giafferi, dit-elle, a à communiquer à ce gentilhomme des choses de la plus haute importance, et qui ne souffrent pas le moindre délai.

— Laurette, lui dit Olympia, retiens-le encore pendant quelques instans dans l'antichambre; et, lorsque cette fidèle domestique fut sortie, elle se tourna vers Frédéric qui, appuyé dans l'embrasure d'une fenêtre, semblait absorbé par le plaisir de contempler son amante.—Dans un moment tel que celui-ci, lui dit-elle en lui présentant un porte-feuille richement brodé, vous ne devez pas refuser

d'accorder une prière que vous fait Olympia. Pour conquérir sa liberté; la Corse n'a que du fer, elle manque de cet or tout-puissant, qui jusqu'à ce jour soutient seul la balance en faveur de Gênes. Les biens considérables dont j'ai hérités de mon époux me mettent à même de réparer cette injustice de la fortune. Loin de moi l'idée d'offrir un don à un fils de roi. Recevez donc comme un prêt ce que vous offre la main d'une fidèle amie. Lorsque le roi Fédérigo sera un jour assis sur le trône de son père, il m'en fera la restitution; ce n'est que de lui seul que je l'accepterai.

Dans ce moment, la fierté ancienne et la fierté de fraîche date livrèrent, dans le cœur du baron-prince, un rude combat contre l'amour. Cependant, lorsque Olympia l'enlaça encore une fois de ses bras et glissa de sa main délicate le porte-feuille dans son sein, il put d'autant moins continuer de résister, que, dans cet instant même, Giafferi se précipita dans la pièce en repoussant un peu rudement la gen-

fille Laurette qui faisait de vains efforts pour l'arrêter.

— Excusez cette brusquerie, donna! s'écria-t-il du ton de l'inquiétude; j'entre ainsi parce qu'il n'y a pas un moment à perdre. Il faut, monseigneur, que vous me suiviez à l'instant même. Pinelli, l'ancien tyran de la Corse, excité par le perfide procureur qui l'a peut-être mis complètement au fait à votre sujet, s'est rendu lui-même chez le gouverneur pour obtenir votre prompte arrestation : il a offert sa propre personne pour caution, et pour le cas où sa demande serait refusée, il a ajouté des menaces telles, que le gouverneur n'a pu se dispenser de signer une seconde fois l'ordre de vous arrêter. Le quart-d'heure de retard que l'aide-de-camp m'a promis est écoulé, et une minute que vous resteriez ici de plus peut vous coûter la liberté et la vie.

Les larmes que lui arrachait la douleur de cette séparation remplacèrent, dans les yeux d'Olympia, la langueur de l'a-

mour heureux. Elle serra encore une fois le jeune homme contre son sein, puis elle l'éloigna en s'écriant : — Maintenant, Fédérigo, je vous conjure moi-même de fuir. Souvenez-vous dans votre île fortunée, d'une femme qui vous a donné son cœur. Si les saints sont favorables à notre amour, nous nous y reverrons peut-être bientôt!

Frédéric, muet et comme frappé de la foudre, se laissa entraîner par Giafferi à travers les rues silencieuses où les ombres de la nuit commençaient déjà à se répandre. Tandis qu'ils s'avançaient à grands pas vers la porte du port, un détachement de soldats toscans, que Pinelli et le procureur suivaient en voiture, se rendit à l'auberge de Bondelli, et lorsqu'ils furent entrés dans la chaloupe qui les conduisit à la corvette, Giafferi embrassa son jeune ami avec des transports de joie, et s'écria : — Le danger était imminent, mais, grâces en soient rendues à tous les saints, vous voilà sauvé.

CHAPITRE VI.

Le ciel pur du midi brillait comme une voûte de saphir au-dessus de la mer Tyrhénienne, dans laquelle la corvette de Giafferi faisait voile par un vent favorable. Les chaînes de montagnes de la Corse qui commençaient à paraître à l'horizon, dorées par les rayons du soleil couchant, offraient à l'œil un spectacle ravissant. Frédéric, placé sur le pont, auprès de Giafferi, contemplait avec un ravissement muet, le spectacle nouveau pour lui de l'immensité de la mer; et, tandis que son cœur l'attirait vers le nord, son impétueuse ambition le poussait vers le sud.

Déjà la corvette avait laissé à l'ouest l'île de Capraja et le cap Corso, et les tours et les palais de Bastia surgissaient du sein des ondes. Sur le bastion le plus avancé du port, flottait le pavillon blanc avec la croix rouge surmontée d'une couronne d'or, annonçant avec arrogance que cette importante place était encóre au pouvoir de Gênes. Pour être débarrassé plus tôt de cet odieux aspect, Giafferi ordonna de déployer toutes les voiles; le vaisseau fendit lès ondes avec une rapidité nouvelle, et bientôt parut le château San-Pellegrino, où commençait le territoire du nouveau royaume, et où flottait l'ancien pavillon de la Corse, portant une tête de Maure ceinte d'un bandeau blanc dans un champ de sable. Le joyeux hurra de l'équipage salua ce signe chéri; le pavillon espagnol qui jusque-là avait servi à la corvette de palladium contre les galères génoises fut enlevé, et l'on arbora à sa place la tète de Maure. Le bruit du canon salua le port ami; la corvette y entra et jeta l'ancre

au fracas des salves par lesquelles on répondit aux siennes.

Lorsque Frédéric fut descendu à terre, un homme d'une fort belle apparence et d'une mine très grave, s'approcha de lui, l'informa qu'il était le comte Caffori, secrétaire d'état du roi, et lui transmit l'ordre de son père, de se rendre sans délai dans le camp établi devant Bastia. Impatient de voir ce père chéri qu'il n'avait jamais vu, Frédéric monta le cheval qu'on lui amena, Giafferi et Caffori l'accompagnèrent, et le cortège s'avança à travers les pièves fleuries de Casinca et de Mariana, les riches champs de blé et les bois magnifiques, où les fruits et les fleurs des citronniers et des orangers égayaient le sombre feuillage des chênes toujours verts, où l'élégant amandier s'élevait à côté du figuier chargé de fruits, où le laurier et le myrte s'élançaient jusqu'aux nues.—Par Dieu! s'écria Frédéric, la Corse est un paradis! mais un paradis sans habitans; car, jusqu'ici, je n'ai pas vu un seul

hameau. Il semble que ces beaux paysages manquent de leur plus bel ornement, du tableau mouvant de l'activité humaine.

— Tous les hommes de ces paroisses en état de porter les armes, lui répondit Caffori, combattent devant Bastia pour la cause sacrée de la liberté, sous les ordres de votre glorieux père. Les femmes et les enfans se livrent aux travaux dans les villages; et dans ce malheureux pays, déchiré par d'éternelles guerres civiles, on a été obligé de les bâtir tous sur les sommets des montagnes, afin de se mettre à couvert de brusques surprises.

— Il est déplorable, s'écria le jeune homme, que ce soit justement là, où la bonté du Créateur a répandu avec profusion ses plus précieuses bénédictions, que les hommes s'acharnent le plus à empoisonner leur existence.

Le cortège prit à gauche, se dirigeant vers la piève de Nebbio, attendu que sur la droite de Bastia quelques places se trouvaient encore au pouvoir des Génois,

et Giafferi montra de la main, à Frédéric, les dernières montagnes qui font la frontière de Mariana.

Aussi loin que porte l'œil, le rouge éclatant des fruits des pommiers sauvages qui couvrent toutes les côtes, rendu plus brillant encore par les rayons du soleil couchant, donnait aux montagnes l'aspect de masses incandescentes. Sur les cimes les plus élevées et sur les rochers taillés à pic s'élevaient les villages de la Corse. Lorsque la nuit fut tombée et que les habitans de ces contrées aériennes eurent allumé leurs lampes, et les bergers leurs feux, les montagnes elles-mêmes ayant disparu dans l'ombre, le tableau qui s'offrit aux regards étonnés de Frédéric, était de l'aspect le plus romantique. Il semblait voir des villages suspendus dans les airs.

— En vérité, dit-il à Caffori, votre île est belle, et d'une beauté bizarre.

— Vous avez parfaitement caractérisé la Corse en très peu de mots, lui répon-

dit Caffori ; notre île est aussi bizarre que belle, et plût à Dieu que cette épithète n'y fût applicable qu'à la nature inanimée!

CHAPITRE VII.

Le lendemain, à la pointe du jour, les voyageurs arrivèrent au bourg Murato. Tout y présentait le tableau de l'agitation et de la guerre. Des vieillards, des femmes, des enfans, faisaient des paquets de leurs meilleurs effets pour se sauver à Nebbio, petite ville voisine; les hommes en état de porter les armes étaient en bataille sur la place du marché. Les hautes statures et la carrure des hommes et des jeunes gens vêtus de vestes de drap foncé du pays, également commodes pour la chasse et pour la guerre; leurs visages bruns, réguliers et nobles; leurs yeux étincelans de courage, qui

brillaient sous leurs bonnets rouges et noirs en forme de casques; les poignards et les pistolets qui garnissaient leurs ceintures; leurs excellentes carabines argentées dans le ruisseau d'eau minérale de Restonica, donnaient un aspect imposant à ce *Landstürm*, et Frédéric dit à Caffori, qu'avec de tels hommes, il se faisait fort de conquérir la moitié de l'Europe.

—Oui, répondit celui-ci, supposé qu'ils restent unis entre eux et qu'ils continuent d'obéir à leur chef.

Le premier *anciano* du bourg, vieillard vénérable, parut pour présenter ses respects au fils de son souverain; Frédéric apprit de lui que les habitans des bourgs voisins de Barbaigo, Patrimonio et Farinola, excités par les Génois qui leur avaient fourni des armes, étaient tous prêts à favoriser une contre-révolution, et qu'ils n'attendaient que l'arrivée des troupes génoises, pour en venir à une attaque ouverte.

— Gênes n'est donc pas le seul ennemi

que mon père ait à combattre; il a encore à se défendre contre des sujets révoltés! dit Frédéric aussi étonné que mécontent, à ceux qui l'accompagnaient; et Caffori lui répondit avec l'accent de la douleur: — La discorde intestine est la malédiction qui repose sur la Corse depuis bien des siècles. Elle serait libre depuis long-temps, si ses habitans savaient rester unis.

Un officier d'un aspect imposant arriva au grand galop sur la place, à la tête d'un escadron de cavalerie, et il se fit connaître au prince royal pour le comte Giabicomi, capitaine des gardes de sa majesté, chargé par elle de conduire son fils chéri, sous une escorte, dans le camp de Bastia à travers les contrées qui étaient devenues tout-à-coup le théâtre de la guerre.

Pendant qu'il parlait encore, le bruit du canon annonça, du côté du nord, que le combat entre le despotisme et la liberté y avait commencé.

Le cœur de Frédéric fut embrasé d'une

belliqueuse ardeur, et il s'écria d'un ton ferme et joyeux :—Si avant de nous rendre dans le camp, nous prenions part à cette bataille comme volontaires? Je crois qu'avec les fantassins que voici et les cavaliers qui viennent d'arriver, nous pouvons risquer une attaque!

— Je ne saurais approuver ce dessein, mon prince, répondit Giafferi; l'ordre de votre père nous appelle dans le camp; et nous ignorons quelle tournure prend la bataille qui se livre.

— Moi aussi je dois déconseiller une telle démarche à votre altesse, ajouta Giabicomi. Les Génois ont débarqué près de San-Fiorenza, les colonels Varone et Pier Casale avec deux mille hommes de troupes réglées qui, réunis aux rebelles de cette piève, ont une grande supériorité sur les forces que nous avons sur ce point. Si vous périssiez dans votre téméraire entreprise, comment oserais-je reparaître devant mon roi?

—Vous pouvez avoir raison, mais je le

veux! répondit Frédéric en prenant un ton de maître; et ayant tiré son épée, il s'écria : en avant!

Le son sourd des conques marines retentit et le corps se mit en marche. Lorsqu'il fut arrivé à Barbaigo, qui offrait le triste aspect d'un bourg que ses habitans ont abandonné, quelques muratons se montrèrent disposés à piller et incendier les maisons de leurs plus proches voisins; mais Frédéric cria dans les rangs, que son intention était de faire la guerre en loyal chevalier et non point comme un brigand et un incendiaire; qu'il brûlerait la cervelle de sa propre main à quiconque commettrait le moindre excès.

Les Corses traversèrent les rues désertes avec le plus grand ordre et dans le plus profond silence; bientôt ils virent devant eux Patrimonio, triste exemple des discordes civiles : les flammes s'en élevaient vers le ciel, les royalistes y avaient mis le feu! le bruit du canon redoublait à Farinola; déjà l'oreille distinguait la fusillade

et quelques blessés et quelques fuyards vinrent à la rencontre du corps.

— Halte! s'écria Frédéric en poussant son cheval vers le premier qu'il aperçut; dis-nous comment va la bataille?

— Mal, noble seigneur, répondit le Corse en soupirant, et en appuyant son bras sanglant sur sa carabine. Nous avons tenu comme des Corses, c'est un témoignage que Satan lui-même doit nous rendre, et nous avions déjà repoussé ces chiens jusqu'à Fiorenza; mais les capitaines Franchi et Gagrani nous ont pris en flanc avec quatre cents Grecs tout frais. Le général Arrighi a été pris, et l'armée sans chef ne pourra plus combattre long-temps.

— Eh bien, amis, est-ce le moment de prendre part au combat? dit le jeune homme en regardant ses compagnons avec des yeux étincelans.

— Avec le secours de Dieu et pour la Corse! s'écria Giafferi en tirant son épée, prince, conduisez-nous à la victoire.

— Chaque cavalier, dit Frédéric, prendra un chasseur en croupe; le messager de mauvaises nouvelles montera sur mon cheval derrière moi et nous menera en dos des Grecs; la cavalerie prendra les devans au trot, l'infanterie la suivra au pas de charge. Le général Giafferi commandera sur le champ de bataille, car il connaît mieux que moi le moment où il faut attaquer et le point sur lequel il convient de faire l'attaque. Maintenant, en avant! au nom de Dieu, de la Corse et de Théodore!

La petite armée répéta ces cris de ralliement avec enthousiasme, et les pelotons doublèrent le pas; bientôt ils se trouvèrent non loin de Farinola en flammes, sur le champ de bataille où les Corses de Théodore combattaient encore avec un incroyable acharnement contre les soldats de Gênes, bien supérieurs en nombre.

La première attaque du corps de Frédéric fut dirigée avec une grande prudence, par Giafferi, contre les derrières

des grenadiers grecs qui étaient l'élite des troupes génoises : le feu des carabiniers qui venaient de sauter à terre produisit un effet terrible, et Frédéric chargea à la tête de la cavalerie avec toute l'ardeur d'un jeune homme : l'ennemi qui ne s'attendait pas à être attaqué de ce côté, commença à fléchir. Bientôt, arriva le restant de l'infanterie, les Génois fléchirent de plus en plus ; et Giafferi ayant fait une nouvelle attaque avec le corps principal, ils se débandèrent. Le seul capitaine Franchi tenait encore pied avec une compagnie de Grecs, quoique la moitié de ses hommes fût déjà tuée. Six des cavaliers de Frédéric poussèrent à ce téméraire pour lui donner son reste ; quoiqu'il fût démonté, il se mit en défense contre eux avec intrépidité ; mais Frédéric accourut, écarta les sabres de ses gens et lui cria d'un ton affectueux. — Rendez-vous, capitaine !

— A des rebelles ? jamais ! s'écria celui-ci. Je veux mourir avec mes camarades,

ajouta-t-il en portant autour de lui des coups terribles.

—Eh bien, battez-vous contre moi seul, dit Frédéric, en sautant à bas de son cheval, dans un accès d'esprit chevaleresque d'étudiant : voilà le troisième de mes absurdes duels ; c'est comme si vous étiez déjà mon prisonnier, mais puisque vous ne voulez pas vous rendre, soit, en garde! et il attaqua le capitaine à pied; le combat ne fut pas long, une blessure qu'il reçut au bras mit Franchi hors de combat.

—Capitaine, lui cria le vainqueur, l'envie que vous avez de mourir avec vos camarades ne sera pas satisfaite, je veux que vous me suiviez au camp devant Bastia?

— Pour offrir là, aux rebelles, un spectacle réjouissant, pour y mourir de la main du bourreau? dit Franchi en grinçant des dents. Camarade! vous vous êtes conduit envers moi comme un homme d'honneur; finissez de même, plongez-moi votre épée dans le cœur, afin que je meure de la main d'un soldat.

— Le tumulte de la bataille vous a échauffé la tête et troublé le cerveau, reprit Frédéric, sans cela vous ne pourriez pas craindre de telles horreurs de la part du roi Théodore. Nous en causerons dans le camp. Pour le moment, que ma parole vous soit garant de votre honneur et de votre vie; faites panser vos blessures et n'ayez aucune inquiétude.

Pendant que l'on emmenait les prisonniers, le jeune homme promenait ses regards sur le champ de bataille, avec le délicieux plaisir que fait éprouver une première victoire; il vit partout les Génois fuir à Fiorenza et les siens les poursuivre avec fureur l'épée dans les reins. Il se mit également à leur poursuite à la tête de sa cavalerie; son oreille fut frappée, à gauche de la route, de cris confus entremêlés de coups de carabine, et lorsqu'il se fut approché de la masse d'hommes d'où ils partaient, il vit les Corses royalistes, et à leur tête ses Muratons, attaquer avec fureur le corps réduit pres-

qu'à rien des contre-révolutionnaires de Barbaigo et de Patrimonio.

— Rendez-vous à un ennemi qui vous est bien supérieur en nombre! cria-t-il à ces derniers. Un de leurs capitaines lui répondit : — Nous avons déjà prié trois fois nos compatriotes de nous faire quartier, mais ils ont soif de notre sang, ainsi nous allons le leur vendre le plus chèrement que nous pourrons.

— En arrière! cria le jeune homme avec colère aux royalistes; mais ceux-ci, animés par la rage ordinaire des guerres civiles, semblaient avoir peu d'envie de lui obéir; quelques-uns même dirent que personne n'avait le droit de les empêcher d'exercer une juste vengeance sur des traîtres à leur patrie. — En arrière! répéta Frédéric d'une voix de tonnerre, en poussant son cheval au milieu d'eux, ou je fais charger la cavalerie sur vous!

Ce ferme usage du pouvoir équivalut, comme cela arrive souvent, à un argument irrécusable; les sanguinaires Mura-

tons mirent les détentes de leurs carabines au repos, et leurs adversaires qui avaient désespéré de leur vie, déposèrent leurs armes devant le prince avec des acclamations que leur inspirait la reconnaissance. Frédéric était livré à un sentiment plus délicieux encore que celui que lui faisait éprouver la victoire qu'il venait de remporter sur les Génois.

Giafferi, de retour sur le terrein du premier combat, après avoir poursuivi pendant quelque temps les fuyards, avait été témoin de cette scène, et le serra dans ses bras avec attendrissement. — Sur mon honneur, s'écria-t-il, vous êtes digne de régner un jour sur la Corse!

CHAPITRE VIII.

Frédéric placé auprès de Giafferi, fit son entrée dans le camp devant Bastia, au bruit des salves d'artillerie, des fanfares et des acclamations des Corses. Son cœur palpitait d'impatience de serrer son père dans ses bras; mais le roi recevait le serment d'un Corse nouvellement anobli, et il fut obligé d'attendre la fin de cette cérémonie. Enfin, l'entrée de la tente s'ouvrit, et un homme petit, trapu, portant l'expression d'un sot orgueil sur son ignoble figure olivâtre, vêtu d'un habit galonné avec une ridicule profusion, en sortit en se carrant, et enfila la rue du camp d'un air extrêmement important.

— Qui est ce gentilhomme de nouvelle création? demanda Frédéric au comte Caffori.

— C'est Buono, boucher d'Ajaccio, lui répondit le comte en levant les épaules; le roi croit lui devoir cette promotion pour lui témoigner sa reconnaissance de ce qu'il lui a prêté une faible somme dans un besoin urgent.

— Hélas! dit Frédéric tout bas, et il entra dans la tente: le coup-d'œil bizarre qui s'offrit à ses yeux, l'affecta d'une manière fort pénible. Dans le fond d'un salon formé de riches tapis de Turquie, s'élevait un baldaquin d'or, sous lequel était placé, sur une estrade, un divan de brocard d'or, où se tenait un homme d'une cinquantaine d'années, grand de taille et d'un aspect imposant. Les rides profondes, dont une vie agitée et qui n'était pas toujours restée parfaitement pure, avait sillonné son visage, contrastaient avec ses traits réguliers et qui portaient l'empreinte de l'esprit et de la sagacité, tout autant que la longue pelisse

turque, écarlate et galonnée d'or dont il était vêtu, son épée à l'espagnole, son énorme perruque noire et son chapeau à trois cornes, bordé d'or. Derrière lui se tenaient trois Turcs; l'un surtout, dont le visage noir sembla à Frédéric le miroir de tous les vices, lui inspirait une secrète horreur.

Théodore fit signe à son fils d'approcher, non de l'air affectueux d'un père, mais avec l'affabilité d'un roi; et lorsque celui-ci fut arrivé au trône à travers la haie des nobles Corses qui étaient rangés des deux côtés, son père lui présenta sa main à baiser, et lui dit : —Soyez le bienvenu dans notre pays, prince Fédérigo; nous pourrions vous adresser des reproches de ce que vous avez pris part à la bataille de Farinola sans notre ordre, mais les mille Génois dont les cadavres jonchent la terre, sont devenus auprès de nous vos avocats muets. Nous sommes bien aise que, dès votre arrivée, vous ayez prouvé aux Corses la légitimité de votre

naissance, et que vous leur ayez montré que vous êtes digne de régner un jour sur les fils d'Hercule, sur les descendans des Argonautes.

Frédéric, qui avait été loin de s'attendre à une réception aussi froide et aussi hautaine, ne savait encore que répondre, lorsque le capitaine de la garde, Giabicomi, entra dans la tente à pas précipités, et annonça au roi en balbutiant de fureur, qu'un espion venait d'apporter la nouvelle que les Génois avaient pendu dans la place du marché de Bastia, le général Arrighi qui avait été fait prisonnier à Farinola. Un murmure sourd, expression de leur colère, s'éleva parmi les Corses; les yeux de Théodore semblaient lancer la mort, et, pendant qu'il paraissait réfléchir encore sur ce qu'il avait à faire, l'épouvantable Turc se pencha vers son oreille avec un rire infernal, et lui dit quelques mots à voix basse en indiquant des yeux Frédéric.

Alors Théodore se tourna vers son fils, et dit : — J'apprends que vous avez fait le

Génois Franchi prisonnier sur le champ de bataille. Faites-le conduire à l'instant devant notre trône.

Frédéric obéit, en proie à de sinistres pressentimens: lorsque Franchi, pâle et affaibli par la perte de son sang, se trouva au pied du trône, Théodore dit avec un calme effrayant : — Gênes a fait périr à Bastia le noble Arrighi du supplice des voleurs. Malheureusement, nous n'avons pas pris cette fois-ci de général pour pouvoir user complètement du droit de représailles. Cependant, comme cousin de Rivarola, vous êtes une victime expiatoire assez convenable; préparez-vous à apaiser dans une heure les mânes de celui qui a été assassiné.

— Ah! que n'avez-vous exaucé ma prière sur le champ de bataille! dit Franchi en souriant amèrement à Frédéric qui, pâle d'horreur, se recueillit promptement, et dit à son père d'un ton respectueux, mais avec une mâle fermeté: — J'ai donné ma parole de prince à ce brave,

que son honneur et sa vie seraient respectés; je vous conjure donc, mon père et mon roi, de rétracter l'horrible arrêt de mort que vous venez de prononcer.

Théodore regarda l'audacieux jeune homme avec étonnement, mais sans colère; déjà la clémence allait l'emporter dans son cœur, lorsque le démon basané se pencha de nouveau vers son oreille et lui parla long-temps à voix basse et avec chaleur; les traits du roi reprirent une expression terrible, et il s'écria avec fureur : — Comme votre père et votre roi, je puis vous relever d'une parole que vous avez imprudemment donnée; ainsi, don Fédérigo, vous n'avez rien promis : que le bourreau remplisse ses fonctions!

Déjà les trabans allaient entraîner le malheureux Franchi, mais le jeune homme s'élança au-devant d'eux, embrassa le prisonnier, et s'écria avec l'accent du désespoir, en levant les yeux vers le trône : — J'étais baron allemand avant d'être prince

royal de Corse. Vous pourriez me dégager de ma parole de prince, que la parole du baron resterait engagée. Si par un ordre sanguinaire vous veniez à l'annuler, je vous le jure par tous les saints, je ne survivrais pas à mon déshonneur !

—Vous êtes un admirable jeune homme! s'écria Franchi qui, dans le ravissement où le mettait une semblable abnégation de soi-même, méprisait la mort qui l'attendait; mais une aussi belle fleur ne sera pas flétrie à cause de moi; je vous rends votre parole; abandonnez-moi à mon malheureux sort: que Théodore en finisse avec moi selon son bon plaisir!

Tous les yeux se portèrent sur le roi qui faisait de vains efforts pour cacher la profonde émotion qu'il ressentait et qui avait un violent combat à soutenir contre les considérations de sa politique. Enfin, son bon génie remporta la victoire; il renvoya avec dédain le Turc qui se penchait encore vers son oreille, et dit à Franchi : —Le comte Giabicomi

vous conduira au-delà de nos postes avancés. Pour toute rançon, je vous demande de raconter fidèlement à Bastia, ce que vous avez vu ici. Si pour la première fois en sa vie, votre sanguinaire parent apprend à connaître la honte d'un crime qu'on a commis, la Corse sera cette fois satisfaite.

— Sur mon honneur! s'écria Giafferi en essuyant une larme, votre majesté a bien fait!

Les nobles Corses qui, un instant auparavant, brûlaient du desir de venger le sang par le sang, touchés par ces exemples d'une générosité réciproque, crièrent du fond de leur cœur un *vivat* à leur roi; et Frédéric se précipitant sur les marches du trône, arrosa la main de son père de ses larmes.

— Je veux être seul avec mon fils, dit Théodore d'une voix émue. Et lorsque tous les assistans eurent quitté la tente, il embrassa le jeune homme avec tout l'abandon d'un père. — Mon Frédéric,

s'écria-t-il, je serais tenté de regarder comme un mauvais augure ce qu'il y a eu d'hostile dans notre première entrevue; mais tu y as déployé un caractère si droit et si énergique, que toute appréhension, pour l'avenir, s'efface de mon âme.

— Dieu soit loué, s'écria le jeune homme, voilà un langage tel que j'espérais l'entendre de la bouche de mon père. Maintenant, je jurerais que je suis véritablement votre fils. Auparavant, continua-t-il, avec un frissonnement subit, il ne me semblait pas qu'il en fût ainsi. Vous me paraissiez un roi magique, étranger pour moi, qui, par amour pour l'éclat de son trône, s'était livré à Satan que je croyais voir derrière vous sous la forme de ce hideux païen qui ne cessait de vous souffler des idées criminelles. Comment pouvez-vous tolérer ce monstre près de votre personne sacrée?

— La jeunesse est toujours prompte à porter de semblables jugemens, lui répliqua Théodore avec le sourire de l'em-

barras. Quand tu connaîtras..... quelle..... espèce de fatalité a noué des liens entre ce Musulman et moi, tu te repentiras de ta précipitation et tu rectifieras le jugement que tu viens de porter. Il y a dix ans, qu'étant aide-de-camp du colonel espagnol Mendoza, je concourus à défendre la forteresse d'Oran en Afrique contre le dey d'Alger, et que, dans une sortie, je fus fait prisonnier par les Barbaresques. Mes connaissances en astrologie et en chimie ne tardèrent pas à me valoir la faveur du dey; et lorsque j'eus terminé heureusement la révolution qui porta son petit-fils sur le trône de Tunis, les deux souverains desirèrent me témoigner leur reconnaissance d'une manière active. Je pensai à la malheureuse Corse: déjà quelque temps auparavant j'avais fait mettre en liberté, par l'intermédiaire de la cour imperiale, les chefs de cette île qui étaient détenus contre le droit des gens. Il me sembla possible d'assurer une couronne à ma famille, en donnant l'indépendance à

ce peuple courageux. J'entamai donc des négociations avec les prétendus rebelles de la Corse; ils accueillirent tout ce que je leur proposai; Alger et Tunis promirent de me soutenir d'une manière très énergique. J'abordai ici avec un bâtiment anglais qui portait des armes, des munitions et un million de sequins. Tu sais quels ont été mes succès; mais, vu la pauvreté de ce pays, je me serais trouvé dans l'impossibilité de soutenir une guerre dispendieuse si je n'eusse tiré sans cesse de l'argent de la Barbarie. Cependant, les secours que l'on m'envoie ne sont que des prêts, et je dois les restituer dès que mon trône sera affermi. Les trois Tunisiens qui m'ont accompagné ici, sont chargés de veiller à ce que ces fonds soient employés conformément aux plans que j'ai concertés avec les Musulmans, et à ce que leur remboursement soit préparé. Ce Hassan qui t'inspire tant d'aversion, et, dont la physionomie n'a en effet rien qui prévienne beaucoup en sa faveur, est leur chef; c'est un fidèle

serviteur du dey, qui, lui-même, m'est personnellement dévoué par la raison que j'ai beaucoup contribué à le mettre sur le trône. Quoique, à proprement parler, je ne dépende pas de lui, je le consulte souvent et avec plaisir; car ses conseils sont toujours dictés par la prudence et ils vont droit au but comme la balle. Quelquefois, il est vrai, ils se ressentent du despotisme oriental; mais dans ce cas, comme tu en as déjà vu toi-même un exemple, mon inébranlable volonté royale corrige ce qu'ils ont de trop acerbe. Je ne puis rien avoir à appréhender de lui, puisque la direction de sa destinée est parallèle à la mienne. Après avoir comparé son horoscope avec le mien, je serais même tenté de croire que son alliance avec moi le menace d'inévitables dangers auxquels cependant il ne se trouvera exposé que dans quelques années.

Frédéric avait écouté cette longue apologie avec une attention soutenue, mais le cœur rempli de tristesse.—Je ne saurais dis-

simuler avec vous, mon père, reprit-il; ainsi, permettez-moi de vous dire, sans détour, que toute votre entreprise me paraît désastreuse. La guerre que la Corse soutient contre Gênes, me semble juste, et je répandrai avec joie mon sang pour une nation qui a brisé ses fers. Mais les protecteurs qui vous ont porté sur cette île me font frémir. Je sais que déjà dans des temps reculés, des empereurs et des rois ont fait usage contre leurs ennemis des armes des Sarrasins; mais l'impartiale histoire ne rapporte une semblable conduite qu'avec une juste horreur, par la raison que s'allier avec ces païens, c'est leur montrer le chemin des pays chrétiens. Et d'ailleurs, ces Tunisiens, ces Algériens ne sont pas même d'honnêtes païens, ils sont brigands et forbans par caractère national. Je ne connais rien de plus affreux qu'une nation qui ne vit que de meurtres et de pillage comme d'un métier honnête, non point par besoin, mais par la raison qu'elle est née corrompue.

C'est vouloir chasser le diable par le pouvoir de l'enfer, et de telles entreprises ne mènent jamais à bien.

— Je ne saurais nier, reprit Théodore avec une ironie chagrine, que ce sujet ne puisse fournir la matière d'une dissertation éminemment morale, où tu ferais triompher ton opinion d'une manière très brillante, mais il s'agit ici de répondre à une seule question : faut-il sauver une nation infortunée d'une affreuse misère qu'elle n'a point méritée, ou l'abandonner à ses bourreaux par délicatesse de conscience? Tant que tu ne me procureras pas l'argent nécessaire pour acheter aux malheureux Corses des fusils et des souliers, je serai dans l'impossibilité d'applaudir comme je le dois au zèle tout chrétien, qui te fait détester les pauvres Tunisiens.

— Ainsi, ce n'est que l'argent qui vous manque? s'écria Frédéric transporté de joie, et tirant de son sein le porte-feuille d'Olympia qui reposait encore sur son cœur. Plût à Dieu que cette somme pût

suffire pour vous délivrer entièrement de la honteuse dépendance où vous tiennent ces païens!

— Elle n'est, à la vérité, pas suffisante pour cela, reprit Théodore en comptant d'un œil satisfait les riches lettres de change; cependant, je ne te cacherai pas, mon fils, que ce secours inattendu me vient fort à propos. Mes caisses étaient à sec, et Tunis faisait des difficultés pour les remplir, parce que l'on pense que je suis déjà assez puissant pour subvenir à mes besoins en levant des contributions. J'aurais été dans la nécessité d'en venir à quelques mesures sévères que je me réjouis de pouvoir me dispenser de prendre, ou dont, au moins, je puis beaucoup modérer la rigueur. Tu as doublement bien mérité de l'état; je te nomme donc colonel de la cavalerie, et je songerai à te donner encore une autre récompense plus digne de toi et de moi.

Ces paroles prononcées de nouveau d'un ton tout-à-fait royal, firent naître dans

l'âme de Frédéric, livré aux plus alarmantes appréhensions, un sentiment d'autant plus pénible qu'il commençait à apercevoir plus distinctement la brillante misère dans laquelle vivait son père; et lorsque le gentilhomme de la chambre, de service, vint annoncer, pour le conseil secret, d'un ton respectueux et solennel, le chancelier, comte Hiacintho Paoli, le garde-des-sceaux, comte Sebastjani Costa et le grand trésorier, Marquis de Matra, Frédéric s'éloigna, le cœur oppressé.

CHAPITRE IX.

Lorsqu'il sortit de la tente, il vit affluer autour de lui les cavaliers de la garde qui avaient combattu sous ses ordres à Farinola. Ils revenaient d'une grande reconnaissance qu'ils avaient faite aux environs de Capo Corsico, où les maisons, les blés, les bœufs, les brebis et les chèvres des Corses-Génois, avaient plus souffert de leur présence que les ennemis : cependant les cavaliers avaient conservé dans cette expédition un sentiment très vif du crime que l'on commet en violant la propriété; car ils avaient donné la chasse à des Bohémiens qui s'avisaient d'aller à la

maraude pour leur compte; ils avaient pris toute la horde qu'ils avaient amenée garrottée dans le camp, et, avec cette animosité dont les titulaires légitimes sont toujours animés contre les intrus, ils demandaient à leur nouveau colonel une prompte instruction de l'affaire et une sentence sévère.

Frédéric jeta un regard fugitif sur ces figures patibulaires, allongées par la frayeur, et qui ne lui paraissaient pas tout-à-fait inconnues. Ses yeux s'arrêtèrent sur un géant qui, enveloppé dans son manteau brun tout déguenillé, se tenait à l'écart dans une attitude aussi fière que s'il eût voulu défier le destin. Le jeune homme reconnut aussitôt en lui le loyal capitaine de brigands Horra, qui lui avait rendu de si grands services sur le Rhin: après s'être convaincu, par quelques questions qu'il adressa aux accusateurs ainsi qu'aux inculpés, que le compte des uns pouvait balancer à-peu-près celui des autres, il prononça avec beaucoup de gravité le ju-

gement suivant : — Pour faire un exemple, la bande sera lapidée, mais ne seront admis pour l'exécution de ce jugement que ceux des soldats qui auront préalablement juré sur la sainte hostie, que leurs mains sont toujours restées pures du bien d'autrui. Les accusateurs s'entre-regardèrent en se parlant tout bas, et lorsque Frédéric leur dit : — Eh! bien, qui de vous va lancer la première pierre? Ils se dispersèrent en riant, et la horde resta seule devant son juge. Celui-ci coupa avec son épée les liens du Bohémien qui était le plus à sa portée, et il se trouva qu'il venait de rendre à la liberté les mains de ce féroce Kloska qui naguère l'avait couché en joue avec sa carabine. Il lui ordonna de délier ses camarades et de le suivre dans sa tente avec toute la bande. Là il leur dit avec gravité : — Je vous ai récompensés de ce que vous avez fait pour moi sur le Rhin; nous sommes quittes. Maintenant que votre propre détermination décide si vous voulez rester des ban-

dits ou si vous voulez combattre comme de braves soldats pour la bonne cause. Si vous avez l'intention de continuer votre infâme métier, prenez cette bourse et sortez à l'instant même du royaume de mon père; car si vous vous trouvez encore une fois en ma présence comme je vous y vois aujourd'hui, je vous fais pendre sans miséricorde. Si, pour varier, vous voulez essayer une bonne fois d'être honnêtes gens, allez trouver de ma part le comte Giabicomi, et priez-le de vous faire donner des armes.

Toute la horde se précipita aux pieds de Frédéric; mais le capitaine s'avança vers lui avec dignité, serra sa main contre son cœur et lui dit : — Vous êtes le premier qui nous donne la possibilité de renoncer à cette vie de loup que nous avons prise en horreur depuis long-temps, mais qu'une dure nécessité nous forçait de continuer. Par la grande Isis! vous ne vous repentirez jamais de la confiance que vous nous témoignez. Et, afin que vous le

sachiez, cria-t-il à ses gens de son ton de capitaine, celui d'entre vous qui, à compter de ce moment, volera seulement un navet, mourra de ma main! Maintenant, en avant : allons demander des armes au comte Giabicomi, afin que nous puissions combattre pour notre sauveur.

Il se mit à la tête de sa horde qui le suivit, et Frédéric se dit : — Je crois que j'ai fait une bonne œuvre, car partout l'homme n'est ni complètement méchant ni parfaitement bon, et souvent la confiance fait déjà naître la vertu.

— Bien parlé, mon cher fils blanc! dit une aigre voix de femme, et Frédéric recula épouvanté en voyant entrer en haletant dans sa tente un horrible spectre féminin couvert de haillons, qu'il reconnut au premier coup-d'œil pour Wlaska. Je viens te faire mes remercîmens, lui dit-elle en glapissant, et l'émotion qu'elle éprouvait rendit son laid visage plus hideux encore. Tu as agi comme un brave gentilhomme; tu as accordé leur pardon à

notre bon capitaine et à dix-sept braves Bohêmes. Sois assuré que Wlaska n'oubliera jamais cela, tu en seras récompensé.

— Est-ce toi qui m'en récompenseras? dit Frédéric en souriant avec fierté.

— Regardes-tu cela comme impossible? reprit la vieille du ton du reproche. Là, là; toujours de la présomption et un dédaigneux orgueil, surtout depuis qu'il est devenu une façon de prince; il n'y a plus moyen de causer avec lui. Comme si, placé dans une classe inférieure, on ne pouvait pas rendre service à plus grand que soi! Si maintenant, par exemple, je t'amenais la petite Alma pour te tenir compagnie dans ta tente, je serais sans doute la bonne mère Wlaska; mais c'est ce que je ne ferai point, car nous tenons à l'honneur, et la chère enfant est destinée à quelque chose de plus élevé qu'à être ta maîtresse pendant une semaine.

— Alma est ici? demanda le jeune homme avec vivacité!

— Eh! eh! voyez donc! s'écria Wlaska,

en poussant un discordant éclat de rire, à ce nom ses grands yeux brillent comme l'étoile du matin, ses joues se colorent de rouge! cela annonce de l'amour. Maintenant il s'agit de savoir si c'est là en effet le véritable amour; car tes pareils le confondent souvent avec son bâtard de frère. Cependant si tu me promets de ne pas jouer le prince avec elle, je te la ferai voir. La pauvre fille! on ne sait plus par quel biais la prendre depuis que tu nous a quittés. Je crois que tu l'as ensorcelée; car elle n'avait plus de repos en Allemagne; son inquiétude la poussait à te suivre; elle m'entraîna, j'entraînai la horde, et nous sommes venus dans cette maudite Corse, où il ne croît que du chanvre pour nous pendre tous.

— Si Alma est ici, dit Frédéric en interrompant le bavardage de la vieille, pourquoi tarde-t-elle à venir entendre les remercîmens que je suis si impatient d'adresser à celle qui m'a sauvé la vie?

— Elle ne tardera pas davantage! dit la jolie Alma en entrant d'un saut dans la

tente; elle est impatiente de vous saluer dans votre nouveau royaume.

Le souvenir du passé se joignit aux desirs que lui inspirait l'aspect de la jeune fille, pour enflammer le cœur de Frédéric; il dévorait des yeux la charmante Alma qui lui semblait mille fois embellie depuis leur séparation.

Les joues colorées du plus vif incarnat, et les yeux baissés, Alma s'approcha de lui et souffrit qu'il l'embrassât; la vieille murmura entre ses dents, qu'il faisait parade de son titre de prince royal, comme si sa misérable grandeur devait durer toujours. Mais les jeunes gens ne donnèrent pas la moindre attention à ce qu'elle disait.

Frédéric pressa la jeune fille contre son sein : — Il est donc vrai, ma douce Alma, lui dit-il, que ton cœur t'a porté à me suivre?

—Puisque une fois ma mère m'a trahie, répondit celle-ci avec une aimable franchise, je ne le nierai pas. Je vous aimai dès le moment où je vous vis tirer l'épée

avec ce Génois, et c'est là précisément ce qui me fâcha si fort contre votre hauteur; mais, croyez-moi, j'ai eu plus de chagrin de vous refuser le baiser d'adieu que vous n'en avez eu de ne pas le prendre, et pendant long-temps je n'ai pu m'en consoler.

— Eh! bien, réparons le temps perdu! dit gaîment Frédéric; et, regardant la jolie Bohémienne comme une conquête facile il la serra dans ses bras avec impétuosité. Mais Alma fit tous ses efforts pour se dégager de ses bras; et comme elle n'y réussit pas, elle appela à haute voix Wlaska à son secours. La vieille s'approcha en toute hâte; et, levant ses longs doigts décharnés comme une furie vengeresse, elle lui cria avec sa voix glapissante: — Meurs de honte! tu veux être prince et tu ne sais pas tenir ta parole; tu veux obtenir par la violence ce qu'une femme te refuse. Si tu savais ce que je sais, tu ferais tes excuses à genoux à cette chère enfant. Il faut que tu passes par la rude école de

l'adversité avant de devenir un homme. Eh! bien, les épreuves ne te manqueront pas. Tu es monté bien haut, et tu crois être grand; mais c'est justement en montant que tu es devenu petit. Il faut que tu descendes, que tu descendes beaucoup, pour qu'on te voie dans ta grandeur naturelle, qui n'a pas besoin de secours étranger. Alors seulement tu reverras mon Alma!

Tandis que Wlaska parlait ainsi, Alma s'était échappée; à son tour, la vieille disparut derrière le tapis qui fermait l'entrée de la tente, et Frédéric resta plongé dans cet abattement qu'éprouve une âme noble qui a une mauvaise action à se reprocher.

CHAPITRE X.

Le siège de Bastia traîna en longueur, chose extrêmement fâcheuse pour Théodore qui, bien qu'il exerçât un pouvoir absolu dans toute l'île, à l'exception de quelques ports, et qu'il ne manquât ni d'hommes ni de vivres, se trouvait dans le cas de vérifier l'assertion de Montecuculli: « pour faire la guerre, il faut « de l'argent, de l'argent, et encore de l'ar« gent ». Les Corses, réduits à la misère par l'horrible administration des Génois, par leur paresse originaire et leurs dissensions intestines, ne pouvaient fournir, pour le combat de la liberté, que leurs

bras. On manquait d'artillerie de siège; plusieurs bâtimens qui apportaient de l'argent et des munitions furent pris par les Génois; les lettres de change d'Olympia étaient escomptées depuis long-temps; les subsides de Tunis n'arrivaient plus; Bastia au contraire recevait par mer, de Gênes, tout ce qu'il lui fallait pour faire une vigoureuse résistance, même de l'eau, et Théodore ne trouva d'autre expédient que de convoquer une assemblée générale des notables, à Sarténa, dans le diocèse de La Rocca, afin d'aviser aux moyens de sauver l'état. Pour donner à cet acte tout l'éclat possible, il fut tenu, pour l'ouverture de l'assemblée des notables, un chapitre que le roi venait d'instituer.

Les cloches retentirent dans les airs pour appeler à la cathédrale les chevaliers et le peuple, et devant le quartier de Frédéric parut, pour inviter l'héritier du trône à se rendre au chapitre, un héraut vêtu d'une cotte-d'armes bleu ciel, décoré de l'écusson de l'ordre, portant la justice ar-

mée de son glaive et la balance à la main.

L'église offrait un coup-d'œil vraiment magnifique et imposant. En face de la chaire, s'élevait un dais gardé par des trabans : vêtu du costume bleu ciel de l'ordre et décoré de la grande croix et du large cordon vert, sur une estrade couverte de riches tapis, le roi se tenait debout devant un siège d'or; il tenait à la main l'épée nue, et à ses côtés se trouvaient le grand prieur, le grand commandeur, et les chevaliers, vêtus également du costume de l'ordre. Après que l'évêque en personne eut dit la messe devant le maître-autel, toute l'assemblée chanta les psaumes LXX et XL, et le héraut conduisit le prince devant la balustrade. Celui-ci se mit à genoux sur les marches, et Théodore parla ainsi avec une majesté vraiment royale.

« En récompense des services que vous
« avez déjà rendus à l'état, et pour vous
« encourager à continuer de le servir avec
« le même zèle, nous vous nommons, vous,
« don Fédérigo, notre fils unique et chéri,

« héritier de notre royaume de Corse, che-
« valier et commandeur de notre noble
« ordre de la Rédemption. C'est de nous
« seul que vous avez à souffrir que nous
« vous touchions trois fois avec l'épée nue,
« et dorénavant vous nous obéirez jusqu'à
« la mort! »

En même temps le roi toucha trois fois de son épée l'épaule du récipiendaire, et à l'instant les timbales, les trompettes et les trombones, retentirent du haut du jubé, et vingt coups de canon annoncèrent au loin la réception du prince royal. Deux commandeurs le conduisirent au maître-autel où il jura, sur l'Évangile que l'évêque lui présenta, fidélité et hommage au roi et à l'ordre; lorsqu'il fut revenu devant le trône, son père lui-même en descendit les marches, le décora de la croix et du cordon, et l'embrassa le premier comme frère chevalier. Le chapitre suivit son exemple et embrassa également l'aimable jeune homme avec une sincère cordialité.

La pompe de toute cette scène que ne

troublait point la présence des Tunisiens, car l'orthodoxie des Corses ne permettait point à ces mécréans de paraître dans l'église, plongea Frédéric dans une espèce d'ivresse; sa vanité se complaisait sous son brillant costume, et le nouveau commandeur oublia tous les soucis du prince royal: dans cet instant, il était tout entier au plaisir de se trouver placé avec tous ces brillans chevaliers auprès du trône, l'épée à la main comme le chérubin armé de son glaive flamboyant. Lorsqu'il imaginait qu'un jour il pourrait être placé sous le dais comme grand-maître, à la place où son père se trouvait alors, et recevoir lui-même des chevaliers et des commandeurs, son ravissement était à son comble. Perdu dans ces rêves, il ne fit pas grande attention à une réception qui eut lieu après la sienne, et il ne jugea même pas le récipiendaire digne d'un regard. Il n'en fut que plus étonné, lorsqu'il entendit le roi parler de la sorte:

« En récompense des services que vous

« avez déjà rendus à l'état, et pour vous
« encourager à continuer de le servir avec
« le même zèle, nous vous nommons, vous,
« don Pédro, comte de Trévoux, notre
« cousin bien-aimé et prince du sang,
« chevalier et commandeur de notre noble
« ordre de la Rédemption. »

Il en crut à peine ses oreilles; mais force lui fut de se convaincre, lorsqu'après avoir regardé le candidat, il reconnut en lui son jeune cousin, l'ex-enseigne de la garde du roi de France. Il subit toutes les cérémonies de la réception avec une expression tellement satirique, qu'il semblait se préparer à adresser quelque brocard au vénérable chapitre assemblé. Alors la foi de Frédéric, dans la sublimité et la dignité de l'ordre, commença à chanceler, et les efforts qu'il fit pour deviner comment ce cousin se trouvait en Corse, comme s'il y fût tombé du ciel, et quels pouvaient être les services qu'il avait rendus à l'état, le plongèrent dans une profonde rêverie. Cependant la cérémonie

avançait, et, en lui donnant l'accolade, Trévoux dit à son cousin qui semblait pétrifié : — Quand ces folies seront finies, j'irai vous voir, cousin, j'ai à causer avec vous.

Choqué, en bon Allemand, de la légèreté avec laquelle son parent traitait une cérémonie aussi auguste, Frédéric se détourna, et se trouva fort affligé lorsque le héraut, en rangeant les chevaliers pour la sortie processionnelle de l'église, le plaça de nouveau près de son cousin. Il marchait en silence auprès de lui; mais la magnificence du cortège qui s'acheminait vers le château du roi, les sons solennels de la musique, le respect avec lequel le peuple faisait place aux chevaliers, les joyeuses acclamations de la multitude, guérirent promptement la blessure que la réception du comte de Trévoux avait faite à l'amour-propre de Frédéric, et il recouvra bientôt assez de sérénité pour passer en revue, d'un œil fier, les belles dames qui, se pressant aux fenêtres

et sur les balcons, faisaient pleuvoir sur le cortège des fleurs et des rubans bigarrés. Un ruban bleu tomba sur lui : il leva la tête et il crut voir le ciel ouvert, en apercevant les traits rians d'Olympia sous une brillante parure. Il lui jeta un regard amoureux et cacha le ruban sur son cœur; la belle duchesse lui fit un signe, croyant n'être vue que de lui ; mais le sémillant Trévoux, s'en aperçut, et témoigna à son morose cousin la joie que lui faisait éprouver la découverte de ses intrigues.

Celui-ci eut beau nier : — Rien ne m'échappe, à moi, s'écria Trévoux avec complaisance, et je ne me trompe jamais. Je devrais vous punir de votre méfiance et de vos cachotteries; mais, grâce à la générosité particulière à ma nation, je vous rendai heureux, et, supposé que vous soyez sûr de votre affaire auprès de la dame, vous recevrez dès ce soir ma bénédiction à l'occasion de vos fiançailles.

— Perdez-vous la tête? s'écria Frédéric. Mais le comte continua ainsi:—La dame

est belle, tant mieux pour vous; elle est duchesse et riche comme Crésus, cela conviendra singulièrement à votre père, qui du reste n'a rien à me refuser, car je suis son favori: bref, je vous prends tous deux sous ma protection, et vous aurez lieu de bénir mon influence.

—Taille faite! dame gagne, dit Trévoux à l'oreille de Frédéric, lorsqu'ils entrèrent ensemble dans la salle qui fourmillait de chevaliers de la Rédemption, et de dames qui avaient été invitées pour embellir le festin. La ravissante Olympia effaçait toutes les autres, et le prince, maudissant l'étiquette qui ne lui permettait que de débiter quelques galanteries à la mode, se contenta d'exprimer, par des regards de feu, ce qu'il n'osait dire.

Les deux battans s'ouvrirent, et Théodore parut environné des grands dignitaires: il salua la duchesse avec une affabilité plus que gracieuse. Lorsque, selon l'usage des princes, il eut fait le tour de la salle pour gratifier chacun de ceux qui s'y

trouvaient d'un mot dit en passant, il donna le signal pour se rendre dans la salle de festin. Le grand maréchal de la cour éleva sa baguette d'argent, les fanfares retentirent; les timbales firent entendre leur sourd bourdonnement ; le roi offrit son bras à Olympia et la conduisit sur le siège qui se trouvait à sa droite. Frédéric, plein de joie, prit place à son côté. Trévoux passa derrière sa chaise et lui dit à l'oreille: — Maintenant en avant au pas de charge! et la place est à vous.

Le banquet commença. Électrisé par la présence de la divine Olympia, enhardi par le nectar de l'Italie, encouragé par le sourire approbateur de son père et plus encore par les heureux momens qu'il avait passés à Livourne, Frédéric demanda avec feu la main et les millions de l'adorable veuve.

Olympia montra, comme elle le devait, un grand étonnement de n'être pas encore oubliée, mit en doute les protestations de Frédéric, hésita, refusa, rougit,

tomba dans une langoureuse rêverie, jusqu'à ce qu'enfin, sa petite main, brillante de diamans, se laissa saisir par celle de son amant. Au dessert, Frédéric prit sur lui, de l'aveu d'Olympia, de supplier à haute voix son royal père, de vouloir bien consentir à ce qu'il se fiançât avec la duchesse de Frescobaldi, devant cette auguste assemblée.

Théodore, bien pénétré de la maxime d'or de Montecuculi, ne fit pas la plus légère objection, et se contenta de demander, avec la plus prévenante politesse, à la dame, si son cœur approuvait l'impétueuse demande de son fils.

Olympia répondit, les yeux baissés : — Don Fédérigo est digne d'être aimé; seulement le haut rang où il se trouve placé m'afflige, car je l'eusse choisi, avec joie, même dans la plus humble condition.

— Ma chère fille! dit le roi en imprimant sur le beau front d'Olympia un baiser paternel; puis il unit solennellement les mains des deux amans, et ordonna au

chancelier comte Hiacinto Paoli de dresser le procès-verbal usité et de le déposer dans les archives royales.

— Bravo, mon oncle! cria à tue-tête, et en battant des mains de toutes ses forces, Trévoux égayé par le vin. Les fanfares retentirent et toute l'assemblée s'écria avec allégresse : — Vive don Fédérigo! vive sa belle fiancée!

CHAPITRE XI.

On avait quitté la table; le roi s'était retiré dans son cabinet pour travailler avec ses ministres, chose qui ne se réduisait pas cette fois à affaire de formes, vu les embarras du royaume. Ils étaient tels, que Théodore pouvait déjà supputer le jour où la riche dot d'Olympia disparaîtrait dans les gouffres sans fond du trésor royal.

Frédéric devenu, en si peu de temps, de pauvre étudiant qu'il était, baron, prince royal, colonel de cavalerie, commandeur de l'ordre de la Rédemption, et fiancé avec l'une des plus belles femmes de l'Italie, ne

s'inquiétait pas de ces minutieux embarras financiers. Pour échapper à la foule importune de ceux qui lui adressaient leurs félicitations, il entraîna l'heureuse Olympia sur le balcon, où les ombres de la nuit dérobaient le tendre couple aux yeux du peuple qui se pressait en flots joyeux sur la place du marché.

Les amans, enlacés dans les bras l'un de l'autre, n'entendirent même pas les trois coups de canon qui donnaient le signal du feu d'artifice, par lequel l'inspecteur général de l'artillerie, comte Avischi, célébrait les fiançailles du prince royal.

Tout-à-coup, mille fusées s'élevèrent majestueusement dans les airs et formèrent, entre la terre et la voûte du ciel, de larges rubans de feu. Un cri du peuple, qui les suivait des yeux, applaudit au vol hardi de ces globes lumineux, qui, après avoir tracé de longs sillons, répandirent des millions d'étoiles scintillantes et convertirent les ténèbres en une vive clarté.

Au milieu de ces accens d'allégresse, se fit entendre un adieu proféré d'un ton lamentable. — C'est la voix d'Alma, dit Frédéric en lui-même; et son regard plongea dans la foule pour contempler encore une fois le visage inondé de larmes de l'aimable jeune fille, que Wlaska, semblable à un spectre hideux, enveloppée d'affreux haillons, entraînait avec violence à travers la place.

Dans ce moment, la lumière des bombes disparut, les ténèbres couvrirent de nouveau le marché, les *viva* expirèrent dans les airs, et l'on n'entendit que çà et là les juremens de ceux sur lesquels retombaient les restes encore incandescens des fusées.

— Tout ce vacarme me semble une parodie de la pièce à grand spectacle que nous jouons ici, dit, par la fenêtre voisine du balcon, d'un ton ironique, une voix bien connue de Frédéric.

— Nous ne sommes pas seuls, dit Olympia honteuse, à l'oreille de son amant, et elle se retira dans la salle. — On monte avec

fracas, continua la voix qui n'était autre que celle du nouveau prince du sang. L'on éblouit les yeux, et bientôt l'éclat aussi éphémère que brillant que l'on répand, se résout en fumée.

— Si seulement vous pouviez maîtriser votre inconcevable légèreté, au point de ne pas proclamer de semblables sottises par les fenêtres, dit Frédéric d'un ton d'humeur au plaisant, qui lui répondit par un éclat de rire : — Ah! c'est donc vous, altesse royale, mon cousin : je vous aurais reconnu à votre style, si votre voix ne m'eût pas été connue. Vous plaît-il de causer confidentiellement avec moi, en vidant quelques bouteilles de lacryma-christi ? Je crois que nous avons réciproquement nombre de questions à nous adresser et un monde de choses à nous dire.

Fort aise de trouver un moyen de mettre cet indiscret bavard dans l'impossibilité de communiquer ses observations aux oreilles de la multitude, Frédéric accepta,

et bientôt ils furent assis sur le sopha d'un cabinet solitaire.

Trévoux emplit les verres, but et continua de bavarder. — Cette boisson, dit-il, est forte, c'est un véritable feu; mais elle est aussi violente, aussi perfide que les Italiens eux-mêmes : leurs vins et leur caractère décèlent de reste que tout ce qui vient sur leur sol doit son existence à des feux souterreins. Rien de tel que le noble champagne! c'est le premier vin de la terre, comme les Français sont la première des nations de l'Europe! Il chasse son bouchon avec une noble impatience, et fait jaillir sa pétillante mousse jusqu'au plafond; il chatouille délicatement la langue, et au lieu de paralyser le cerveau par une lourde ivresse, il l'électrise et le frappe d'inspirations enchanteresses.

— Au lieu de faire votre panégyrique, ne voudriez-vous pas plutôt me dire quelle constellation ennemie vous a forcé de quitter le premier pays de la terre et son délicieux champagne, pour venir boire du

lacryma-christi dans la barbare Italie?

— C'est un point sur lequel je puis vous contenter, entre nous, en peu de mots. J'aime le jeu avec passion, et j'y ai du guignon. En une nuit, dont le souvenir ne sortira jamais de ma mémoire, je perdis bourse, montre, écharpe, épée, voire même la caisse de recrutement de mon colonel, et je fis encore, quelques dettes d'honneur assez considérables; il en résulta une affaire des plus désagréables. Je fus forcé d'abandonner mon régiment; et lorsque, enfant égaré, et repentant, je courus à Paris me jeter aux pieds de ma mère, j'appris sous main qu'il était question d'un billet doux signé de la main du roi, par lequel sa majesté se chargeait de me loger gratis, de ce que, dans la vie commune, on appelle une lettre de cachet. Je compris alors que mon rôle était joué dans la divine France, et qu'il fallait que je recommençasse ma carrière dans quelque autre pays; et comme ma mère avait justement besoin

d'envoyer un ambassadeur à votre père, je résolus en soupirant de me charger de cette mission.

— Et c'est en vertu de ces exploits que vous êtes prince du sang et commandeur de l'ordre de la Rédemption, s'écria Frédéric en joignant les mains dans son douloureux étonnement? Voilà donc les services que vous avez rendus à l'état!

— Permettez, altesse royale! s'écria l'ex-enseigne d'un ton jovial; les services que j'ai rendus à la Corse sont de poids, et personne ne peut me les contester. J'ai apporté à votre père trente mille louis neufs, six pièces de gros calibre, quatre fauconneaux, six cents bombes, une quantité de fusils, de boulets et de munitions de toute espèce; j'aurais pu jouer tout cela ou le dépenser de toute autre manière si je n'étais pas d'un caractère posé. Mais j'étais loin de prévoir l'ennui qui m'a poursuivi jusqu'à ce moment, et je commence à me repentir de ma modération. Me voici depuis trente-six heures dans cette misé-

rable île, et je n'ai pas pu y nouer seulement une intrigue; les maris y tiennent leurs femmes étroitement renfermées et y ont un point d'honneur tout-à-fait brutal; les femmes n'y sont pas même assez jolies pour que l'on s'engage pour l'amour de leurs beaux yeux dans des aventures hasardeuses.

Frédéric regarda son verbeux interlocuteur avec dédain, puis il jeta les yeux sur la croix étincelante qu'il portait, et enfin il les attacha sur la sienne propre, dont il n'était plus guère flatté de se voir décoré.

Le capitaine des gardes Giabicomi entra fort troublé dans le cabinet, et engagea les deux altesses à se rendre à l'instant auprès du roi.

— Aie! aie! dit Trévoux, voici encore une ennuyeuse corvée; après avoir supporté cette absurde réception, je croyais être au bout de mes peines et pouvoir goûter un doux repos; mais non, il faut se sacrifier à la politique,

à l'étiquette, les deux choses les plus maussades que je connaisse !

Il murmurait encore lorsqu'ils entrèrent dans le cabinet du roi. Ils y trou è-rent la plupart des membres du grand conseil : tous paraissaient agités. — Une infâme conspiration contre la liberté de la Corse vient d'être découverte, dit le roi ; pour la honte de notre île, plusieurs indigènes notables s'y trouvent impliqués. On veut commencer par livrer aux Génois le port important de Porto-Vecchio. Des mesures aussi promptes qu'énergiques peuvent seules nous sauver, et c'est vous, qui êtes liés à notre trône par les liens du sang, que, d'après l'assentiment des conseillers de l'empire, j'ai choisi pour agir en mon nom. Vous, don Fédérigo ! vous vous rendrez à Porto - Vecchio avec deux cents hommes de cavalerie ; quatre cents chasseurs à pied marcheront sur vos pas : cette lettre vous ouvrira les portes de la place au moment même de votre arrivée. Vous arrêterez le commandant

Salidro, le colonel Imperiali, ainsi que les majors Lucioni et Ornano; vous vous saisirez de leurs papiers; après quoi vous agirez selon l'instruction cachetée que voici. Vous ferez faire feu à l'instant sur quiconque tenterait de résister. Quant à vous, don Pédro, vous prendrez une compagnie de mes trabans et vous irez arrêter mon premier ministre, le comte Hiacintho Paoli et mon auditeur général, Aitelli, et vous les conduirez provisoirement dans le souterrein du château. J'attends un rapport dans les vingt-quatre heures; allez faire votre devoir, et que Dieu soit avec vous !

Les deux cousins s'inclinèrent en silence et se retirèrent. Dans le corridor, Trévoux qui ne pouvait plus maîtriser sa loquacité, s'écria :—Voici de charmantes commissions que sa majesté vient de nous donner ! J'attendais avec impatience le souper et le bal, et il faut aller donner la chasse à des traîtres. Si tel est votre bon plaisir, cousin, nous allons boire en-

core quelques verres de lacryma-christi avant de commencer notre journée ou plutôt notre nuit.

— Il est permis à un soldat de s'amuser à boire après avoir rempli ses ordres, mais non auparavant, reprit Frédéric.

— Chacun selon son goût, dit Trévoux en riant, et il alla regagner le cabinet.

Frédéric rencontra Olympia qui venait de quitter la salle pour le chercher. — Au nom de tous les saints, s'écria-t-elle, rassurez-moi! Les plaisirs de la fête de notre amour sont troublés. Tout le monde est dans la consternation. Les hommes se groupent dans les coins de la salle et se parlent avec mystère; presque toutes les dames sont rentrées chez elles, et des détachemens de cavalerie se mettent en bataille devant le palais.

— Ne me faites pas de questions, madonna, reprit le jeune homme d'un air sombre; il ne m'est permis de rien divulguer. Je monte à cheval pour une expédition sérieuse et sanglante, dont peut-

être je ne reviendrai pas. La ravissante idée que je combats pour la couronne qui doit parer un jour votre belle tête, fera de moi un héros.

— Hélas! que n'êtes-vous né dans la poussière! dit Olympia, et elle se laissa tomber en sanglottant sur la poitrine de Frédéric; je pourrais alors élever jusqu'à moi l'homme que mon cœur adore; je ne tremblerais pas pour votre vie, au milieu des tempêtes qui mugissent autour des trônes de la terre!

— Conservez-moi ces sentimens, dit Frédéric d'un ton suppliant, comme s'il eût pressenti les malheurs qui devaient fondre sur lui; conservez-les moi, quel que soit mon sort, et alors je serai aussi heureux qu'il est donné à l'homme de l'être.

Il s'arracha de ses bras et vola vers la place où son cheval l'attendait, et où les cavaliers qui devaient le suivre étaient déjà en bataille. Le major qui les commandait poussa son cheval vers lui, et

lui demanda ses ordres avec humilité.

— Où est l'infanterie qui doit me suivre? lui demanda Frédéric.

— Elle est déjà en avant, lui répondit le major.

Il monta à cheval sans méfiance, et saluant avec son épée le balcon où Olympia faisait flotter son voile pour lui faire ses adieux, il se mit à la tête de sa troupe, et partit à travers les ténèbres de la nuit.

CHAPITRE XII.

Le soleil était levé depuis long-temps, et cependant le jour tardait à paraître; car un épais brouillard couvrait la terre comme d'un linceul. On voyait à peine à trois pas; le son de la voix et des pas des chevaux était amorti d'une manière lugubre.

Le courageux Frédéric ressentait une singulière anxiété en n'entendant derrière lui que des sons sourds et en ne voyant ses cavaliers, lorsqu'il tournait la tête, que comme des spectres nébuleux. Enfin, il dit au major qui tenait toujours son cheval près du sien : — Nous devons être tout près de Porto-Vecchio, et nous n'avons pas encore rejoint l'infanterie.

— Peut-être, répondit celui-ci, que le brouillard nous a empêché de l'apercevoir ou qu'elle s'est égarée; elle ne tardera pas à retrouver son chemin.

— Un pareil brouillard est bon à tout, dit derrière Frédéric une voix de basse, en appuyant sur chaque mot; il favorise des projets secrets et pallie des menées sourdes.

Le major se retourna tout effrayé. Frédéric ayant appelé auprès de lui celui qui venait de parler, reconnut l'ex-capitaine de Bohémiens, Horra, que la bravoure, le dévoûment dont il avait donné des preuves, avaient fait avancer en très peu de temps au grade de lieutenant de cavalerie.

— A quelle circonstance faisiez-vous allusion par ces paroles? lui demanda tout bas Frédéric.

— En vérité, lui répondit Horra, tout ne va pas comme je voudrais. Je crois que l'infanterie n'était nullement en avant lorsque nous nous sommes mis en marche; nous sommes environnés de traîtres. Je

vous ai prévenu; tant que je pourrai tenir mon sabre, comptez sur moi.

— Voilà Porto-Vecchio, s'écria le major en montrant quelques tours nébuleuses qui semblaient suspendues dans les airs comme les châteaux de la fée Morgane. Votre altesse royale veut-elle maintenant m'honorer de ses commissions? car les ordres du commandant sont trop précis pour qu'il laisse entrer notre troupe dans la forteresse sans que nous nous soyons fait reconnaître.

—Eh! bien, lui dit Frédéric, portez-lui cette lettre du roi, et revenez aussitôt à notre rencontre.

—Chargez-moi plutôt de cette commission, dit Horra à voix basse, afin que je voie un peu ce qui se passe là-dedans.

Mais le major qui tenait déjà la lettre avait disparu dans le brouillard comme un trait. Frédéric attendit fort long-temps; l'infanterie n'arrivait pas, et il ne venait pas non plus de réponse de la forteresse.

Enfin, on entendit souffler des che-

vaux et le major arriva avec un aide-de-camp ; ce dernier annonça qu'une indisposition empêchait le commandant de venir en personne, et il s'offrit à conduire la troupe dans la place.

Frédéric, commençant à concevoir quelques appréhensions, lui répondit qu'il allait attendre son infanterie qui devait arriver d'un moment à l'autre.

Cette réponse parut étonner l'aide-de-camp, et le major dit à Frédéric, après l'avoir pris à part : — Je ne crois pas que nous devions balancer à entrer dans la forteresse ; cependant, si votre altesse royale a quelque crainte, je ferai apporter ici une tente, afin qu'elle ne soit pas obligée de bivouaquer par un brouillard si malsain.

Ces paroles produisirent l'effet que le major en attendait. La plus légère appréhension de la peur qu'on pût lui supposer, était un trait cruel pour l'ambitieux jeune homme. Il s'écria d'un ton de maître, que le major eût à le suivre dans la forteresse.

— Du moins, lui dit à l'oreille le gigantesque lieutenant, commandez-moi pour vous suivre avec un certain nombre de mes gens que vous me laisserez le soin de choisir.

Frédéric allait rejeter cette proposition; mais dans le moment même un chuchotement suspect qu'il crut remarquer entre le major et l'aide-de-camp, le détermina à l'accepter. Horra choisit douze cavaliers avec lesquels il se plaça près du prince royal.

Un treizième, auquel il avait parlé secrètement, resta en arrière pour serrer sa sangle, puis s'élança promptement à cheval et partit à bride abattue sur la route par laquelle la troupe était venue.

— Un déserteur! s'écria le major avec fureur en lui tirant un coup de pistolet; mais il le manqua.

— Ne vous déplaise, monsieur le lieutenant-colonel, lui dit le Bohémien ; une exécution qui précède la sentence est contraire aux lois militaires : cet homme va, d'après mes ordres, chercher

mon manteau que j'ai perdu en route.

— Voilà une grande précipitation, major! s'écria Frédéric indigné; c'est la seconde action de ce genre dont vous vous rendez coupable. Remettez votre épée à l'aide-de-camp.

Le major obéit en silence. — Le détachement était arrivé à la porte; les pas des chevaux rendaient sous la voûte un son sourd et lugubre, et Frédéric ne put s'empêcher de faire remarquer qu'il semblait qu'on marchât sur des tombeaux.

Lorsque les gonds crièrent sous le poids des deux énormes battans et que les lourds verroux se fermèrent avec fracas, les pressentimens de Frédéric se convertirent en certitude, et il se tint convaincu qu'il était trahi. Il ordonna à l'un de ses escadrons de garder la porte par où il venait d'entrer, et, suivi des trois autres, il se rendit à la maison du commandant, devant laquelle il les fit mettre en bataille, puis il monta l'escalier avec sa suite. Le commandant vint au-devant de lui et s'excusa

légèrement de n'être pas allé à sa rencontre; il était attaqué d'une fièvre, disait-il; mais il ne paraissait nullement malade. Dans le salon, se trouvaient encore trois autres officiers d'une mine très suspecte, que Salidro présenta au prince comme le colonel Impériali et les majors Lucioni et Ornano. Frédéric, en promenant ses regards autour de lui, vit sur le visage du major, ainsi que sur celui de l'aide-de-camp, une expression d'ironie. Ne doutant plus alors qu'il ne fût environné d'ennemis, et que sa vie ne se trouvât dans le plus imminent danger, il ne put se défendre d'un sentiment d'effroi; mais sa fermeté l'emporta bientôt sur ce premier mouvement, et avec une dignité vraiment royale, il demanda, au nom de son père, leurs épées aux trois prévenus.

Les officiers répondirent par un éclat de rire, et Salidro s'écria: — Pour cette fois, mon jeune sire, la chance a tourné; veuillez vous-même nous remettre la vôtre?

— Traître! s'écria Frédéric en tirant son épée et en courant vers la fenêtre; mais dans l'instant six lames nues furent dirigées contre sa poitrine. Il se défendit vaillamment. Le géant saisit le commandant à la gorge et attaqua les autres; puis enfonçant la porte, il appela les troupes à son secours. Les cavaliers qui s'opposaient à une troupe de hallebardiers entrèrent en même temps que ces derniers, et tout en se battant dans le salon qui devint un champ de bataille. Le combat s'engagea aussi sur la place : les fidèles Corses qui s'y trouvaient voulaient secourir leur prince royal, les rebelles s'efforçaient de les arrêter; mais, après quelques momens de combat, on entendit, du côté de la porte, des cris et des coups de feu, et l'infanterie, conduite par le treizième cavalier, arriva au pas de charge, accompagnée du fidèle escadron qui avait gardé la porte.

La victoire fut assurée au parti du roi. Deux escadrons de cavalerie rendirent les armes dans la place, et ceux des hallebar-

diers qui restaient encore furent désarmés dans la salle. Le perfide major et l'aide-de-camp avaient été tués; Salidro, Imperiali, Lucioni et Ornano, quoique grièvement blessés, vivaient encore; ils furent chargés de fers: mais la victoire avait été chèrement achetée.

Frédéric, pâle et épuisé par la perte de son sang qui coulait par torrens d'un coup de sabre qu'il avait reçu au front, gisait étendu près de ses douze cavaliers qui avaient tous été tués en le défendant; il contemplait d'un air triste le fidèle Horra dont le sang ruisselait de plus d'une blessure, et qui avait recueilli ses dernières forces pour se traîner aux pieds de son chef. — Je meurs comme un brave soldat! dit-il d'une voix éteinte, et c'est à vous, mon prince, que je suis redevable de ce bienfait; aussi c'est avec joie que j'ai sacrifié ma vie pour défendre la vôtre! Il enfonça son chapeau sur ses yeux, étendit ses membres immenses, et expira.

Frédéric ne rougit point de se pencher

devant tous les assistans sur le corps d'un ancien capitaine de brigands, de baiser son front sanglant, et de dire en versant des larmes : — J'ai perdu mon ami le plus fidèle!

CHAPITRE XIII.

Horra fut enterré sur le rempart principal de la forteresse avec les honneurs dus à un major, et le prince royal conduisit le deuil en personne.

On avait examiné les papiers des traîtres, ils fournissaient les preuves les plus évidentes de leur trahison. Sur l'invitation des conjurés, une galère génoise, portant un nombre d'hommes assez considérable, devait entrer le lendemain dans le port de Porto-Vecchio. Cette galère était effectivement arrivée à l'heure convenue; mais elle avait été si bien reçue par les batteries du fort, qu'elle avait été forcée de ramer pour regagner la haute mer.

Frédéric ayant formé un conseil de guerre, composé d'officiers du détachement qui l'avait suivi, décacheta, séance tenante, l'instruction de son père. Elle portait, avec un laconisme effrayant, que les quatre conspirateurs seraient fusillés une heure après que leur trahison aurait été complètement prouvée.

— Ciel! s'écria le jeune homme en proie à la plus douloureuse agitation. Dans le combat j'ai donné la mort, résigné à la recevoir; mais immolerons-nous des prisonniers sans défense!

—Vous avez encore un cœur? eh! bien, renoncez donc à la succession au trône, s'écria dans ce moment le jovial Trévoux qui, sans épée et accompagné du capitaine Giabiconi, entra dans ce moment dans la salle en faisant une pirouette.

— Comment! vous voilà, cousin! Qui vous a conduit à Porto-Vecchio? s'écria Frédéric avec étonnement.

— Un ordre spécial de sa majesté mahométane, répondit Trévoux d'un ton

leste. Frédéric, qui connaissait l'étourderie de son cousin, suspendit l'audience en enjoignant au conseil de rentrer dans une heure pour prononcer le jugement; puis il demanda de nouveau à Trévoux le sujet qui l'amenait.

— Mais, rien du tout, répondit celui-ci. Je n'ai pas eu le moins du monde l'intention de venir ici; c'est ce signore qui m'a forcé de le suivre à Porto-Vecchio. C'est la volonté de mon auguste oncle que, pour rétablir ma santé affaiblie par les fatigues, je fasse usage, pendant quelque temps, dans ce port, de bains de mer. Il me prend pour un malade récalcitrant, et il m'a fait accompagner par l'ami Giabicomi.

— Vous êtes donc aux arrêts? dit Frédéric avec étonnement : quelle faute avez-vous commise?

— Une bagatelle, reprit Trévoux; cela ne vaut guère la peine d'être raconté. Mais avant tout, faites-moi donner un verre de vin, sans quoi vous ne tirerez pas de moi

un seul monosyllabe; la course forcée que je viens de faire m'a desséché le gosier. Frédéric fit un signe; et le jeune comte ayant dégusté quelques gorgées de lacryma-christi, reprit d'un ton jovial : — Vous vous rappelez peut-être qu'au moment de nous quitter, vous me débitâtes quelques fadaises; vous me soutîntes qu'il ne fallait s'amuser qu'après avoir fait son devoir. Je bus toutefois quelques coups avant de m'occuper de ma commission. Quelques amis se joignirent à moi, et nous étions déjà d'une gaîté passablement folle, lorsqu'un message de votre père me vint pour faire relâcher le vieux Paoli, dont on avait reconnu l'innocence, et conduire Aitelli dans le souterrein du château. Il paraît que je m'acquittai assez mal de cet ordre, et que, confondant l'un des prévenus avec l'autre, je donnai à Aitelli le temps de s'échapper. Le roi s'est fâché, et c'est à son humeur que je dois ce petit voyage.

—Mais je ne puis pas blâmer mon père,

s'écria Frédéric en haussant les épaules.

— Le roi ne m'a chargé de vous conduire dans cette forteresse que pour qu'il fût dit que vous avez été puni, prince, et pour que Paoli se tranquillisât, dit Giabicomi. Sa majesté m'a ordonné de vous rendre votre épée dès que nous serions arrivés ici; vous voudrez donc bien tenir compagnie, pendant quelques jours, au prince royal, et retourner ensuite à la cour avec lui.

Giabicomi posa l'épée de son prisonnier sur une table, s'inclina respectueusement et se retira. Trévoux s'écria en riant aux éclats : — Voilà, je l'avoue, une manière fort courtoise de faire la justice. Thémis met des gants blancs lorsque, par malheur, elle se voit dans la nécessité de toucher de son glaive un coupable du sang royal.

— Vous ne vous en seriez pas tiré à aussi bon marché avec moi, dit Frédéric; puis il ajouta, quelles nouvelles apportez-vous?

— Mes nouvelles ne sont pas trop édifiantes, lui répondit son cousin. Nous allons mal. Les Génois ont fait des sorties de Bastia et d'Algajola; ils en ont même fait une de San-Fiorenza que l'on pourrait appeler brutale. Il y a à la vérité dans tout cela, comme à l'ordinaire, plus de bruit que de besogne, mais il n'en est pas moins notoire que nous avons été étrillés partout. Ces misérables Corses commencent aussi à se révolter, parce que le roi leur a fait distribuer des bons au lieu de solde: point d'argent point de Corses. Mes trente mille louis neufs sont en circulation depuis longtemps, Hassan est devenu intraitable et Olympia a pris la précaution de mettre ses bijoux en sûreté.

— Olympia est partie! s'écria Frédéric tout troublé.

— Oui, mon cher cousin, lui répondit le comte de Trévoux.

— Partie! répéta Frédéric.

— Certaines gens prétendent qu'elle est à Bastia, où elle s'amuse à merveille, mais

je n'en crois rien, ce serait choquer par trop les convenances.

— Partie.......! s'écria encore Frédéric plongé dans une profonde rêverie.

Trévoux prit son chapeau de dessus la table et dit à l'oreille de Frédéric : — L'assemblée générale a été très orageuse, les notables impatientés de ce que les secours étrangers, promis tant de fois et depuis si long-temps, ne sont pas encore arrivés, murmurent hautement. Il y a eu des propos très secs, et mon bon oncle s'est vu forcé de condescendre à promettre d'abdiquer, si les troupes auxiliaires ne sont pas débarquées d'ici au mois de novembre.

— Quel avilissement! s'écria Frédéric, et mon père peut vivre encore et continuer de régner!

— Altesse royale! dit Trévoux, toutes les têtes ne sont pas aussi excentriques que la vôtre! Les petits sont forcés de tout souffrir des grands, mais les grands à leur tour sont obligés de passer sur

beaucoup de choses. Quant à nous deux, notre sécularisation ne doit pas nous causer des appréhensions excessives; si toutes les cordes viennent à rompre, vous pouvez faire le métier d'avocat, et moi montrer l'exercice à des recrues. Partout dans notre Europe civilisée, il y a des procès et des soldats. Ainsi choquons les verres, monsieur l'avocat; le lieutenant boit à votre nombreuse clientelle. Mais Frédéric ne lui fit point raison, sa blessure lui causait de vives douleurs, et les yeux fixés vers le ciel, il se livrait à de sombres rêveries: écoutez cousin, lui cria Trévoux, vous me semblez aujourd'hui aussi ennuyeux qu'un Allemand puisse jamais l'être; je prodigue mon esprit pour vous amuser, et vous êtes planté là dans votre fauteuil comme si vous méditiez une retraite à la Trappe. Est-ce la fuite d'Olympia ou nos revers qui vous occupent?

— La fuite d'Olympia m'inquiète peu: séparée de moi, privée de tout appui, elle a pu fuir un danger imminent; mais me

devenir infidèle? jamais! Elle est unie à moi par des liens sacrés, et je puis compter sur son cœur.

— Hem! dit Trévoux d'un ton ironique, si vous êtes réduit à faire le métier d'avocat, ce n'est pas moi qui serai caution bourgeoise pour la riche duchesse; mais, de vous chagriner pour cela dès aujourd'hui, de vous en chagriner en quelque temps que ce soit, ce serait folie! Non, autre chose vous tourmente, car jamais je ne vous vis une pareille figure. Allons parlez. Peut-être pourrais-je vous tirer d'affaire.

Frédéric posa sa montre sur la table. — Dans une demi-heure, dit-il, il faut que je fasse fusiller quatre officiers!

— Des innocens? reprit Trévoux, cela serait un peu dur; mais lorsque la sentence porte *de par le Roi,* je commande le feu avec autant de calme que dans une manœuvre.

— Ils ne sont pas innocens, reprit Frédéric; ils voulaient livrer Porto-Vecchio

aux Génois, et me faire prisonnier ou me tuer. Je leur dois la mort de mon brave Horra et cette blessure.

— Et vous êtes affligé de les envoyer dans l'autre monde? dit le comte en riant aux éclats. Excusez ma franchise, cousin, mais si mon oncle vient à mourir, je vous déclare incapable, et je m'empare du pouvoir comme votre tuteur, car vous ne serez jamais en état de gouverner.

— Pour moi, répondit Frédéric, si je suis obligé de faire exécuter ces scélérats, c'en est fait de mon repos.

Trévoux était un étourdi, mais il avait un cœur excellent : après avoir long-temps réfléchi, il se leva brusquement et, remettant son épée dans son ceinturon, il s'écria : — Il faut se prêter aux folies des malades ; mon cousin, vous ne pouvez pas juger ces gens. Vous êtes blessé à la tête, et par conséquent vous êtes incapable de réfléchir aussi mûrement que le demande une affaire où il s'agit de la vie de trois hommes. Vous avez été blessé par les pré-

venus eux-mêmes, et ce sont eux qui vous ont privé d'un fidèle serviteur; ainsi vous êtes devenu partie dans cette cause. Mais moi, après vous le premier dans le royaume, et qui suis rentré en activité de service puisqu'on m'a rendu mon épée, je dois veiller à ce qu'il ne se fasse rien qui puisse nuire au service du roi, et compromettre l'honneur de ce souverain. Je vous demande donc les pièces du procès, afin de présider le conseil de guerre à votre place; je ferai mon rapport directement à sa majesté.

Frédéric le regarda d'un air étonné. Les émotions, que lui avaient fait éprouver les nouvelles que Trévoux venait de lui communiquer, avaient agi trop fortement sur lui; il s'évanouit.

Son cousin s'empara des dossiers, fit porter Frédéric dans son appartement, présida le conseil de guerre avec dignité, et vota pour la mort des inculpés dont le crime était prouvé jusqu'à l'évidence. Lorsque Frédéric reprit connaissance, les der-

miers coups de fusil retentirent sur le rempart, et la garnison qui était en bataille sur la place cria sous ses croisées : — Ainsi périssent tous les traîtres! vive le roi Théodore, vive le prince Fédérigo!

CHAPITRE XIV.

Cette exécution, quelque juste qu'elle fût, avait agité toute la Corse, car les traîtres appartenaient à des familles puissantes qui mirent tout en œuvre pour venger la mort de leurs parens. La maison Lucioni se livra surtout à une rage effrénée : le général Fabioni, vice-président à Bologne, et l'un des plus fidèles amis de Théodore, fut l'une des premières victimes de l'épouvantable *vendetta traversa* *, de ce fléau, opprobre de la Corse;

* On connaît le point d'honneur des Corses. Il veut que le plus proche parent d'un individu qui a été tué ou offensé tire vengeance du meurtrier ou de l'offenseur, en le tuant d'une manière quelconque : s'il ne peut l'atteindre lui-même, il doit tuer au moins l'un de ses parens.

(*Le Traducteur.*)

un des Lucioni le tua d'un coup de carabine, après avoir inutilement tenté d'assassiner Trévoux.

Le schisme politique, qui existait déjà dans l'île, s'était encore envenimé; maintenant trois partis se trouvaient en présence : les Génois et leurs adhérens, les royalistes, et les indifférens, c'est-à-dire, ceux qui ne voulaient obéir ni à Théodore ni à Gênes.

Lorsque Frédéric, à peine guéri de sa blessure, arriva dans le camp de Bastia pour y prendre le commandement du corps d'armée qui formait le blocus de cette place, il ressentit péniblement les suites qu'avait eues l'exécution des conspirateurs. Déjà ce corps avait considérablement diminué, et journellement les Corses à qui l'on ne payait plus leur solde, désertaient pour rentrer dans leurs foyers. Du haut de la plate-forme de la tour dans laquelle il avait établi son quartier général, il promenait ses regards sur le camp peu étendu, et contemplait avec douleur les murs et

les remparts de Bastia, qui, s'élevant dans les airs avec autant de fierté que le premier jour du siège, semblaient défier l'artillerie insuffisante des assaillans. La désolante idée que tous les sacrifices que la Corse avait faits jusqu'à ce jour étaient perdus, que toutes les souffrances qu'elle avait endurées ne seraient compensées par aucun succès, le plongea dans une noire mélancolie.

Le lieutenant-colonel Castagnetta, qui commandait sous lui le blocus, arriva en jurant, et l'informa qu'une compagnie entière venait de déserter avec armes et bagage. — Il ne nous reste que trois cents hommes tout au plus, s'écria-t-il avec rage; si les Génois n'étaient pas des lâches, il y a long-temps qu'ils auraient fait une sortie, et que, sans coup férir, ils eussent conduit le corps qui les bloque dans les casemates de Bastia.

— Voilà qui est extrêmement fâcheux, lui répondit Frédéric; mais je ne puis lever le blocus sans l'ordre de mon père.

Ainsi, major, prenez une escorte, et allez nous chercher à Nebbio, ou des secours, ou l'ordre de lever le camp.

— Permettez, répondit Castagnetta, que je recommande à votre protection ma femme et mon enfant qui m'ont suivi ici, et que je ne puis emmener avec moi dans la marche forcée et hasardeuse que je vais entreprendre.

— Ils sont sous ma protection, répliqua Frédéric. Le lieutenant-colonel fit ses adieux à sa femme et à son enfant. Un instant après, il se mit en marche à la tête d'une compagnie, et se dirigea au sud-ouest.

Frédéric, appuyé de nouveau sur la balustrade de la plate-forme, porta ses regards par-dessus les remparts ennemis de Bastia et la mer Tyrrhénienne aussi perfide que les habitans de la Corse dont elle baigne les rivages, sur Livourne, où il espérait qu'un cœur fidèle battait pour lui; et, dans ses rêveries, les images d'Olympia et d'Alma se présentèrent plus d'une fois à ses regards.

CHAPITRE XV.

Des décharges de mousqueterie, des cris de meurtre, le son des trompettes, le roulement des tambours, réveillèrent assez brusquement Frédéric du sommeil dans lequel il était plongé. Il s'élança sur la plate-forme ; et vit aux premiers rayons du jour naissant la tour cernée par un corps nombreux de Génois qui, instruits par les paysans du départ de Castagnetta et de la faiblesse du corps des assiégeans, s'étaient enfin décidés à faire une sortie.

Une grande partie des Corses, qui était restée dans le camp après le départ du commandant, avait déserté, et la tour

même eût été enlevée au premier assaut, si Kloska, le dernier survivant des Bohémiens amnistiés, n'eût pas donné à temps l'alarme. La femme de Castagnetta, pâle et portant sur ses traits l'expression du désespoir, vint trouver Frédéric en tenant son enfant par la main, et lui demanda fièrement quel parti il comptait prendre.

— Celui de me défendre jusqu'à l'extrémité, et alors de m'enterrer sous les ruines de cette tour, répondit-il d'un ton ferme.

— Vous êtes digne de commander des Corses, répondit l'héroïque Julia; et moi aussi, je me montrerai digne du nom de Corse et du titre d'épouse de Castagnetta. Mais je vous conjure de ne pas céder à une générosité mal entendue : que le soin de ma sûreté n'entrave point votre défense; mon enfant et moi, nous mourrons avec joie pour apprendre aux bourreaux de Gênes à connaître les Corses.

Frédéric, profondément attendri, serra la main de cette femme courageuse; il prit

dans ses bras la petite Claudia et lui fit les plus tendres caresses, puis il descendit pour prendre les mesures les plus énergiques.

Le combat durait déjà depuis un heure. Frédéric, placé de nouveau sur la plate-forme, commandait vingt carabiniers qui, fidèles à leur ancien proverbe : *Il Corso non tira, si non è sicuro del suo colpo* *, ajustaient lentement et ne cessaient d'éclaircir les bataillons génois.

A genoux avec sa fille, Julia adressait des prières au ciel, lorsque tout-à-coup le feu cessa, et six sous-officiers montèrent en haut de la tour, députés par la garnison qui en défendait la partie inférieure. Le plus ancien dit à Frédéric d'un ton mutin, que de cent hommes qu'ils étaient, quarante avaient déjà été tués, et que ceux qui restaient n'avaient nulle envie de se faire égorger inutilement. — Nous ne pouvons ni ne voulons, ajouta-t-il,

* Le Corse ne tire que lorsqu'il est sûr de son coup.

nous défendre plus long-temps, et nous demandons que vous rendiez la tour.

Julia, qui avait attentivement écouté ce discours, quitta la plate-forme avec sa fille, et Frédéric répondit d'un ton ferme, qu'il défendrait son poste, tant qu'il aurait un souffle de vie. — Si votre cœur est sourd à la voix de l'honneur, dit-il, que votre lâcheté même vous engage à défendre ce que vous avez de plus cher au monde, votre vie. Si les Génois vous accordent une capitulation, ils ne tiendront pas leur parole, selon leur usage; vous mourrez de la main du bourreau, comme de vils criminels, tandis que vous pouvez trouver une mort glorieuse dans votre patrie qui inscrira vos noms sur les voûtes du temple de la gloire.

— *La fama è viva ai vivi, e morta ai morti* *, répondirent laconiquement les députés, et, nouant ensemble quelques

* La gloire est vivante pour les vivans et morte pour les morts.

mouchoirs pour les arborer en guise de drapeau blanc sur le bord de la tour, ils attendirent paisiblement, ainsi que les carabiniers, appuyés sur leurs fusils, le résultat de cette démarche.

Frédéric, furieux, allait s'élancer sur l'orateur, lorsque la petite Claudia monta en criant : — Ma mère est assise dans le caveau aux poudres, une mèche allumée à la main ; elle vous ordonne de continuer le feu si vous ne voulez qu'elle commence le sien.

— Diavolo ! s'écria l'un d'eux.

— Je la connais, dit un autre ; elle est femme à le faire.

— Il y a là-bas cinquante quintaux de poudre, dit un troisième.

Les carabiniers chargèrent leurs armes ; les sous-officiers déchirèrent leur drapeau blanc et coururent rejoindre leurs hommes, et la tour fut bientôt un antre infernal autour duquel les Génois tombaient par centaines.

Le colonel grec, Stephanopoli, qui

commandait la sortie, écumait de rage, et cria que si la garnison tirait encore un seul coup de carabine, il la brûlerait avec la tour. Mais l'incendie, dont on menaçait les Corses, était encore loin d'eux, et les cinquante quintaux de poudre se trouvaient sous leurs pieds. Julia, la mèche allumée à la main, leur semblait Lachésis elle-même: aussi continuèrent-ils le feu avec une incroyable ardeur. Cependant les Grecs avaient établi une batterie, et leurs boulets incendiaires frappant le bois de la tour, elle ne tarda pas à être en proie aux flammes.

Frédéric descendit dans les caveaux où il trouva la redoutable Julia, assise près d'un baril de poudre défoncé, tenant avec tendresse dans ses bras son enfant endormi.

— La tour est en flammes, lui dit-il; je ne puis la défendre plus long-temps: je vais faire une sortie avec le reste de la garnison, afin de me frayer un chemin à travers les ennemis ou mourir. Mais vous,

femme admirable, si je ne puis vous sauver, c'en est fait de l'ardeur qui m'aide pour combattre, car je vous regarde comme notre ange gardien.

— Attaquez à la garde de Dieu, don Fédérigo, ne songez pas à moi, lui répondit Julia avec calme; je ne puis vous suivre, car je ne saurais emmener mon enfant : j'attendrai le retour de mon mari; il viendra me sauver ou me venger! Faites crier aux assaillans que vous allez abandonner la tour, mais qu'il s'y trouve dix milliers de poudre, et que la femme de Castagnetta a juré d'y mettre le feu au moment où un soldat ennemi mettrait le pied sur le rempart. Les Génois me connaissent; ils n'oseront y pénétrer.

— Que Dieu vous protège! s'écria douloureusement Frédéric, et il s'éloigna. Il prit le costume d'un paysan Corse, puis donna ses ordres pour la sortie. La proclamation qu'il avait fait faire, la réputation de la courageuse Castagnetta, tinrent les Génois éloignés de la tour, et il put

s'avancer librement avec le petit nombre d'hommes qui lui restait. Mais à peine en fut-il éloigné à une portée de carabine que les ennemis tombèrent en nombre supérieur sur la faible troupe. C'est en vain que les Corses firent des prodiges de bravoure, ils succombèrent. Quelques-uns se sauvèrent par la fuite, la plupart des autres furent tués, et Frédéric atteint à la tête par un coup de crosse, tomba sans mouvement sur leurs cadavres. Lorsqu'il reprit connaissance, il se trouva garrotté et couché dans une voiture entourée de dragons génois, qui passa au grand trot sous la porte de Bastia. — Dieu, où est ta justice! s'écria-t-il en gémissant, et ses sens l'abandonnèrent de nouveau.

CHAPITRE XVI.

Il y avait grande assemblée chez le commissaire général Rivarola, à Bastia. De fières Génoises, tout éclatantes de diamans, de belles dames de Bastia et de Livourne étaient assises dans la magnifique salle éclairée par vingt lustres étincelans, où l'on servait à profusion des rafraîchissemens exquis. Des nobili, des officiers et des fonctionnaires génois, des Corses dissidens, des officiers suisses qui, là comme ailleurs, avaient vendu leurs bras à la tyrannie, se pressaient dans les salles du palais. La joie régnait dans cette assemblée, comme si la paix eût répandu

ses bénédictions sur la Corse. Le seul Rivarola, enveloppé dans son manteau noir, s'y promenait à pas lents, combinant dans ses sombres méditations des plans nouveaux pour la perte de la malheureuse île.

La reine de la fête, Olympia Frescobaldi, ne tarda pas à paraître : les traits de l'homme noir s'adoucirent; il vola au-devant de la ravissante duchesse, à laquelle il rendait des hommages qui n'étaient point rebutés, disait-on, et la conduisit d'un air galant à la place d'honneur.

Le major Morati entra à son tour, et annonça à Rivarola, au nom de son colonel grièvement blessé, que tout le corps qui avait tenu Bastia bloqué venait de périr dans un sanglant combat, et que le seul prisonnier que l'on eût fait attendait son sort, chargé de chaînes.

— Grâces en soient rendues à Dieu, se dirent l'une à l'autre les belles Génoises, maintenant nous resterons encore quelque temps reines de la Corse!

Mais Rivarola ne sembla pas disposé à partager la joie de ces dames, lorsqu'il apprit que la sortie avait coûté cinq cents hommes à la république. Dans sa fureur il ordonna que le rebelle fût conduit à l'instant sur la place à la lueur des flambeaux, et que, selon un ancien usage, il y fût lié à un poteau et assommé à coups de crosse.

— Ah! dit Olympia, point d'ordres sanglans dans une fête, ordonnez plutôt qu'on l'amène, que nous apprenions de sa bouche les détails du combat, et que nous jouissions, comme les dames romaines, du spectacle des vaincus.

Hors d'état de refuser une semblable prière, Rivarola fit un signe au major : celui-ci sortit et rentra bientôt, amenant avec lui un jeune homme vêtu du costume des paysans corses, et dont la tête était défigurée par un large bandeau inondé de sang. Il releva ses chaînes dans ses bras croisés, et demeura dans l'attitude du plus grand calme.

Olympia le regarda d'un air indifférent et dédaigneux, mais attentif. — Il me paraît encore jeune, dit-elle, et je suis fâchée que l'on ait profité de son inexpérience pour le porter à se révolter contre la sérénissime république. Si des motifs particuliers ne me faisaient pas éviter de vous avoir aucune espèce d'obligation, je vous demanderais sa vie, Rivarola.

— Je suis ravi, reprit Rivarola embarrassé, que vous ne mettiez pas ma galanterie à une semblable épreuve; car j'ai pour principe de ne faire grâce à aucun rebelle pris les armes à la main.

— Un refus, un refus! même avant que je vous aie adressé aucune prière! s'écria Olympia piquée. Maintenant mon honneur se trouve engagé à obtenir sa grâce, et je vous demande de me l'accorder, si toutefois vous ajoutez encore quelque prix à ma bienveillance.

— Deux passions bien différentes se combattirent alors dans l'âme du rusé Génois; mais lorsque Olympia eut posé sa

main sur la sienne, et que la belle duchesse lui eut dit, d'une voix pleine de douceur : — Vous hésitez encore, Rivarola? il ordonna de conduire le prisonnier dans un cachot jusqu'au lendemain, où il devait décider de son sort.

Dès la première parole qu'avait prononcée Olympia, le Corse était resté immobile, l'une de ses mains posée sur sa tête blessée; lorsque le major lui indiqua la porte, il se pressa la poitrine des deux mains, poussa un cri douloureux, et sortit en chancelant.

Rivarola étonné fit un signe à Annibal Lucioni, gentilhomme corse, qui n'était passé du côté des Génois que depuis peu, et à son cousin le capitaine Franchi, passa avec eux dans l'embrasure d'une fenêtre, et leur parla long-temps avec chaleur.

Olympia observait de loin les interlocuteurs, et ne perdait pas un seul de leurs gestes.

CHAPITRE XVII.

Frédéric, couché dans son cachot, souffrant de ses blessures mal pansées, plus tourmenté encore par ses souffrances morales, desirait avec impatience de voir luire le jour qui devait finir tous ses malheurs. Un faible rayon de lumière pénétra à travers les carreaux; il entendit le bruit d'une lime qui rongeait les barreaux de fer dont sa fenêtre était garnie; les barreaux tombèrent, et il entendit dire à voix basse : — Montez, je veux vous sauver!

Frédéric recueillit toutes ses forces pour s'élever jusqu'à la fenêtre. Il y était attendu par un homme qui le fit descendre

dans le fossé demeuré à sec, sur une échelle de cordes, dont il s'était servi lui-même pour arriver jusqu'à la prison. La porte d'une galerie se trouvait ouverte : l'homme saisit la main de Frédéric, l'entraîna dans la galerie et en tira la porte. Ils marchèrent à grands pas dans cette étroite route souterreine, dont les voûtes s'abaissaient ou s'élevaient, selon l'élévation du sol. Les exhalaisons de la terre gênaient leur respiration, et au-dessus de leurs têtes ils entendaient le cliquetis des armes, le roulement des voitures, le mugissement de l'eau. Ils cheminèrent long-temps de la sorte; enfin ils aperçurent des étoiles dans le lointain, et l'air de la nuit sembla un baume rafraîchissant à Frédéric, dont les forces étaient épuisées. Ils ne tardèrent pas à se trouver dans la plaine, où un cavalier les attendait avec un cheval de main.

— Vous êtes sauvé, dit d'un ton joyeux le conducteur de Frédéric, en l'embrassant cordialement.

— C'est la voix de Franchi! s'écria celui-ci avec étonnement.

— Qui s'estime heureux, reprit Franchi en limant les chaînes de Frédéric, d'avoir été à même d'exposer sa vie pour vous délivrer : ce n'est qu'ainsi qu'il pouvait s'acquitter avec vous. Déjà Rivarola soupçonnait que vous étiez le prince royal; ses soupçons ne pouvaient manquer de se convertir aujourd'hui en certitude, et votre sort eût été affreux.

Les chaînes tombèrent; Franchi jeta sur les épaules de Frédéric un manteau de cavalier, le coiffa d'un casque de dragon génois, l'aida à monter à cheval, et lui dit : — Capo-Corsico est entièrement à nous, Nebbio ainsi que la plus grande partie de la Bologna se sont soumis à la république, déjà notre cavalerie légère a poussé ses excursions jusqu'à Corte, et votre père est assiégé par ses propres troupes dans le couvent de Monte-Maggiore; ainsi, appuyez vers le sud, et tâchez de gagner Péregrino par le rivage de

la mer. Vous pouvez compter sur votre guide. Que Dieu protège votre fuite! Dans votre haine pour Gênes, n'oubliez pas qu'un Génois vous aime de tout son cœur, et qu'il ressentira pour vous la plus vive reconnaissance, tant que durera cette vie qu'il doit à votre générosité.

Franchi disparut dans la galerie: Frédéric se dirigea au grand trot vers le sud, avec son conducteur, enivré par le délicieux plaisir d'être libre, et ne sentant plus les douleurs que lui causaient ses blessures.

CHAPITRE XVIII.

PENDANT plusieurs semaines, Frédéric, retenu à Pérégrino par ses blessures, fut soigné avec la plus tendre sollicitude par une vieille femme et une jeune fille, qui avaient presque forcé le commandant de la place de leur permettre de garder ce malade. Souvent, dans le transport de la fièvre, il avait entendu des chants et une musique bizarres; et, lorsque sa tête se trouva plus calme, il crut reconnaître la voix de celle qui chantait. Un jour, voyant devant son lit une jeune fille qui lui présentait une potion, il s'était écrié : — Alma! mais la jeune fille disparut, et il ne

la revit plus : la vieille disparut également, dès que la jeunesse du blessé eut triomphé de la maladie. Le commandant fit faire des recherches à la demande de Frédéric malade, mais on ne trouva plus les deux femmes dans Pérégrino.

Le jour où Frédéric put quitter pour la première fois sa chambre, et respirer l'air pur sur la terrasse, il se sentit tout-à-coup embrassé par derrière, et se retournant, il reconnut son leste cousin, qui se mit aussitôt à lui parler avec sa volubilité ordinaire.

— Je me réjouis, lui dit-il, mon cousin, de vous revoir, quoique un peu pâle et affaibli. Depuis que nous ne nous sommes vus, vous vous êtes couvert, dans cette vieille tour, d'une gloire qui ne nous profite guère. Vous avez même vu Bastia, à ce que l'on assure. Je n'ai pas de peine à concevoir que Rivarola ait fait assez mal les honneurs de chez lui. Quoi qu'il en soit, je suis ravi, je le répète, de vous revoir au milieu de nous. Le capraria, cet enfant du pays,

que je place au-dessus du lacryma-christi, aura bientôt rendu le vermillon à vos joues. Pour nous, nos aventures ont été merveilleuses. Mon bon oncle a eu, à Monte-Maggiore, une affaire d'honneur en gros avec ses sujets, mais cela s'est arrangé; et comme un bâtiment qui a abordé à Isola-Rossa lui a apporté des canons, des boulets, de la poudre, bref, un arsenal complet, et qu'il lui est arrivé de Livourne des lettres de chang fraîches, nous avons de nouveau levé la tête, et l'armée a été mise sur un pied respectable, c'est-à-dire qu'on lui a donné des souliers. Nous avons battu les Génois à Tilla, et nous les avons complètement défaits à Isola-Rossa. Les ordonnances de l'excellentissime signor Rivarola peuvent vous convaincre que cette victoire d'Isola-Rossa n'est pas une bagatelle. Le colonel Marchetti, qui a commandé cette expédition, est enfermé pour le reste de ses jours; sa maison de campagne, fort innocente de sa défaite, a été rasée, et il est défendu, sous peine de

cinq ans de galères, de parler de ce combat, ou de porter le deuil de ceux qui y ont été tués. Les Corses nous adorent encore une bonne fois; ils crient leur *viva il re nostro Theodoro primo*, à se rompre les artères du cou; et, vu l'étonnante persévérance qui fait le fond de leur caractère, on peut s'attendre à ce que ces dispositions durent tout au moins quinze jours. Nous allons donc battre le fer pendant qu'il est chaud, et nous avons convoqué une nouvelle assemblée générale à Sursenna. Nous y aurons un *Te Deum*, quelque fête populaire, et nul doute que les notables ne viennent supplier à genoux mon cher oncle de les gouverner aussi heureusement que par le passé. Un ordre de votre père m'enjoint de vous convier à ces solennités, et je m'en acquitte avec toute la brièveté possible.

Frédéric sourit pour la première fois: ces victoires, remportées coup sur coup sur l'ennemi du dehors et sur la discorde qui déchirait l'intérieur de l'île, rendit à

son âme toute son énergie; ses yeux brillèrent de nouveau du feu qui y éclatait jadis. Il s'élança de son fauteuil, tendit avec reconnaissance la main au narrateur, et donna ses ordres pour le départ.

La joie dont il était transporté, jointe à l'exercice du voyage, acheva sa guérison. L'incarnat de la santé vint ranimer ses joues; une légère teinte de mélancolie, encore répandue sur ses traits, ne le rendait que plus intéressant. Lorsque, pour faire son entrée dans Sursenna avec tout l'éclat convenable à son rang, il se fut revêtu devant la ville du costume des chevaliers de la Rédemption, son vaniteux cousin lui-même ne put s'empêcher de s'écrier que si Olympia le voyait ainsi, elle ne manquerait pas d'abandonner aussitôt son vieux Rivarola.

CHAPITRE XIX.

Frédéric, dans tout l'éclat de la parure, entra accompagné de son cousin dans la grande salle d'assemblée, où le roi se réjouissait avec ses anciens amis et avec ses ennemis réconciliés du nouveau sourire que la fortune venait de lui accorder.

Tous les assistans firent place avec respect au fils de leur souverain, qui s'avança vers son père avec dignité, et fléchit le genou devant lui.

— Sur mon cœur, brave soldat! s'écria Théodore en l'étreignant dans ses bras; la Corse rend grâces par ma bouche au Dieu de bonté qui t'a protégé au milieu

de tant de dangers, pour te rendre aujourd'hui à notre amour. Mais il convient que le roi récompense une action que le père sait apprécier. Reçois de ma main la croix de grand-commandeur de mon ordre de la Rédemption, qui se trouve vacante par la triste fin de mon noble ami Fabioni. Je te permets de donner la croix de commandeur, que tu as portée jusqu'ici avec tant de gloire, à celui que tu en jugeras le plus digne.

Les yeux du jeune homme parcoururent le cercle des braves et s'arrêtèrent sur le vieux Castagnetta, vers lequel il s'avança d'un pas rapide et auquel il demanda avec inquiétude si Julia vivait encore?

—Grâces en soient rendues à Dieu, elle vit, répondit le vieux guerrier avec attendrissement. J'arrivai peu d'heures après votre départ, et je trouvai ma femme et mon enfant plongés dans un évanouissement qui différait peu de la mort, mais je réussis pourtant à les rappeler à la vie et à les mettre en sûreté; je fus même as-

sez heureux, ajouta-t-il d'un ton triomphant, pour arracher aux Génois la provision de poudre, et je détruisis tout ce que je n'en pus faire emporter.

— Mais votre femme, votre fille? lui demanda Frédéric en l'interrompant avec impatience.

— Les voici l'une et l'autre, mon digne compagnon d'armes! s'écria donna Julia, qui s'approcha, tenant sa petite Claudia par la main; elles regardent comme le plus heureux moment de leur vie, celui où elles vous revoient, après tant de traverses.

— Des actions rares, dit Frédéric en s'adressant au roi, demandent que l'on fasse une exception aux statuts de l'ordre. Cette noble femme se dévouant pour la liberté, a risqué sa vie et celle de sa fille pour la défendre, et son intrépidité a coûté à la république plusieurs centaines de soldats. Je ne méconnais le mérite d'aucun des braves que je vois autour de moi; mais celle que l'amour de la patrie a éle-

vée au-dessus de son sexe, me paraît digne de porter cette croix.

Théodore fit un signe de tête approbatif et Frédéric décora de sa croix l'héroïque Julia; action à laquelle l'assemblée entière applaudit d'une voix unanime.

Le gentilhomme de service vint dire quelques mots à l'oreille du roi. Celui-ci l'écouta d'un air surpris, quitta la salle; et après une assez longue absence, ordonna à son fils de se rendre dans la salle voisine, lui recommandant de ne pas oublier qu'un chevalier devait toujours de la courtoisie aux dames.

Frédéric s'éloigna, pressentant ce qui l'attendait.

Ses pressentimens ne l'avaient point trompé. Comme jadis à Livourne, Olympia, placée sur un sopha, lui tendit sa main d'albâtre avec une douce langueur. Mais Frédéric s'écria avec véhémence : — Quoi! duchesse! vous osez encore vous montrer dans la Corse libre?

— En vérité, Fédérigo, est-ce là la ré-

ception que vous devriez me faire après une longue séparation? Ne devriez-vous pas être déjà à mes genoux?

Frédéric garda le silence.

— Je commence à croire que c'est sérieusement que vous me gardez rancune, s'écria Olympia. S'il en est ainsi, don Fédérigo, vous ne quitterez pas ce cabinet sans m'avoir fait connaître vos griefs.

—Vous oubliez donc, madonna, ou plutôt vous ne voulez pas vous souvenir, reprit Frédéric avec un sourire amer, que j'ai été assez heureux pour vous voir à Bastia dans le palais de Rivarola.

— Heureusement pour vous, en effet, don Fédérigo, répondit Olympia, et j'étais assez vaine pour imaginer que vous m'aviez quelque obligation, depuis cette rencontre.

— Le hasard vous offrait cette occasion, donna, mais ce n'est pas le soin de ma vie qui vous amenait chez le commissaire de Gênes?

— La mort de mon époux m'a engagée

dans mille affaires fâcheuses. Quelques-unes de mes propriétés se trouvent même sur le territoire génois, dit la duchesse; il a bien fallu que je fisse une visite au tout-puissant commissaire de la république, quoiqu'il m'en coûtât.

— Mais cette familiarité, l'influence que vous sembliez exercer sur lui...! dit Frédéric qui commençait à douter de la culpabilité d'Olympia.

— Cruel, s'écria celle-ci en sanglottant. Tu me fais un crime de m'être sacrifiée pour te sauver. Il est vrai que Rivarola m'adore; fallait-il donc négliger l'ascendant que son amour me donne sur lui, et te laisser traîner à une mort ignominieuse? Va, ton âme est incapable de concevoir ce qu'une femme peut souffrir pour celui qu'elle aime. Je quitte cette île pour toujours, et le voile mettra une barrière insurmontable entre ce faible cœur et ses ardens desirs.

Elle voulut sortir rapidement, mais Frédéric se jeta à genoux en la suppliant

de lui pardonner ses injustes soupçons.

— Hélas! dit Olympia d'une voix éteinte, et elle abandonna sa main à l'amoureux Frédéric. Pauvres femmes, que nous sommes faibles!

— Bravo! s'écria Trévoux qui venait d'entrer dans le cabinet, voilà un groupe délicieux. Se quereller vivement, se réconcilier promptement, voilà ce qui s'appelle aimer. Vous commencez, cousin, à vous identifier avec le caractère national des Corses, comme il convient aux gouvernans qui savent leur métier. Je suis désolé de troubler des momens aussi doux, mais j'ai pour mon excuse le desir unanime de la jeune noblesse corse qui veut vous voir à sa tête, en qualité de général de l'armée des chrétiens, dans les jeux moresques qu'elle va représenter aujourd'hui devant le roi.

— Je ne me soucie pas de cet honneur, lui dit Frédéric piqué de cette interruption, et ma blessure m'interdit tout violent exercice.

— Allons, dit Trévoux d'un ton jovial,

vous ne pouvez refuser cette faveur à ce bon peuple : en qualité de roi, il suffira que vous représentiez. Monté sur un beau cheval, vous donnerez le signal de l'attaque : quant à se battre, c'est l'affaire de vos soldats. Votre costume est prêt ; il ferait tourner la tête de la belle duchesse, si la chose n'était déjà faite.

En babillant ainsi, il entraîna Frédéric. Olympia les suivit des yeux, d'un air moqueur, et se félicita intérieurement de la crédulité des hommes.

CHAPITRE XX.

Assemblée dans la plaine de Sursenna, une foule innombrable de peuple environnait l'immense arène où les jeux devaient avoir lieu. Des gradins richement décorés avaient été élevés pour le roi et pour les grands de l'empire. Le sujet de la danse moresque était la prise de Mariana par Hugo Colonne. Cette ville était figurée par un village et par des fortifications qui occupaient un partie du champ de bataille, et, lorsque Théodore eut pris place avec sa cour, la danse fut ouverte par un astrologue qui sortit de la ville, vêtu d'un costume fantastique. Il fit des conju-

rations, consulta les étoiles, et n'y lut, comme de raison, qu'un avenir funeste. Il retourna à Mariana d'un pas précipité : l'armée des Maures, ayant à sa tête Trévoux, qui montait un superbe cheval barbaresque, se mit en bataille : elle était composée de quatre-vingts danseurs, couverts de cuirasses d'or, coiffés de casques d'or surmontés de panaches écarlates, et décorés d'écharpes de la même couleur. Un bourgeois d'Aleria arriva en toute hâte ; il annonça aux Maures que la ville venait de se rendre, que Corte venait également de succomber, et que Mariana ne tarderait pas à subir le même sort si l'on ne songeait pas à se défendre vigoureusement. Le général fit un appel à l'armée, qui répondit par des acclamations. En ce moment, les fanfares et le bruit des tymbales annoncèrent l'approche de l'armée des chrétiens. Frédéric parut à sa tête, monté sur un fougueux cheval isabelle : une armure d'argent couvrait sa poitrine, une multitude de plumes blanches se ba-

lançaient sur son casque, une écharpe blanche flottait sur son épaule. Il était suivi de quatre-vingts danseurs armés et parés comme lui, et choisis dans toutes les conditions, dans les familles des bergers comme dans les premières maisons nobles de l'île. La Corse tout entière avait été mise en réquisition pour enrichir de pierreries et orner de métaux précieux les armures de tous ces guerriers. Les chrétiens dressèrent leurs tentes; la ville fut sommée de se rendre, et sur son refus, tous les préparatifs furent faits pour donner l'assaut. Le général maure en donna le signal par une sortie qu'il fit contre les chrétiens. Chacune des armées, marchant avec le plus grand ordre sur les pas de son chef, alla droit à l'ennemi, d'un air menaçant, et les combattans croisèrent les épées dont ils étaient armés. La marche se réglait sur la mesure de la musique guerrière qui, changeant subitement de mesure, donna le signal du combat. Tout-à-coup, les rangs semblèrent se mêler, et bien

qu'à chaque instant chacun des combattans changeât d'adversaire, l'épée du chrétien ne rencontrait jamais que l'épée d'un Maure; un coup n'était jamais perdu dans les airs, et toujours le fer frappait le fer. La musique guerrière, qui avait réglé les mouvemens du combat, donna le signal de la retraite. Les armées se retirèrent dans l'ordre où elles étaient arrivées; les Maures rentrèrent dans Mariana et les chrétiens dans leur camp. Alors, douze combats livrés par des hommes disposés en cercle, ou formés en pelotons, mais dont chacun différait de l'autre, eurent lieu sous les yeux des spectateurs : chaque engagement était précédé par un défi de paroles que se faisaient un chrétien et un Maure qui se rencontraient entre les deux armées et qui vantaient la bravoure de leur nation en termes ampoulés. L'*Espagnoletta*, dans laquelle le bruit des pieds qui frappent la terre sert d'accompagnement au cliquetis des épées, et où les poses des guerriers, plus nobles

et plus martiales, rappelaient aux spectateurs la pyrrhique des anciens, produisit plus de sensation que les autres danses. Les manteaux et les écharpes de soie qui voltigeaient dans les airs, les ondulations des panaches blancs et rouges, l'éclat des armures, l'éclat des épées frappant sans cesse l'une contre l'autre, les mouvemens rapides par lesquels cette masse éclatante et bariolée semblait agitée en flots confus en apparence, et cependant constamment réglés avec un ordre admirable, donnaient à l'arène l'aspect d'un magique parterre dont les fleurs gigantesques, formées de métaux précieux et de pierreries, et agitées par l'aquilon, se baissent et se relèvent tour-à-tour.

On exécuta enfin la dernière danse guerrière, appelée *resa*, parce que les Maures vaincus y rendaient les armes. Les danseurs formaient plusieurs cercles qui se retrécissaient de plus en plus, à mesure que leurs forces et leur courage abandonnaient les combattans. Déjà leur centre

semblait vaincu; ils ne faisaient plus qu'une molle résistance; mais tout-à-coup une activité nouvelle se fit remarquer autour des chefs : la mesure s'accéléra; les mouvemens devinrent plus rapides. Les Maures et les chrétiens, constamment en activité, changeaient de position à chaque instant; tantôt ils étaient serrés de près, tantôt ils serraient leurs adversaires; mais peu-à-peu les Maures perdirent courage. Les cris plaintifs des vaincus retentirent au milieu du fracas des armes, et la voix étouffée de leur général qui encourageait les siens à combattre avec une valeur nouvelle, semblait porter l'expression du désespoir et être le signal de sa défaite. L'illusion fut complète et l'âme des spectateurs était profondément agitée : tous se croyaient témoins d'un combat véritable. Trévoux se trouva enfin près de son cousin, auquel il remit son épée; l'armée des Maures mit bas les armes. Les vaincus suivirent les vainqueurs dans le même ordre dans lequel ils s'étaient avancés pour le combat;

mais la crainte, l'abattement, le désespoir se peignaient sur leurs traits; les chrétiens exprimaient avec la même vivacité, par leur mine, la joie qu'ils éprouvaient de leur victoire, et entrèrent avec leurs prisonniers sous les portes de Mariana.

CHAPITRE XXI.

Les danses étaient terminées. Des milliers de mains étaient en mouvement pour applaudir les habiles danseurs, et les conversations particulières qui s'établirent dans l'assemblée, muette jusqu'alors, firent retentir la plaine d'un murmure semblable à celui d'une mer doucement agitée par le souffle des vents.

Le capitaine Giabicomi accourut tout essoufflé, et remit au roi cinq dépêches qui venaient d'arriver de Porto-Vecchio. Théodore déchira les enveloppes, parcourut leur contenu d'un regard sérieux, se leva pour se rendre dans son cabinet, et fit signe aux ministres de le suivre.

Le peuple, qui avait cru lire dans les yeux du roi l'expression du chagrin et de l'inquiétude, se forma en groupes ; la joie générale fut interrompue, la foule se dispersa. Trévoux vint joindre au galop Frédéric qui avait arrêté son cheval sous la tribune d'Olympia, et écoutait les choses obligeantes qu'elle lui disait sur l'élégance de son costume. — Je me trompe fort, ou nous sommes menacés d'une grosse tempête, dit Trévoux à l'oreille de son cousin. Voyez comme les girouettes corses tournent. Le vent a encore une fois changé.

CHAPITRE XXII.

Dans le cabinet de Théodore, les deux princes, debout au milieu des ministres, attendaient les derniers ordres du roi qui était sur le point de son départ.

— Les renforts que j'attends du continent depuis des mois, dit-il, tardent encore. Les lettres que j'ai reçues aujourd'hui réveillent en moi le soupçon que mes consuls me trompent, et je crois qu'il est de mon devoir d'aller chercher moi-même ces secours que j'ai promis à mon empire et qui sont indispensables pour détruire entièrement la puissance qu'exerce Gênes sur cette île libre. C'est vous, mon fils

bien-aimé, que je nomme vice-roi de la Corse pendant mon absence ; et vous, mon cher cousin, je vous fais son lieutenant. Les comtes Giafferi et Paoli commanderont, sous vos ordres, les provinces au-delà des montagnes, et le marchèse Ornano celles qui sont en-deçà. Les comtes Pangoni et Duraggi, et le chevalier Susini, gouverneront la province *della Roma il gente.* Vos instructions sont : Union, et haine à Gênes. Je laisse le reste à votre courage et à votre prudence. Que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde, et puissions-nous bientôt nous revoir !

Théodore tint long-temps son fils embrassé, puis, il le repoussa doucement et lui fit signe de s'éloigner.

— Ah ! mon père, s'écria Frédéric en proie à de noirs pressentimens, ne vous reverrai-je jamais ! et si nous devons nous revoir encore, notre rencontre causera-t-elle notre joie ou notre désespoir ?

Théodore, profondément ému, fixa ses regards sur son fils, mais il ne tarda pas à

se remettre, et dit d'un ton mystérieux et solennel : — *Astra regunt homines, sed regit astra Deus**, et il fit de nouveau signe aux princes de se retirer.

Ils obéirent, et Trévoux, dont cette scène n'avait point altéré la gaîté, dit à Frédéric : — Agréez, noble prince, les félicitations de votre lieutenant! Vous voilà presque roi; Olympia va vous trouver plus séduisant que jamais, et désormais sa fidélité sera inébranlable.

* Les astres régissent les hommes, mais Dieu régit les astres.

CHAPITRE XXIII.

Au commencement de l'année 1738, le malheureux vice-roi de Corse contemplait avec douleur, de son château de Corte bâti sur un rocher, le pays couvert de sang et de ruines qu'il défendait plutôt qu'il ne le gouvernait.

L'île était dans la situation la plus déplorable. Gênes continuait de lui faire une guerre d'extermination, et, recourant aux moyens désespérés qu'employèrent jadis Marius et Sylla, elle avait accordé la grâce de tous les meurtriers et de tous les bannis, sous la condition qu'ils combattraient les rebelles. Plus de mille enfans perdus avaient

été rassemblés ainsi sous les drapeaux de la république. Joints aux Suisses, ils se précipitaient comme des bêtes féroces sur les malheureux insulaires, dans le sang desquels ils devaient laver leurs forfaits, et partout d'horribles cruautés signalaient leur passage. La discorde était au milieu des défenseurs de la liberté et paralysait leurs forces. Les caisses royales étaient épuisées comme elles l'avaient déjà été plus d'une fois; les subsides des barbaresques n'arrivaient plus, et depuis longtemps Frédéric n'avait reçu aucune nouvelle de Théodore. L'infortuné, près de se livrer au désespoir, était assis devant une fenêtre, tenant à la main un rapport du directeur des monnaies qui lui annonçait qu'il ne pouvait plus faire travailler faute de métal, lorsque Trévoux entra avec impétuosité et jeta sur ses genoux un élégant billet. Le papier était à tranche dorée; la suscription semblait avoir été écrite par la main d'une femme, et le cachet portait l'empreinte d'un cœur avec

cette devise : *Siempre el mismo.* C'était une lettre d'Olympia. Sa fiancée chérie lui annonçait, d'un ton assez froid, que des affaires importantes l'appelant à Florence, elle avait voulu épargner à tous deux la douleur des adieux.

— Elle est partie ! s'écria Frédéric en proie à la plus violente agitation.

— Oui, cousin; car je l'ai aidée moi-même à monter en voiture jusqu'au port, et si le vent est favorable, demain à pareille heure elle pourra vous écrire de Livourne.

—Femmes ! s'écria Frédéric en déchirant le billet avec rage.

— Cousin, dit Trévoux avec calme, la donna aimait le prince royal, et son amour suit un peu le cours de la fortune.

— Silence, blasphémateur ! s'écria Frédéric. Olympia m'a sacrifié son or, son honneur ! Elle ne saurait me trahir.

— Elle a donné ses faveurs et risqué ses ducats dans l'espoir d'être un jour reine de Corse, reprit froidement Trévoux, et comme elle voit que la chance tourne, en

bon spéculateur elle abandonne ses actions. Cette conduite est tellement naturelle dans une femme fine et ambitieuse, que je suis à concevoir ce qui peut vous irriter. Elle a même très bien fait, selon moi; car notre sécularisation me paraît imminente, et vous pourriez, dès aujourd'hui, vous remettre dans vos momens perdus, à étudier votre *corpus juris*, car vous ne tarderez guère à être un vice-roi *in partibus infidelium*.

— Vous êtes fou, Trévoux, lui dit Frédéric en colère. Jusqu'ici nos Corses remportent encore des victoires sur cette canaille génoise. Dieu veuille seulement que nous puissions tenir jusqu'à ce que le roi arrive avec les secours qui nous sont promis.

— D'ici là, lui répondit Trévoux en riant, nous aurons lieu d'exercer notre patience, et les Génois pourront en finir avec nous. Je vois que vous n'êtes pas encore au fait, que vous n'avez pas connaissance du traité de Versailles, conclu entre

la France et Gènes, par lequel cette première puissance s'engage à replacer la Corse sous le sceptre tutélaire de la république mère; vous ignorez par conséquent que Boisseux et Contades aborderont, peut-être dès aujourd'hui, à Bastia avec un corps de troupes françaises.

Frédéric garda quelques momens le silence. Enfin il s'écria : — Cela est impossible; nous avons exposé, de la manière la plus touchante, au roi de France tous les maux que la Corse a soufferts des Génois depuis un siècle; nous lui avons offert la suzeraineté de notre île. Il ne peut vouloir nous remettre sous le joug ignominieux de ces merciers!

— Il le peut et il le fera! dit Trévoux. Un roi de France ne saurait souffrir que des sujets réclament des droits contre leur souverain, et encore moins qu'ils les soutiennent les armes à la main; car de telles concessions pourraient ouvrir les yeux à ses très fidèles sujets, et avoir de fâcheux résultats.

— S'il en est ainsi, s'écria Frédéric avec une généreuse indignation, que le tyran envoie ses soudoyés à un combat sans gloire, et qu'en expiation de leur attentat, leur sang impur abreuve les sillons de cette terre de liberté.

— Il est question de huit bataillons de vieilles troupes, reprit Trévoux en remontant sa montre avec un grand sang-froid; ainsi, il pourrait bien se faire que ce fût le sang Corse qui eût cet honneur.

— Ainsi, s'écria Frédéric en le regardant avec dédain, vous désespérez de la victoire avant d'avoir combattu.

— Si nous n'avions pas affaire à des Français, reprit Trévoux, alors.....

— Oh! inconcevable vanité! s'écria Frédéric.

— Dites tout ce que vous voudrez, répliqua le comte; nous autres Français nous sommes connus pour savoir soumettre partout, les cœurs comme les provinces, et la Corse ne fera pas exception: et il sortit en chantonnant.

Le malheureux jeune homme, également accablé de l'infidélité de sa maîtresse et des dangers qui menaçaient l'état, sentait bien qu'il n'avait pas grand secours à attendre de son frivole lieutenant; mais bientôt l'énergie de son caractère l'emporta sur son découragement. Il envoya un page pour appeler auprès de lui Paoli et Giafferi, puis étendit sur sa table une carte de la Corse, afin de concerter de nouveaux plans de défense avec ses fidèles conseillers. Pour placer sa carte, il fallut mettre de côté plusieurs papiers qui s'y trouvaient amoncelés; en les parcourant, il ne put retenir un soupir : c'était l'édit de tolérance de son père, le projet d'une université, celui de plusieurs hôpitaux, d'une école, d'une maison des orphelins, d'un hôtel des invalides.—La guerre, dit-il en soupirant de nouveau, est un terrible fléau, incompatible avec tous les arts, et qui détruit pour des siècles le bien-être des peuples!

CHAPITRE XXIV.

La flotte française venait à peine d'entrer dans le port de Bastia, que déjà Boisseux et Contades avaient débarqué leurs troupes et commençaient à déployer leur terrible activité. Semblable au sapin qui ne pousse que peu-à-peu ses racines entre les pierres, mais qui n'en détruit pas moins l'édifice le plus solide, l'armée alliée avançait lentement, mais avec une force irrésistible.

Giafferi et Paoli appelèrent encore une fois le peuple aux armes par un manifeste énergique; et ces paroles de Judas Machabée, par lesquelles il finissait : « Il nous

« sera moins douloureux de périr dans le « combat que de voir une pareille misère « dans notre peuple et dans notre sanc« tuaire », ne se perdirent pas dans les airs sans avoir été entendues. Les Corses se réunirent encore une fois, oubliant leurs querelles particulières, pour combattre l'ennemi commun; mais en vain! La supériorité de la tactique et de la discipline de leurs ennemis l'emporta, et là où cet avantage était insuffisant, les plus bas stratagèmes furent mis en usage. Boisseux fit prendre à une partie de ses troupes le costume des paysans corses, et ce travestissement, qui causa une grande confusion, coûta la vie à un grand nombre de défenseurs de la liberté; car lorsque les partis se rencontraient dans les montagnes, les Corses ne reconnaissaient les ennemis qu'aux balles qui venaient éclaircir leurs rangs. Vaincu dans plusieurs combats, Frédéric se trouva bientôt refoulé, avec le reste de son armée, sur la côte orientale, où il continua de défendre, avec d'in-

croyables efforts, une étroite bande du littoral. Ses espions lui avaient donné avis que Contades, qui commandait pendant la maladie de Boisseux, n'attendait plus, pour risquer un coup décisif, que l'arrivée de troupes fraîches et que l'on avait déjà aperçu, à la hauteur de l'île, les bâtimens qui les portaient. Il se promenait sur le bord de la mer, cherchant dans son esprit des moyens de salut, et dans ses méditations il ne s'était pas aperçu que la nuit couvrait déjà la terre.

Tout-à-coup un bruit étrange le réveilla en sursaut de ses sombres rêveries : il fit un mouvement de surprise, et, en revenant à lui, il se trouva tout seul et fort éloigné de son camp. Les étoiles brillaient avec éclat sur un ciel sans nuages; la mer semblait caresser le rivage et roulait de petites vagues avec un doux murmure. Le bruit qui avait tiré Frédéric de sa rêverie continua de se faire entendre : il ne ressemblait, ni au mugissement du vent qui souffle à travers des ruines, ni au croasse-

ment des oiseaux aquatiques, ni au hurlement des loups si nombreux dans ces cantons, ni au rire moqueur de l'homme; mais c'était un mélange confus de tous ces sons, dont l'effet était terrible. Frédéric, que n'abandonnait jamais son courage, se dirigea, l'épée à la main, vers le lieu où ce bruit se faisait entendre.

Il ne tarda pas à apercevoir, entre les rochers du rivage, une sombre lueur rougeâtre, et bientôt il distingua, sur un feu brillant, une énorme chaudière, autour de laquelle étaient agenouillées trois vieilles femmes semblables à des spectres, qui entonnaient un horrible chant. Elles se levèrent et firent trois fois le tour de la chaudière à pas lents, puis elles se saisirent par leurs mains décharnées et formèrent autour des flammes une danse digne des Thyades; puis elles s'agenouillèrent de nouveau, recommencèrent leurs chants, et, à mesure qu'ils retentissaient dans les airs, le ciel semblait s'obscurcir davantage, les étoiles disparaître, et de sombres nuages s'accu-

mulaient sur leurs têtes. Le vent souffla avec plus de violence et la mer se montrait agitée.

L'une de ces hideuses vieilles se leva et plongea une baguette dans la chaudière, d'où s'éleva une flamme bleue qui éclaira le visage de l'horrible sorcière. Frédéric reconnut aussitôt Wlaska; seulement elle lui sembla encore plus décharnée et plus noire que de coutume.

— La bouillie épaissit, dit-elle d'une voix glapissante; servons-la à nos hôtes! et les trois vieilles portèrent la chaudière sur le bord du rocher en redoublant leurs hurlemens cadencés. Leurs cheveux gris épars, et les haillons qui leur servaient de vêtemens, flottaient au gré du vent qui commençait à souffler de plus en plus avec une violence nouvelle. Frédéric, qui n'avait jamais tremblé dans le combat, sentit une sueur froide inonder son front.

— Mugis, tempête! s'écria Wlaska en agitant sa baguette avec des gestes forcenés : tonnerre, gronde! feu, dévore, écrase, tue! mer, déborde!

— Au nom de Dieu, infâmes sorcières! s'écria Frédéric sortant de derrière le rocher qui le cachait et en présentant aux trois vieilles la pointe de son épée, quels sortilèges pratiquez-vous dans le royaume de mon père?

— Malheur à nous ; c'est le prince! dit l'une.

— Le charme est rompu! s'écria une autre, et elles se dispersèrent en poussant des hurlemens. La chaudière fut précipitée dans la mer qui bouillonna avec furie, et lança, en mugissant, ses vagues écumantes jusque sur le rocher, comme si elle eût été courroucée de recevoir dans son sein cette préparation infernale. Wlaska s'élança au bas du rocher en courant au jeune homme : elle le contempla avec des yeux étincelans, puis elle s'écria avec rage : — A la demangeaison de mes pouces j'aurais du deviner ta venue, pauvre prince, car tu viens toujours ou trop tôt ou trop tard!

— Que fais-tu dans ce lieu écarté, Wlaska? lui dit Frédéric plein de colère.

— Je voulais te déchaîner une belle tempête, mon fils! dit la vieille en marmottant et en reculant avec vivacité; une tempête qui devait souffler, souffler, souffler jusqu'aux côtes de la France; et si tu ne m'avais pas interrompue, dans trois fois trois heures les vagues écumaient et engloutissaient les navires; les esprits de l'eau, les requins et les goulus voraces mangeaient dix mille Français. Mais tu m'as troublée, et nous n'aurons qu'un petit ouragan. Adieu. Je te voulais du bien, tu es venu trop tôt. Ne t'en prends qu'à toi.

— Ainsi, c'est pour moi que se faisait ici cette œuvre diabolique, s'écria Frédéric avec une fureur toujours croissante; et sa voix éclatante dominait les mugissemens de la tempête qui commençait à devenir effrayante.

— Pour qui donc? bel enfant, dit la sorcière avec un sourire amical : je voulais te faire roi de la Corse, car tu vaux mieux que les autres; mais la chaudière est renversée, et les ombres ne viennent danser

sur la vapeur qu'à la nouvelle lune. J'en suis fâchée pour Alma, car elle t'aime encore la pauvre fille!

— Écoute Wlaska! s'écria Frédéric en la saisissant rudement par le bras; tu m'as sauvé la vie sur le Rhin, et même dans ce que tu viens de faire aujourd'hui, tu as eu de bonnes intentions à ta manière, ainsi je ne te jugerai pas trop sévèrement; cependant je te jure sur mon honneur de prince que, si je te surprends encore en Corse à employer ainsi tes nuits dans les bruyères, je te fouetterai sur le balai, comme sorcière, et sans miséricorde! Ma cause est bonne et n'a pas besoin du secours de l'enfer.

—Tu es un saint, dit Wlaska attendrie; et les tribulations que tu as supportées t'ont déjà rendu meilleur. Par la grande Isis, tu as l'air d'un roi; c'est pour cela que tu ne le seras jamais!

Elle disparut au milieu de la tempête qui continuait de mugir avec fureur; et comme si les élémens eussent obéi en ef-

fet à la baguette de Wlaska, les éclairs éclairaient toute la voûte céleste, le tonnerre retentissait avec fracas, les vagues s'élevaient comme des montagnes, et des cris plaintifs proférés par des voix humaines, des coups de canon de détresse, que le vent apportait de la haute mer à l'oreille de Frédéric, lui annoncèrent que plusieurs vaisseaux luttaient contre cette tempête.

Le feu du ciel tomba sur un laurier majestueux qui se trouvait sur le rivage, et dont les branches enflammées éclairèrent Frédéric. Ses gens qui l'avaient déjà cherché avec anxiété, vinrent au-devant de lui avec des flambeaux. Mais il leur fit signe de s'arrêter, et resta long-temps immobile et muet, les yeux attachés sur l'arbre jusqu'à ce qu'il se renversa avec fracas, faisant jaillir autour de lui des milliers d'étincelles. Alors il s'écria avec émotion : — Sois mon image, arbre royal, que je reste debout, fier et superbe, jusqu'au moment où, frappé du ciel, je tomberai digne de mon nom.

CHAPITRE XXV.

Le jour vint éclairer les nombreux débris de vaisseaux, dont la mer semblait se jouer, et qu'elle finit par jeter sur le rivage. Plusieurs bâtimens de transport français qui avaient jusque-là résisté à la tempête, échouèrent sur les côtes de la Corse, et les soldats que les patriotes avaient sauvés sur le rivage, payèrent avec joie leur vie de leurs armes et de leur liberté. En même temps, la nouvelle arriva de Bastia, que Boisseux, ce redoutable Fabius, venait de mourir.

La liberté releva encore une fois sa

tête; l'armée de Frédéric fut de nouveau renforcée par les Corses qui y accoururent, et Contades, qui ne valait pas à beaucoup près son prédécesseur, fut obligé de se tenir sur la défensive; mais cet avantage fut le dernier sourire que la fortune adressa aux partisans de Théodore.

Au mois de mars 1739, le marquis de Maillebois débarqua avec seize bataillons des meilleures troupes françaises. Ce général, très habile au métier de bourreau, doué d'une étonnante sagacité et d'une vivacité d'esprit extraordinaire, ne connaissant d'autre loi que la volonté de son roi, concerta avec le perfide Rivarola les mesures qu'il convenait de prendre pour parvenir à soumettre la Corse. On imagine bien que leur choix ne tomba pas sur les moyens les plus humains, mais sur les expédiens les plus efficaces. L'un et l'autre trouvèrent que la France, jusque-là, n'avait fait que jouer avec la Corse, et qu'il fallait frapper de grands coups, pour produire une profonde impression sur les in-

digènes, naturellement braves et familiarisés avec les scènes sanglantes. Maillebois partagea donc son armée en deux grands corps, et en forma encore quelques petits, tous amplement pourvus de munitions. C'est ainsi qu'il pénétra dans l'intérieur du pays : pendant que ses fusiliers béarnais, habitués à grimper sur les rochers, débusquaient les Corses de leurs abris les plus secrets, ses grenadiers traînaient l'artillerie de l'armée à travers les défilés les plus impraticables. Le général fit couper tous les blés sur pied, toutes les vignes, tous les oliviers; fit incendier les villages, pendre nombre de moines ainsi que les chefs d'insurgés les plus mutins, et répandit partout la dévastation et l'épouvante.

L'armée de Frédéric céda le terrein au vainqueur en se retirant lentement de piève en piève, après lui avoir opposé une vigoureuse résistance; mais elle battait en retraite, et il ne restait à la Corse sans défense et réduite au désespoir d'autre res-

source que de courber de nouveau sa tête sanglante sous le joug de fer de Gênes. *

* Pendant que ces atrocités se commettaient en Corse, Gênes fière des victoires que des armes étrangères avaient remportées sur ses sujets, disait, dans un long manifeste : « Le monde entier connaît la mansuétude et l'amour « avec lesquels la république gouverne ses peuples, et « en particulier la sollicitude vraiment maternelle qu'elle « a toujours eue pour les habitans de la Corse ». On refuse aujourd'hui à la Corse le bienfait du jury : les *mères-patries* de cette malheureuse île, se sont toujours montrées un peu marâtres.

(*Le Trad.*)

CHAPITRE XXVI.

Frédéric, refoulé jusqu'à l'extrême sud de l'île, s'était jeté dans les ruines du fort Ranuccio, non loin de Porto-Vecchio; et, renforcé par la garnison de cette place, il allait se mesurer pour la dernière fois avec l'ennemi en rase campagne.

Il dormait de ce sommeil agité qui assoupit les sens sans réparer les forces, lorsqu'il fut réveillé en sursaut, et sentit une main qui saisissait son bras et le tirait avec violence. Lorsqu'il eut ouvert les yeux, il aperçut près de son lit l'épouvantable Wlaska une lampe à la main; la Bohémienne semblait alors un véritable squelette.

—Je ne puis t'abandonner, mon fils, lui dit-elle d'une voix rauque, à laquelle elle s'efforçait de donner une inflexion cordiale, et attachant sur lui des regards étincelans et égarés, je ne saurais t'abandonner; on dirait que tu m'as jeté un sort! Ecoute et grave mes paroles dans ton cœur: C'est fait de toi si tu refuses mes secours. Cette nuit Porto-Vecchio s'est rendu à l'ennemi. Les Français ne tarderont pas à te débusquer d'ici; il ne te reste de refuge que Sorraco, où ils ne te laisseront pas long-temps. Mais il est une ressource. Dans les caveaux de ce fort, se trouvent quatre-vingts sacs de poison, que mes sœurs et moi nous avons remplis avec beaucoup de soin et de peine dans les montagnes de la Corse. Ils contiennent la vénéneuse padella, le terrible toxicon, extrait des branches de l'if, la bella-donna dont la seule odeur trouble le cerveau. Moi-même je me suis rendue malade en les recueillant; mais grâces à Dieu j'ai conservé encore ma raison. Oui, ajouta-t-elle après

une pause et en portant péniblement sa main à son front ; oui, je voulais te dire que ces sacs renferment la mort de quelques milliers de soldats. Les ennemis sont campés à deux milles d'ici, sur les bords d'une rivière où s'abreuvent leurs hommes et leurs chevaux. Fais-y répandre dès cette nuit le contenu de ces sacs par des gens sûrs. En guerre tous les moyens sont bons, l'ennemi lui-même te l'a enseigné et ta cause est juste! Les Français font une halte de deux jours, ils boiront tous la mort, et tu seras délivré de ces démons.

— Éloigne-toi de moi! s'écria Frédéric en s'élançant de son lit l'épée à la main ; fuis, impure sorcière, ne souille pas plus long-temps ma demeure!

Mais d'un souffle Wlaska éteignit la lampe, et Frédéric, plongé dans les ténèbres, entendit la vieille Bohémienne s'éloigner en grondant.

CHAPITRE XXVII.

Le lendemain, Frédéric était debout à l'entrée du souterrein du fort, dont les soldats bouchaient la porte avec de la terre, par son ordre; lorsque Trévoux, qui avait commandé en dernier lieu la défense de San-Pellegrino, arriva au grand galop de son cheval tout couvert d'écume.

— Comment, cousin, lui dit Frédéric avec étonnement, vous avez abandonné votre forteresse ?

—Ma forteresse m'a vomi dans la plaine, répondit Trévoux avec son insouciance habituelle, j'ai cessé d'être commandant

en attendant que je cesse d'être prince. C'est là, ne vous déplaise, le premier acte de notre sécularisation, le tour du prince est venu; et puisque vous avez fait une conversion qui vous a jeté sur Porto-Vecchio, selon toute apparence votre vice-royauté ne tiendra plus long-temps.

— Quoi? votre garnison vous a trahi! s'écria Frédéric avec véhémence.

— Elle m'a déclaré fort poliment, reprit Trévoux, qu'elle desirait avoir un commandant français. Je voulus d'abord répondre avec du plomb à quelques-uns de ceux qui me faisaient cette ouverture; mais comme deux compagnies me couchèrent en joue avec leurs carabines, je fus obligé de céder à un argument aussi péremptoire. Nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde, et je me suis rendu ici pour prier votre altesse de m'accorder un congé illimité.

— Vous voulez donc abandonner notre bonne cause! s'écria Frédéric avec emportement.

— C'est notre bonne cause qui nous abandonne, reprit Trévoux. Depuis longtemps j'ai prévu que notre règne allait finir, et maintenant j'ai la conviction qu'il est fini. Gênes ne peut pas renoncer à cette île. Sur le territoire de Gênes, la mer est sans poissons, la terre sans arbres et l'air sans oiseaux. Tout cela se trouve ici, et que deviendraient le sérénissime doge et la république, s'ils ne pouvaient plus spolier la Corse? Leurs gouverneurs sont, sans comparaison, comme le bœuf ligurien de la bonne dame Corsa, * marraine de cette île, qui, ayant traversé la mer à la nage, arriva dans ces pâturages, maigre comme un squelette, et les quitta, grasse à lard. Et puis ce titre de royaume, par lequel Gênes veut se mettre de pair avec Venise et avec les États-Généraux, la couronne royale d'or qui surmonte la croix rouge de son écusson, ce sont bien là, par ma foi, des choses auxquelles un gouver-

* Voir la note à la fin du volume.

nement qui tient à son honneur peut sacrifier la vie de quelques milliers d'hommes! Or, comme après tout les Génois sont les plus forts, je juge convenable de faire un mouvement rétrogade, et, si vous m'en croyez, vous ne tarderez pas à suivre mon exemple. Mieux vaut encore faire le métier d'avocat que de ramer sur une galère génoise, supposé toutefois que par une faveur particulière, on ne vous pende pas.

— Eh bien! soit! sauvez votre misérable vie! s'écria Frédéric en lui tournant le dos avec mépris : moi je reste à mon poste, comme il convient à un homme d'honneur.

— Le congé n'est pas flatteur, dit Trévoux en riant; mais je vous pardonne, cousin, l'adversité a ses droits. J'espère vous revoir plus heureux sur le continent. Il tourna bride et partit au grand galop.

Un officier de Sorraco, s'approchant du prince, lui annonça que son père venait d'arriver inopinément dans cette ville,

et lui porta l'ordre du roi de s'y rendre sans délai avec ses troupes.

A cette nouvelle imprévue, Frédéric, saisi d'un joyeux étonnement, sentit l'espérance renaître dans son cœur ; il monta à cheval et partit rapidement en ordonnant aux chefs de le suivre à la tête de leurs soldats. Le prince trouva son père dans la maison du commandant; mais son aspect n'avait rien de rassurant. Il vint à sa rencontre déguisé en dominicain; son visage pâle et amaigri portait les traces des plus cuisans chagrins et l'expression de ce courage que donne le désespoir ; l'aspect des seules personnes dont Théodore était accompagné, de Hassan et d'un juif à la physionomie rusée, qui semblait sans cesse occupé de quelque calcul, remplirent le cœur de Frédéric de douleur et d'aversion.

— Depuis notre séparation, dit Théodore, nous n'avons été heureux ni l'un ni l'autre : vous avez fait plus que votre devoir, continua-t-il, lorsque Frédéric

voulut se disculper des revers qu'il avait éprouvés ; mais où est l'homme capable de lutter contre les étoiles qui nous gouvernent sans dévier jamais, sans s'enquérir si des nations entières sont écrasées dans leurs redoutables rouages?

— *Regit astra Deus!* dit Frédéric du ton d'un léger reproche, pour rappeler à son père qu'en lui faisant ses adieux, il parlait tout différemment.

— Oui, oui, dit froidement le roi; on peut conserver une semblable croyance pendant quelque temps; mais elle ne repose que sur une pieuse théorie que l'expérience du monde ne tarde pas à démentir.

— Vous nous amenez des secours? lui demanda Frédéric en détournant la conversation.

— Des secours très considérables, lui répondit Théodore ; mais malheureusement insuffisans dans l'état de choses où je trouve notre île. Dans ce moment ses yeux tombèrent sur le juif dont la mine

exprimait l'inquiétude et une curiosité telle qu'il semblait saisir au passage chacune des paroles qui sortaient de sa bouche; il fit signe à Hassan de s'éloigner avec l'israélite; puis il continua : — J'ai fait débarquer plusieurs cargaisons d'artillerie et de munitions. Ces objets ont été fournis à crédit par des juifs d'Amsterdam, auxquels j'ai été obligé d'accorder le monopole des huiles de la Corse. Le drôle que tu viens de voir est le subrécargue de ces cargaisons; je dois lui faire compter ici cent mille ducats. As-tu les moyens de subvenir à ce paiement?

Frédéric haussa les épaules en signe de négation; et au même moment, on entendit au-dehors une discussion fort animée; on distinguait surtout les cris plaintifs de l'israélite.

Après quelques instans, Hassan se précipita dans la salle; son visage était pourpre, il parla long-temps à Théodore du ton de la fureur. Celui-ci fit un mouvement d'impatience en apprenant les nou-

velles que lui communiquait le musulman; mais il ne parut pas consentir à ses demandes. Le Tunisien insista, et enfin le roi donna son consentement par un mouvement de tête. Hassan sortit d'un pas précipité, ses regards semblaient répandre la mort autour de lui.

— Cette affaire est mauvaise, dit Théodore à son fils avec quelque embarras, et elle s'envenime de plus en plus. Ce juif, à ce qu'il paraît, a soupçonné la vérité, et l'angoisse où le met l'idée de perdre son or, lui a donné le courage de faire des menaces. Je devais craindre que ses propos au sujet de mon marché d'Amsterdam, n'éclairassent mes gens dont la fidélité commence déjà à chanceler, et je me suis donc vu dans la nécessité de suivre le conseil de Hassan.

— Au nom de Dieu, mon père! quel conseil peut avoir donné ce misérable? s'écria Frédéric en proie aux plus sinistres appréhensions.

— Il faut, répondit Théodore en faisant

des efforts pour parler d'un ton assuré, il faut fermer la bouche pour toujours à cet importun bavard.

— Non, mon père! s'écria le jeune homme en embrassant ses genoux; si vous comptez votre honneur pour quelque chose, si vous avez quelque tendresse pour votre fils, ne vous rendez point coupable d'une pareille atrocité qui attirerait sur notre bonne cause la malédiction d'en haut.

— La liberté de la Corse mise dans la balance avec la vie d'un juif! dit Théodore en appuyant sur ce dernier mot avec l'intonation du mépris.

— Il n'est pas ici seulement question de la vie d'un homme, continua Frédéric; dans les combats que j'ai livrés pour votre cause, j'en ai tué nombre de ma main; des milliers de cadavres jonchent les champs où j'ai commandé vos troupes; mais je ne puis consentir à ce que vous fassiez périr ce juif. C'est son devoir qui l'a conduit ici; il ne demande que ce qu'il est en droit d'exiger, l'accomplissement de

votre parole royale. L'assassiner, ce serait mériter plus d'exécration que tous les bourreaux de Gênes !

Théodore, ébranlé, regarda son fils avec une profonde émotion : —Mon brave Frédéric ! lui dit-il, va porter contre-ordre à Hassan.

Celui-ci vola au cachot dans lequel on avait déjà traîné le malheureux israélite. —Le subrécargue a sa grâce ! s'écria-t-il à Hassan, qu'il trouva avec les deux autres Tunisiens.

—Il est trop tard, altesse ! répondit Hassan en indiquant de la main le cachot où le juif que l'on avait déjà étranglé, était couché sans vie.

Frédéric ne se connaissant plus, saisit le poignard que portait à sa ceinture le scélérat qui le regardait avec un sourire ironique : -- Monstre, s'écria-t-il, tu ne recruteras plus d'âmes pour Satan ! Il lui perça le cœur avec son propre fer, et lança son cadavre sur celui de sa victime.

— Malheureux ! qu'as-tu fait ! s'écria

Théodore qui le suivait : dans ton enthousiasme insensé tu as détruit l'unique, le dernier moyen qui me restait de sauver la Corse. Tu as donné la mort au favori de mon allié, tu as fait du plus fidèle de mes amis mon ennemi le plus implacable. Fuis avant que ma colère ne t'atteigne, avant que je ne souille mes mains de mon propre sang ! Que mes yeux ne te revoyent jamais !

Dans le désespoir de sa douleur filiale, Frédéric prit la main de Théodore, en s'écriant : — O mon père infortuné ! je m'éloigne de vous pour toujours, car je ne saurais soutenir plus long-temps le spectacle qui s'offre à mes yeux ! Puisse l'Éternel vous pardonner le crime dont vous avez souillé votre âme !

Il s'éloigna d'un pas précipité. Théodore contemplait d'un œil morne les deux cadavres, et déchiré par les remords, il s'écria avec l'accent du désespoir : — Maintenant tout est perdu !

Tout était perdu en effet. Une tentative

que fit le roi pour reprendre Porto-Vecchio, à l'aide du chevalier Sunini, échoua complètement.

Un capitaine de vaisseau allemand, gagné par l'or des Vénitiens, avait conçu le dessein de mettre le feu au vaisseau de Théodore; mais celui-ci, averti par un espion, le prévint et le fit empaler sur la grève de Sarraco, selon l'usage de ses alliés les Tunisiens. Puis, craignant de nouvelles trahisons, il quitta la Corse pour toujours, et le bruit qui ne tarda pas à se répandre qu'il avait été arrêté à Naples, hâta la reddition de Sarraco.

Frédéric, environné de dangers et en proie aux plus cuisans chagrins, errait dans les montagnes de la Corse, semblable à un spectre à qui un maléfice interdit tout repos. Bientôt une troupe de patriotes les plus dévoués se rassembla autour de lui, et comme il n'existait plus d'armée corse depuis que Giafferi et Paoli avaient quitté l'île, il fut forcé de se borner à faire la guerre aux Français à la manière des

guerillas espagnoles ; ce qui causa des maux infinis au pays, sans amener aucun résultat.

Le prince royal de Corse errait comme un nomade dans les gorges impraticables des montagnes, avec ses compagnons qui s'étaient donné à eux-mêmes le nom de *derniers des Corses*. Le jour, lorsque sa chasse se trouvait insuffisante pour la nourrir, la horde infortunée enlevait au péril de sa vie dans les villages qui tenaient pour les Génois, les choses nécessaires pour satisfaire ses besoins les plus pressans. La nuit, elle sommeillait dans les cavernes, et bientôt la vie devint un fardeau pour tous ceux qui la composaient.

La Providence amena leur délivrance par l'excès même du danger. Après une nuit qu'il avait passée dans les plus tristes réflexions, Frédéric était couché devant sa caverne. Ses compagnons s'étaient dispersés pour se livrer à la chasse. Dans son apathie il jouait avec un joli muf-

folo * qui, plus fidèle que la nation corse, ne l'avait pas abandonné. Tout-à-coup ses deux sentinelles, deux énormes dogues corses s'élancèrent vers le bois en aboyant; Frédéric arma aussitôt sa carabine; en ce moment parut un officier français qui, agitant un mouchoir blanc, lui cria de toutes ses forces, qu'il venait en parlementaire.

Frédéric le regarda fixement, se frotta les yeux, et reconnut, à son grand étonnement, le comte de Trévoux.

— Oui, c'est moi, mon cher cousin, répondit celui-ci en l'embrassant cordialement. Il faut vous rendre service malgré vous; sans cela vous périssiez dans votre entêtement, qu'il vous plaît d'appeler une conduite conséquente.

— Comment vous trouvez-vous sous cet habit? lui dit Frédéric en jetant un

* Bélier sauvage, qui au rapport des voyageurs est très susceptible d'attachement pour ceux qui se donnent la peine de l'apprivoiser.

(*Le Tr.*)

coup-d'œil sur l'uniforme de capitaine français dont il était vêtu.

— Bah! reprit Trévoux, j'avais quitté cet habit pour aller passer le carnaval en Corse. J'ai fait honneur au masque que j'avais pris; j'ai bu, je me suis battu, j'ai fait l'amour, comme il convient à un prince du sang. Les Génois sont venus éteindre les bougies, et moi j'ai repris mon ancien costume; et à propos, car me voici en état de rendre service à mon bon cousin, en lui faisant quitter les bruyères et la triste société des renards et des ours.

— Je vous rends grâces de vos intentions, comte de Trévoux, dit Frédéric en le repoussant, mais je ne saurais en profiter.

— Toujours le même! reprit Trévoux en riant; mais je suis trop habitué à vos manières pour m'en formaliser. J'ai la rage, moi, de contribuer à rendre toute la Corse heureuse, de gré ou de force, et je ne dois pas souffrir que vous fassiez exception. Ainsi acceptez de bonne grâce

la capitulation que je vous offre; j'ai eu maille à partir avec ce terrible Maillebois, pour obtenir de lui la permission de faire cette démarche: voyez si vous pouvez reculer !

Frédéric se retourna, et vit son bivouac cerné par des soldats français.

Frédéric appuya sa carabine sur son pied, et appliquant le bout de la baguette sur la détente, il s'écria d'un ton ferme :

— La France nous accorde-t-elle libre sortie à moi et à mes gens, et nous permet-elle de nous embarquer pour Livourne?

— Accordé! s'écria Trévoux.

Les grenadiers déposèrent leurs armes, et les gens de Frédéric, qui étaient successivement arrivés, se trouvèrent fort satisfaits de la capitulation honorable qu'on leur accordait. Le fruit de leur chasse, joint aux provisions des soldats, fournit un repas dont les Français et les Corses prirent gaîment leur part.

— Eh! bien, s'écria Trévoux en présentant une coupe à Frédéric, bannissez les

fâcheux souvenirs et la haine, et surtout ne me regardez pas d'un air si sombre. Après tout, c'est à moi que vous devez la vie; et si vous n'êtes plus Auguste, je ne suis pas un Cinna.

—Comte, reprit Frédéric en repoussant la coupe, si je vous dois de la reconnaissance, ce n'est pas d'avoir sauvé ma vie, mais celle de mes fidèles compagnons : pour moi, je n'ai plus rien à attendre du sort, rien à espérer.

Le comte le regarda d'un air de compassion, et vida tranquillement la coupe qu'il venait de lui présenter.

CHAPITRE XXVIII.

Les cloches étaient ébranlées, l'orgue retentissait dans la vaste cathédrale de Livourne, l'encens fumait, les cierges étincelaient sur les autels, et la foule du peuple y affluait en flots pressés.

Un marchand d'images avait établi devant l'église sa boutique ambulante, et offrait, d'une voix de stentor, à la foule, les images grotesques des saints, celles du dey d'Alger, du roi de France, du doge de Gènes et du roi d'Été, à cinq soldi la pièce.

— Le roi d'Été! répéta les yeux étincelans et en s'approchant de lui un jeune

homme pâle, enveloppé dans un mauvais manteau gris.

— Ou le roi Théodore, répondit le marchand qui l'avait entendu; Théodore, soi-disant baron de Neuhof, prétendant de Corse, appelé, d'après la durée de son règne, *le roi d'Été*, autrement *le roi des nèfles*.

— Chien! s'écria le jeune homme, et il renversa d'un coup de pied le marchand et son échoppe.

Mille bras s'élevèrent pour le défendre, mille autres pour soutenir l'agresseur, et les droits de Théodore au trône de Corse allaient être décidés par une bataille générale, lorsque des soldats toscans et des grenadiers français dispersèrent les combattans à coups de crosse, pour faire place à une file de brillans carrosses qui s'acheminaient lentement vers l'église.

— Quel saint fête-t-on avec tant de pompe? demanda le manteau gris à son voisin.

— C'est un mariage, répondit celui-ci; la belle duchesse de Frescobaldi épouse

aujourd'hui le marquis de Maillebois, général français qui commande en Corse.

— Oh ! rage ! s'écria Frédéric en s'appuyant contre un pilier du portail.

La première voiture s'arrêta; le marquis, vêtu d'un riche uniforme, et décoré des rubans de plusieurs ordres, s'élança légèrement et offrit galamment sa main à la belle Olympia : le couple s'achemina fièrement vers l'église.

L'homme au manteau gris revint à la vie, comme frappé d'une commotion électrique. Il se précipita au-devant de la duchesse, et en ouvrant le manteau qui cachait son visage, il s'écria : — Olympia, me reconnais-tu?

Celle-ci le regarda d'un air inquiet, et tomba dans les bras de son fiancé, pâle et agitée.

— Dieu soit loué! s'écria Frédéric, son cœur a parlé.

— Cette insolence mérite châtiment! s'écria Maillebois en portant la main à son épée.

— C'est un aliéné, dit en balbutiant Olympia, à qui l'excès même de son émotion donnait quelques forces.

— Olympia, reprit le jeune homme en s'approchant plus près d'elle, je n'ai point encore perdu la raison, mais je pourrais la perdre si tu étais assez perfide pour oublier tes sermens. Vois, tes vœux sont exaucés, rien n'égale ma misère; errant, fugitif, j'envie le sort du pâtre corse qui vit paisible sur les rochers. Le moment est arrivé de remplir ta parole; viens tenir tes promesses, je t'attends.

— Duchesse, dit Maillebois étonné, les paroles de ce jeune homme ne sont pas celles d'un insensé; et le trouble où je vous vois, doit me faire craindre qu'elles n'aient un sens trop réel.

— Maintenant je le reconnais ce malheureux! s'écria Olympia dont la honte venait de se changer en colère; c'est le prince d'Été, dont j'ai si long-temps éprouvé les persécutions, et qui m'a forcée de fuir la Corse pour échapper à son fol amour!

Frédéric regarda fixement la belle Olympia, et ne voyant sur son visage que l'expression d'une ironie amère et d'un profond mépris, il tomba sur le pavé sans proférer une parole; et la noble fiancée, passant près de lui, entra dans l'église d'un air triomphant.

Le brillant couple, suivi d'un cortège de seigneurs chamarrés de plaques et de rubans, s'achemina lentement vers l'autel. L'évêque, en habits pontificaux, les attendait pour les unir. Déjà les époux s'agenouillaient devant le prélat, déjà celui-ci levait la main pour les bénir, lorsqu'une voix perçante se fit entendre dans la foule, et une vieille femme, couverte de haillons, se frayant un passage à travers les flots du peuple, se précipita au-devant d'Olympia. — C'est elle! s'écria l'affreuse vieille en pleurant et en riant tout à-la-fois; c'est elle! c'est ma petite-fille! et elle pressait les mains d'albâtre de la duchesse contre son cœur et contre sa bouche.

Les illustres conviés se regardèrent avec

étonnement, et des murmures proférés à demi-voix se firent entendre dans la foule.

— Tous les fous de Livourne se sont donc donné le mot pour venir troubler mon mariage! s'écria Maillebois avec colère, et il se disposa à repousser l'importune créature.

Mais celle-ci s'attacha à Olympia avec fureur. — Est-ce parce que je n'ai pas mes habits de noces, que tu ne veux pas reconnaître ta grand'mère? s'écria-t-elle. Je viens d'un château où l'on a logé tous les gens sensés de Livourne, afin qu'ils ne gênent pas les fous qui se promènent dans la ville, et j'ai toute ma tête; sinon, comment aurais-je pu te reconnaître, ma chère petite-fille? toi que je n'ai pas vue depuis tant d'années!

— Sur mon honneur, duchesse, s'écria Maillebois, le cercle de vos amis de cœur et de vos proches parens, s'il ne devient pas plus brillant, s'étend du moins de moment en moment.

— Que Dieu me punisse si je connais

ce monstre! reprit Olympia en se tordant les mains.

—Tu ne me connais pas? Eh! bien, je te connais, moi, mon petit cœur, dit la vieille en roulant ses yeux hagards. Ecoutez bien tous, vous qui n'attendez que le moment de me chasser. Il y a vingt ans, ma fille Thermutis venait de mourir en couches dans un bois voisin; je portais sur mon dos son enfant âgé d'une semaine, et j'allais demander mon pain de villa en villa comme une pauvre Bohémienne. Un jour, je me trouvai près du jardin de la fière comtesse de Brienne, et ce fut à elle-même que je m'adressai. La riche princesse, loin d'avoir pitié de ma misère, m'ordonna de m'éloigner, me menaçant de me faire fouetter si je repassais sur ses domaines. Le grand Dieu, là-haut, a donné un aiguillon même au plus petit insecte: je jurai de me venger, et Wlaska tient ses sermens. La nourrice promenait dans le jardin l'enfant de la comtesse. Je la guettai, elle s'endormit; et moi, m'emparant aussi-

tôt de la petite comtesse, j'enveloppai la petite Alma dans ses magnifiques langes, et je la mis dans les bras de la nourrice. La jeune comtesse de Brienne fut portée par une petite fille de ma horde à notre bivouac, et j'attendis dans un taillis le réveil de la nourrice. Elle examina ma petite Alma d'un air de doute; mais comment eût-elle deviné ce qui venait de se passer, et même l'eût-elle soupçonné! il eût fallu se taire, car l'orgueilleuse famille lui eût fait payer de sa vie son imprudence. Je rôdai encore pendant quelques jours autour de la villa, pour voir ce que devenait ma petite Alma, et le hasard, ce protecteur des Bohémiens, me la fit rencontrer plusieurs fois. Il y eut, peu de temps après, une fête où la comtesse s'échauffa dans une danse italienne, et gagna une maladie mortelle. Au moment de sa mort, elle se fit apporter la petite Alma et lui donna sa bénédiction comme à sa fille.....

— Sainte Vierge! protége-moi, s'écria Olympia au désespoir, en joignant les mains

vers Maillebois qui s'était éloigné de quelques pas et écoutait avec attention, ainsi que les autres assistans.

La Bohémienne, placée sur une des tombes de l'église, un rosaire à la main, l'œil enflammé et dans une attitude pittoresque, semblait une prophétesse évoquant les mânes. Il se fit un moment de silence, pendant lequel elle paraissait occupée à rassembler ses idées; enfin elle continua.

— Je ne sais comment je me suis trouvée renfermée dans le château de Livourne....; j'oublie tant de choses.... Mais quand je t'ai vue passer dans toute ta gloire, j'ai cru voir ma fille Thermutis le jour où elle cassa une cruche avec Horra*. Regarde son portrait, le voici; c'est l'ouvrage de ton père; c'était un habile peintre qui, par amour pour elle, voulut

* Les amans bohémiens cassent une cruche, et se font promesse de vivre ensemble autant de jours qu'il se trouve de fragmens.

(*Le Trad.*)

partager pendant quelque temps la vie nomade de notre horde.

Le marquis jeta un regard sur le portrait, et le fit voir à quelques seigneurs.

—Regarde bien, ma fille! s'écria Wlaska d'un air égaré, dépouille-le de son costume national, donne-lui ta parure, et tu verras qu'il te ressemble comme un ibis ressemble à l'autre; mais ma Thermutis avait un cœur sincère, et toi, tu es fière et dédaigneuse, tu refuses de reconnaître ta bonne aïeule qui t'a mise au faîte de la fortune. Mais je n'en suis pas moins ta grand'mère. Oui, je suis ta grand'mère, oui je le suis, dussent ton fiancé et ses parens en crever de dépit! Si ce portrait n'est pas une preuve suffisante, voici le rosaire qui était suspendu au cou de l'enfant de la comtesse, au moment où je l'échangeai; de cette enfant qui, dans nos bivouacs, au milieu de notre horde, est devenue une jeune fille charmante. Ah! si dans ce moment elle était à ta place, il y a long-temps qu'emportée par la recon-

naissance, elle se serait précipitée dans mes bras. Aussi Alma me sera toujours chère. Quant à toi,... la vieille perdit connaissance, et la défaillance qui l'assoupit arrêta, sur ses lèvres livides, les malédictions qu'elle allait proférer contre son sang.

Maillebois s'élança vers elle, arracha de sa main le portrait et le rosaire, et les contemplait d'un regard attentif, lorsque les gardiens de l'hospice des aliénés, qui avaient déjà cherché depuis long-temps la folle qui s'était échappée de leurs mains, parurent enfin et l'emmenèrent avec eux.

—Il faut, madame, dit Maillebois d'un ton poliment ironique, convenir au moins de deux faits, de la ressemblance de vos traits avec ceux de ce portrait qui est frappante; et de l'existence des armoiries de la maison de Brienne sur la médaille du rosaire: vous l'avouerez, on peut supposer qu'une aliénée ébruite des faits qui sont à sa connaissance, mais il est rare qu'elle en invente. Permettez donc, madame, que nous

remettions la cérémonie jusqu'au moment où les doutes que les singuliers évènemens de ce jour ont dû faire naître en moi seront complètement éclaircis.

Maillebois fit une légère inclination à Olympia, et sortit de l'église. Les murmures du peuple, n'étant plus contenus par la présence du redoutable général, augmentèrent bientôt, sans respect pour le lieu sacré où ils se trouvaient. Les assistans firent des sarcasmes propres à déchirer, de la manière la plus cruelle, le cœur de l'infortunée fiancée. Les nobles conviés se dispersèrent dans la foule en chuchotant quelques paroles, et la pauvre Olympia, abandonnée, trouva à peine la force de s'éloigner de l'autel où elle venait de se rendre accompagnée de l'élite de la noblesse de l'île.

CHAPITRE XXIX.

Frédéric resta plusieurs mois plongé dans un affreux délire. Lorsque enfin le premier éclair de raison vint luire dans son âme, il se trouva dans un vaste dortoir. Près de son lit, étaient assis un officier et une religieuse.

— Où suis-je? demanda-t-il d'une voix éteinte.

—Dans l'hôpital des Bains de Livourne, lui répondit l'infirmier qui l'aida à se mettre sur son séant.

—Oh! décrets éternels du destin! s'écria le jeune homme en levant les yeux vers le ciel : c'est ici que naguère gisait mon

père après avoir vu tous ses plans renversés; c'est ici que languit maintenant son fils, dépouillé de toutes les illusions qui l'entouraient!

— Dieu soit loué! s'écria l'officier, il a recouvré sa mémoire.

— Après Dieu, monsieur le colonel, dit l'infirmier, c'est à cette pieuse novice du couvent de Sainte-Madelaine que ce malade doit sa guérison. Elle s'est jetée aux pieds de monseigneur l'évêque, afin d'obtenir de lui les dispenses nécessaires pour qu'il lui fût permis de donner ses soins à ce jeune malade, et elle n'a pas eu de repos qu'elle n'en eût obtenu l'autorisation. Le jour comme la nuit, elle s'est vouée sans relâche à ce soin si pénible et si dangereux, et son zèle ne s'est pas démenti un instant.

Pendant que l'infirmier parlait ainsi, Frédéric fixait sur la religieuse des regards où se peignaient tout à-la fois l'anxiété et la joie. L'officier, cherchant à faire diversion à l'émotion qu'il éprouvait, saisit sa main

et lui demanda, me reconnaissez-vous, don Fédérigo?

— C'est vous, mon ami, don Giafferi, répliqua celui-ci attendri, et c'est toi Alma...! Je te revois donc, s'écria-t-il en se mettant sur son séant, et en attachant ses regards sur la religieuse qui cherchait en vain à cacher les larmes que lui faisait verser la joie.

— Pauvre Frédéric! dit-elle en sanglottant et en pressant la main du jeune homme sur son cœur, dont les battemens précipités soulevaient son voile.

— Tu n'a pas prononcé encore ton fatal vœu? dit Frédéric; ah! dis-le moi de grâce...

—Non, répondit-elle en balbutiant, pas encore...

— Je le sens! s'écria alors Frédéric en s'adressant à Giafferi, la joie que j'éprouve doit me donner la mort, ou me rendre la santé; je vous conjure donc d'employer la considération dont vous jouissez, pour qu'à l'heure même, un prêtre unisse, par

les bénédictions de l'église, ma main à celle de cet être angélique!

— Au nom du ciel! s'écria l'aimable fille, effrayée de voir s'accomplir d'une manière si inattendue son vœu le plus ardent et le plus secret.

— Ah! de grâce, joins tes prières aux miennes, Alma; consens à mon bonheur, à ma dernière joie peut-être...! dit Frédéric d'une voix faible.

— Frédéric, s'écria-t-elle en tombant à genoux devant son lit: je suis à toi pour la vie et dans l'éternité!

— C'en est trop pour mon cœur affaibli par tant de souffrances, dit Frédéric d'une voix presque éteinte; mais si je meurs dans ce moment, je meurs d'une mort digne d'envie!

Ses yeux se fermèrent et il retomba sans connaissance. Lorsqu'il reprit l'usage de ses sens, ses premiers regards rencontrèrent les personnes qui lui étaient si chères et qui se trouvaient auprès de son lit avec un prêtre. Le médecin de l'hospice

tenait sa main, et félicitait ses amis de l'heureuse crise qu'il venait d'éprouver.

— Unissez-nous! s'écria Frédéric. C'est à cette place où j'ai tant souffert, où cet être angélique m'a prodigué tant de soins, que je veux voir ma main unie à la sienne!

Le prêtre remplit ses fonctions, et Giafferi conduisit le jeune couple à son ancien logement dans la maison de l'honnête Bondelli, que les malheurs de sa patrie avaient privé de son ancienne gaîté. Lorsqu'il aperçut Frédéric, il ne put s'empêcher de verser quelques larmes, et le traitant d'altesse, il lui exprima toute la douleur qu'il ressentait de le revoir en cet état.

—Paix, paix, mon vieil ami! lui répliqua Frédéric, ce titre ne convient point à ma fortune actuelle; je l'ai laissé en Corse. Si tu restes l'ami de Frédéric de Neuhof, c'est le seul titre qu'il te priera de lui donner.

— Dieu ne l'a pas voulu! reprit Bon-

delli en s'efforçant de se donner à lui-même des consolations. Peut-être qu'un jour l'insolente république portera elle-même les fers qu'elle rive maintenant à la Corse. Puissent un jour les doges, les procureurs, et toutes les sangsues qui nous dévorent, recevoir la récompense qu'ils méritent!

— Qu'est devenue Wlaska? demanda Frédéric, lorsqu'il se vit seul avec Giafferi et Alma.

— Je ne l'avais pas revue depuis le moment où j'étais entrée dans le couvent comme novice; mais il y a sept semaines qu'elle fut conduite dans ce couvent même, par les ordres du gouverneur, pour y recevoir les soins que demandait l'état où elle se trouvait. Le bruit courut dans la ville qu'elle avait semé la division entre deux illustres maisons, et qu'on la forcerait de prendre le voile pour se soustraire à la punition qu'elle avait méritée. Mais lorsqu'on l'amena au couvent, la mort semblait déjà s'être emparée d'elle. Elle

avait le cœur oppressé par de violens chagrins, et tenait les propos les plus incohérens. A l'en croire, elle pouvait m'élever au faîte des grandeurs; mais, ajoutait-elle : « Que j'emporte mon secret dans le tombeau; mieux vaut que tu continues de vivre dans l'obscurité, et que tu restes bonne. » Elle parlait aussi beaucoup de vous; elle vous devait, disait-elle, une éternelle reconnaissance, parce que la crainte que vous lui avez inspirée l'avait fait renoncer aux voies de la perdition, et l'avait conduite dans le chemin de la pénitence. Elle n'a jamais voulu m'avouer ce qu'elle entendait par là. Mais si c'était une aussi grande pécheresse qu'elle s'accusait elle-même de l'être, son sincère repentir doit l'avoir réconciliée avec le ciel.

— Laissons reposer les morts, dit Giafferi, ne livrons pas le convalescent à de tristes pensées, et occupons-nous des soins de cette vie terrestre. Le rêve de la liberté de la Corse, de la couronne de Corse, est évanoui. C'est le cœur déchiré

que nous nous sommes arrachés l'un et l'autre de cette île infortunée, qui manque de l'énergie nécessaire pour assurer son indépendance. Don Fédérigo, vous avez fait de votre aimable garde-malade une baronne de Neuhof; mais les créanciers et les parens de votre père se sont partagé votre baronnie située en Westphalie; veuillez donc accepter de la main d'un ancien et fidèle serviteur, ce qu'il peut vous offrir en ce moment. Depuis que les forces réunies de Gênes et de la France m'ont forcé de m'éloigner de la Corse, je suis colonel au service de Naples, grade que je dois à la réputation que je me suis acquise dans les armes. Lorsque j'appris par la fidèle et honnête Alma que vous vous trouviez à Livourne, je demandai une audience secrète au roi de Naples, qui m'honore d'une faveur toute particulière. Ce brevet de colonel dans la garde, est le résultat de mon entrevue avec sa majesté: il vous garantit de toute persécution de la part des Génois, et vous assure une honorable exis-

tence dans le royaume de Naples, qui est un paradis terrestre.

Je reconnais bien là l'active sollicitude d'un véritable ami! s'écria Frédéric en embrassant Giafferi et le serrant sur son cœur.

Alma l'embrassa à son tour, et Frédéric s'écria avec allégresse : — Je possède une épouse fidèle et un ami éprouvé ! que manque-t-il à mon bonheur. Ah! si mon père était heureux, je préférerais mon sort à celui qui m'attendait sous le diadème ensanglanté de la Corse.

CHAPITRE XXX.

Dans l'été de l'année 1757, Frédéric baron de Neuhof, général au service de Naples, et chevalier de l'ordre de Saint-Janvier, était assis devant sa villa, à l'ombre des orangers, avec l'aimable Alma, que le temps n'avait point flétrie.

Son fils aîné, qu'il avait appelé Théodore, du nom de son infortuné père, vint annoncer un étranger d'un extérieur bizarre, qui venait d'arriver d'Allemagne, et qui demandait à parler en particulier à Frédéric. Animé du doux espoir de revoir enfin, après tant d'années, son père, sur le sort duquel il s'était inutilement

efforcé de recueillir des renseignemens, Frédéric courut au-devant de l'étranger. Il vit paraître un petit homme desséché, vêtu d'un surtout gris, dont les poches étaient remplies de plantes qu'il venait de cueillir et de minéraux qu'il aviat ramassés sur la route. De l'une d'elles, sortait l'extrémité d'une lunette d'approche; ses yeux étaient armés de besicles; son bonnet de drap blanc était hérissé d'insectes de toute espèce, piqués par des épingles, et il portait sous ses bras un baromètre et quelques classiques. C'est ainsi costumé et armé qu'il se plaça devant le général auquel il adressa, d'un ton grave, ces vers de Shakspeare :

The grave, great teacher, to a level brings
Heroes and beggars, galleyslaves and kings.

— C'est Wachtendonk; je le reconnais à sa rage de faire des citations! s'écria Frédéric en s'avançant pour embrasser cordialement son ancien camarade d'université.

Le petit homme poussa un grand cri et esquiva comme il le put cette brusque accolade qui menaçait d'une inévitable ruine ses armes et son bagage scientifiques; mais, après avoir déposé sur le parquet ces objets précieux et pris place auprès du général sur un sopha, il présenta la main à celui-ci, et lui dit, avec le ton d'une urbanité vraiment attique: —*Si vales, benè est, ego valeo*, c'est-à-dire que j'ai vieilli tout doucement comme toi.

— Mon pauvre camarade! lui dit Frédéric du ton de l'intérêt, nous sommes du même âge, il est vrai, mais l'on te prendrait pour mon grand-oncle.

— Bah! tu parles là de *allotriis externis*, dit Wachtendonk avec humeur; tu tiens à ces misères, c'est ton faible; mais je parle, moi, du bien-être intérieur et intellectuel, et ce bien-être là doit augmenter à mesure que la sphère de nos connaissances s'étend. Or, *Deo favente*, je n'ai pas laissé que de m'instruire, et je m'inquiète peu si le feu sacré a un peu desséché l'enveloppe.

— Mais que fais-tu donc, à proprement parler, dans ce monde? demanda Frédéric.

— Un *præfectus prætorio* napolitain dirait: *Niente!* répliqua Wachtendonk, car, pour vous autres héros, ce qui ne se rattache pas aux boucheries qui vous plaisent, n'est rien pour vous. Une assez riche succession, que j'ai recueillie après la mort de l'un de mes oncles, m'a permis de me livrer à ma passion dominante. N'ayant brigué aucune place, je suis resté ce que j'étais, ce que je suis, monsieur le baron de Wachtendonk tout court. C'est en cette qualité que je voyage depuis vingt ans, pour étudier avec fruit, pour convertir, pour ainsi dire, en suc et en sang, *in succum et sanguinem*, tout ce que la nature et l'art offrent de remarquable, et pour recueillir en passant des monumens propres à commenter les auteurs grecs et romains. Dans le courant de cette année, je compte couler à fond la virginale Europe *, assise sur son

* Allusion à une géographie allemande de *Caras*, en

taureau ; mais j'ignore si je mettrai ensuite le pied sur la vaste Asie qui forme, selon notre savant Curas, la queue de sa robe ; ou bien, si, déployant mes voiles au vent, je naviguerai vers l'Amérique ou la triangulaire Afrique, aussi sauvage que ses habitans.

— As-tu déjà été en Corse? lui demanda Frédéric en soupirant.

— J'en reviens dans ce moment, répondit Wachtendonk : elle offre un triste aspect. Les Génois, comme les Français, ont bien maltraité cette malheureuse île. La république a été jusqu'à proposer au marquis de Maillebois d'emmener quelques milliers de Corses pour les employer à peupler les colonies que la France possède dans d'autres parties du monde; mais les Français eux-mêmes trouvèrent cette mesure épouvantable, et Jaussin, ce grand

usage dans les écoles du temps de Wachtendonk. La description de l'Europe, qui s'y trouve commence ainsi : « L'Europe a la forme d'une vierge assise ; sa fontange est le Portugal, etc. »

(*Le Trad.*)

flagorneur des Génois, dit même à ce propos : « Il semblait par là qu'ils auraient été contens des seuls rochers de Corse, sans sujets ». Quant à moi, mu en partie par l'ancienne amitié qui m'attache à toi, inspiré de l'autre par la noble indignation dont me remplit la conduite de l'infâme république, j'ai mis au jour un petit traité dont le doge de Gênes ne fera pas lecture dans son salon. Il est intitulé : *Genua pessima Cyrni noverca*, Gênes, l'atroce marâtre de la Corse; et il porte pour devise ces paroles de Galgacus, que, selon Tacite, ce fameux thanes écossais proféra dans le discours qu'il prononça contre les Romains sur les monts Grampianiens : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant* *. Mais, comme je te le disais, les Corses se battent avec les Génois et entre eux. Ils ne sont d'accord que sur un point, c'est qu'ils ne veulent plus de ton père pour leur roi.

* Lorsqu'ils ont fait d'un pays une solitude, ils croient y avoir établi la paix.

(*Le Trad.*)

— Je le sais, dit Frédéric blessé : j'ai été informé de la malheureuse tentative qu'il a encore faite, et depuis je n'ai plus entendu parler de lui.

— Maintenant, le général Pasquale di Paoli est leur Messie, continua Wachtendonk ; c'est essentiellement un homme du peuple, mais il les trompera *me Hercle* ! Au moment où l'on s'y attendra le moins, il passera le Rubicon, et je pense qu'il n'est en peine que de savoir si c'est à l'Angleterre ou à la France qu'il vendra sa patrie. Quand les choses en seront venues là, on pourra dire aux bons Corses, avec ce plaisant de Molierius : « Tu l'as voulu, Georges Dandin » ! car c'est bien à leur propre folie qu'ils sont redevables de la plupart des maux qui les accablent, et tout comme les furibonds Hussites de la Bohême ne peuvent être domptés que par les Hussites eux-mêmes ; ainsi la sérénissime république de Gênes eût bien pu s'en remettre aux Corses du soin de s'entre-déchirer de leurs propres mains : c'eût été le

plus court moyen de venir à bout d'eux.

—Tu es peut-être venu ici par Livourne? lui demanda Frédéric en cherchant à cacher sous un air d'indifférence le violent desir qu'il éprouvait d'apprendre des nouvelles d'Olympia.

—*Omninò*, sans doute, répondit Wachtendonk, et, dans le couvent de sainte Madeleine de cette ville, j'ai assisté à un *actum* fort solennel. J'y ai vu prendre le voile à une dame d'une des premières familles de Florence, à une certaine duchesse de Frescobaldi que tu dois connaître, du moins de réputation, attendu que quelques-unes de ses terres sont situées en Corse.

— Continue, lui dit Frédéric sans tenir aucun compte de son interpellation.

— Cette duchesse Frescobaldi s'était fiancée, il y a longues années, avec le Ponce-Pilate de la Corse, avec le marquis de Maillebois, et la bénédiction du mariage allait avoir lieu lorsque l'on suscita un *dubium* contre la légitimité de la naissance

de la future. Le marquis, fier comme Capulet, fit un écart; cela causa un grand éclat, à la suite duquel la famille de la duchesse lui intenta un procès. Comme la fortune et le crédit des deux parties tenaient à-peu-pres la balance égale, ce procès, selon les règles reçues dans le sanctuaire de Thémis, durait depuis une quinzaine d'années ; déjà chacune des parties l'avait gagné et perdu à son tour. Enfin, le parlement de Paris condamna le marquis à faire, par un mariage, une réparation solennelle à l'honneur outragé de la duchesse. Le roi avait parlé, le marquis obéit *nolens, volens*. La duchesse fut publiquement mariée; mais, un moment après la cérémonie, elle fit ses adieux à son époux pour la vie, et, en vertu de dispenses qu'elle avait secrètement obtenues du saint-père, elle fit le vœu d'une chasteté éternelle.

— Voilà ce qu'on devait attendre d'elle, s'écria Frédéric profondément affecté. Son cœur n'était qu'égaré. Puisse-t-elle retrouver le repos dans sa retraite, et per-

dre le souvenir de toutes les souffrances qu'elle m'a fait endurer !

— Ah ! dit Wachtendonk avec curiosité, il paraît que tu as des renseignemens particuliers sur la duchesse.

— Tu as aussi été en Angleterre ? lui demanda Frédéric, pour se dispenser de lui répondre. S'il faut en croire des bruits vagues, mon père y a fait un séjour.

— J'ai vu une singulière épitaphe dans l'église de Sainte-Anne à Westminster, répondit gravement le baron. Je l'ai copiée, et je t'en ai cité un passage dans l'allocution que je t'ai adressée en te saluant : ce devait être pour toi un *mane tekel*, mais tu ne parais pas l'avoir compris ; je vais donc te la traduire.....

Dans ce moment, Alma entra dans la salle. L'impétueux Théodore et deux aimables filles la précédaient en sautant, chargés de vin et de fruits destinés à rafraîchir le vieux camarade de Frédéric : le dernier gage de son amour reposait dans les bras de sa mère.

— Ma femme et mes enfans, dit Frédéric en présentant Alma à Wachtendonk.

— Ah! s'écria celui-ci, mais c'est là, si je ne me trompe, une ancienne connaissance : son aspect me rappelle que j'ai eu aussi l'intention de prendre femme, *ducere uxorem et procreare sobolem.* Les occupations dont j'ai toujours été accablé, ne me l'ont pas permis; toujours quelque obstacle est venu se mettre à la traverse, et peut-être que maintenant il serait trop tard.

—Cette épitaphe, mon ami! lui dit Frédéric, après qu'Alma eut pris place avec ses enfans qui grimpaient de tous côtés sur ses genoux.

— Je me sens affligé, reprit Wachtendonk, de te la rapporter au moment où tu sembles jouir d'un bonheur si tranquille; mais ce que tu devais prévoir depuis long-temps ne peut pas, *meo voto,* te causer une douleur trop accablante.

— Wachtendonk, s'écria le général en proie à l'impatience la plus vive; mon cher ami, mon vieux camarade, ne me tiens

pas plus long-temps en suspens; hâte-toi de m'annoncer ce que tu as à m'apprendre!

Wachtendonk ouvrit son porte-feuille et lut:

« Sous cette pierre gît Théodore, roi de Corse. Il « mourut dans cette paroisse le 11 décembre 1756, peu « de temps après être sorti de la prison du banc du roi, « où il était détenu selon la teneur du bill sur les débiteurs « insolvables, et en vertu de l'acte par lequel il avait « cédé son royaume de Corse à ses créanciers. — Le tom- « beau de ce grand maître rend égaux les héros et les men- « dians, les galériens et les rois. — Théodore apprit cette « rude leçon. Le destin la lui fit connaître avant qu'il « descendît dans la tombe : il lui donna un royaume et « lui refusa du pain. »

Frédéric cacha ses yeux, inondés de larmes, dans le sein de son épouse éplorée. Ses enfans, auxquels il avait appris à aimer leur aïeul qu'ils n'avaient jamais vu, se suspendirent à son cou en sanglottant. Wachtendonk lui-même, dont les traits desséchés semblaient avoir désappris de pleurer comme de rire, laissa tomber une larme dans la coupe qu'il portait à ses lèvres pour cacher son émotion, et dit à

l'ami de sa jeunesse : — Après avoir essuyé des tempêtes sans nombre, le nautonnier est entré dans le port. Qu'il y vive tranquille et heureux !

NOTE.

Les universités allemandes ont conservé, comme celles de l'Angleterre, les anciens usages : les étudians y sont divisés par associations qui se nomment des chefs sous le nom de *seniores*, et ceux-ci jouent un grand rôle dans toutes les affaires de l'université, particulièrement dans les rixes et dans les duels qui sont très fréquens. Ces combats doivent, selon les usages établis par les étudians, avoir lieu à la *pointe défendue ;* et frapper autrement son adversaire que du tranchant du sabre, c'est commettre un véritable assassinat. Celui qui s'est rendu coupable d'un tel délit est exposé à-la-fois à la vengeance de ses camarades et à toute la rigueur des lois contre les duels. Il existe même un corps de sergens de ville, uniquement destinés à pousuivre les étudians qui se trouvent dans ce cas qui est très rare : aussi les voit-on rarement revêtus de leur costume officiel, qui consiste en une armure de fer complète avec la salade, telle qu'on la portait au moyen âge. Ils n'ont pour toute arme qu'une

longue pique à fer émoulu, dont ils se servent pour arrêter le coupable en la lui jetant à travers les jambes. On voyait encore, il y a peu d'années, à Halle, le tombeau d'un étudiant inhumé dans un lieu éloigné du cimetière, sorte de flétrissure qui lui était infligée pour avoir employé la pointe dans un duel, ce qui, au reste, avait causé sa mort. En général, il existe dans les universités un grand nombre de règles au sujet des combats singuliers, et il est à regretter que Van der Velde n'ait pas jugé à propos de peindre, dans tous ses détails, une de ces rencontres qui semblent, aux yeux d'un étranger, appartenir aux mœurs d'un autre siècle.

(*Le Traducteur.*)

FIN DE THÉODORE.

